PQ
2207
C46R4

FRONTISPICE.

Si je compose, c'est pour vous, mes enfans.

RÉCRÉATIONS

MORALES ET AMUSANTES,

A L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES

QUI ENTRENT DANS LE MONDE.

AR Mme. FÉLICITÉ DE CHOISEUL-MEUSE.

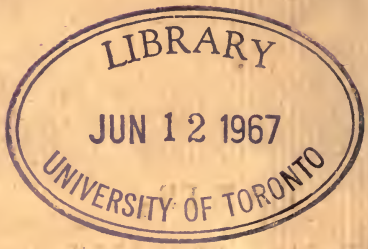
PARIS,

AU SAGE FRANKLIN,

CHEZ P. BLANCHARD ET Ce., Libraires pour l'Éducation,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, No. 249.

M. DCCC. X.

PQ
2207
C46R4



AVANT-PROPOS.

La bonne conduite, la saine morale étant les seules sources du bonheur, on ne peut apporter trop de soin à les présenter à la jeunesse sous des couleurs aimables et séduisantes : c'est le but que peut atteindre la fiction, en offrant encore quelques délassements à l'esprit.

L'époque essentielle, et peut-être trop faiblement observée dans l'éducation, est le passage du premier âge à l'adolescence ; de cet instant, où la vague inquiétude de l'esprit et du cœur ne permet plus de goûter les jeux bruyants de l'enfance, où l'idée du monde et du plaisir se

présente à l'imagination, et ne lui offre communément que des erreurs.

C'est à cette époque qu'une mère sage et prudente doit peut-être présenter avec choix à sa fille quelques scènes de la vie, quelques-unes de ces circonstances qui vont naître pour elle, et dont sa réputation et son bonheur peuvent dépendre un jour.

C'est dans ce but que j'ai osé entreprendre quelques Récréations à l'usage des jeunes Demoiselles de douze à quinze ans. Dans ces histoires naïves, écrites sans art et avec toute la réserve qui convient à cet âge, je m'attacherai spécialement à leur faire connaître de quels dédommagements sont suivies les premières difficultés de l'étude; quels résultats funestes peuvent amener les moindres imprudences, le danger de la

coquetterie, de l'affectation, de l'intolérance, et même de la sensibilité.

La nature de ces défauts étant particulièrement propre à la jeunesse, et devenant, par leur progrès, la route du vice, j'oserai croire qu'il est de quelque importance d'en offrir le tableau à de jeunes demoiselles, destinées à vivre dans le monde, et à sortir bientôt de la dépendance attachée à la première éducation.

Ce ne sont donc point des contes sans vraisemblance dont je me suis aujourd'hui tracé le plan; c'est moins encore des romans, qui, sous prétexte de combattre les passions, apprennent à les connaître, et disposent à les sentir.

Je me renferme dans tout ce qui peut être éprouvé de toute jeune personne bien née, suffisamment

instruite, et destinée, par son âge et par l'ordre des choses, à passer prochainement à l'état d'épouse et de mère; il est, à cette époque, des périls qu'elle ne pourrait entrevoir qu'aux dépens de son innocence : je ne les lui présenterai point. Mais, sous les yeux de la mère la plus vigilante, l'inexpérience peut conduire à l'erreur; et mon but sera atteint, si j'ai fait naître une seule réflexion propre à la prévenir.

RÉCRÉATIONS

MORALES ET AMUSANTES,

A L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES QUI ENTRENT DANS LE MONDE.

MADAME DE FÉRIOLES était la plus aimable et la plus intéressante des femmes; tous les âges de sa vie avaient été remplis par les vertus particulières qui leur étaient propres.

Dans son enfance, elle avait été respectueuse, docile et sensible; devenue femme, elle avait été modeste, sage, fidèle et tendre : enfin veuve depuis plusieurs années, et mère de trois jeunes filles charmantes, ses derniers devoirs étaient la source de ses plus grands plaisirs. Jamais

madame de Férioles ne se séparait d'elles; aucune leçon n'eût valu ses exemples; mais cette méthode facile pour une mère aussi tendre l'avait peu à peu éloignée de la société; l'intérêt et l'établissement de ses filles l'y rappelaient, et son inclination se trouvait toujours d'accord avec leur bonheur.

Ce n'était plus seulement sur le touchant tableau des vertus domestiques qu'il fallait diriger les timides regards de mesdemoiselles de Férioles, la scène du monde allait s'ouvrir pour elles. A la veille de se marier, une sorte d'indépendance allait les rendre responsables de leur conduite et de leur félicité : eh! quelle mère n'abandonne pas avec une douloureuse anxiété le droit d'y veiller exclusivement, de guider ces êtres chéris qui passent si rapidement des faciles devoirs de l'enfance aux devoirs importants de la nature et de la société.

Madame de Férioles adorait ses enfants, mais elle ne s'aveuglait point sur quelques défauts que l'éducation n'avait

pu réprimer entièrement ; elle souhaitait de leur répéter sous une forme nouvelle, des leçons qui les avaient affligées quelquefois, et paraissant céder au désir que l'aînée de ses filles avait de lire des romans qu'elle leur avait interdits jusqu'à ce jour ; elle leur promit pendant toute une semaine une lecture de ce genre, qui aurait d'autant plus d'intérêt pour elle que le fonds en serait toujours véritable et arrivé sous ses yeux.

« Quoi, vous nous lirez des romans, s'écrièrent avec joie mesdemoiselles de Férioles. — Je ferai plus, mes enfants, je les composerai pour vous. — Et quel jour ma bonne mère, dit Mélanie ? ne faut-il pas bien du temps pour faire un roman ? — Ceux-là ne doivent prendre ni sur vos occupations ni sur les miennes ; mais vous savez que depuis six mois je ne dors plus la nuit. . . . — Ah ! si vous vous fatiguez, maman. — Se fatigue-t-on quand on travaille pour ses enfants ! Et dès le même jour madame de Férioles devint auteur. »

Mais quel aimable public devait la juger! Trois jeunes filles si tendrement prévenues pour elle, qui n'avaient jamais lu que des ouvrages sévères et sérieux, dont l'ame neuve et pure était si facile à émouvoir : ces réflexions lui donnèrent en effet la confiance d'écrire. On attendait pour le lendemain le travail de la veille, et madame de Férioles, fidèle à sa promesse, réunit ses enfants autour d'elle, et commença ainsi :

PREMIÈRE RÉCRÉATION.

L'INTOLÉRANCE.

J'ai particulièrement connu, dit madame de Férioles, deux dames très respectables, jeunes encore, et qui passaient la moitié de l'année dans leur maison de campagne à Sceaux, près de Paris. Ces deux dames étaient sœurs et avaient chacune une fille, parfaitement jolies et qu'elles aimaient avec adoration. Madame Labor et madame

de la Verdi, malgré le grand degré de parenté qui les unissait et les rapprochait sans cesse, étaient rarement d'accord dans l'éducation de leurs enfants. La plus sévère vertu avait toujours été la règle de leur conduite à l'une et à l'autre; mais la teinte de leurs caractères était absolument différente, et se peignait jusque dans leurs physionomies. Madame Labor était de la plus douce aménité et d'une indulgence d'autant plus estimable qu'elle ne l'avait point pour elle-même, qui se conduisait toujours d'après les principes les plus rigoureux. Madame de la Verdi au contraire portait jusque dans le choix de sa parure le cachet de la rigueur et de la sévérité; ce léger défaut s'exagéra dans l'esprit orgueilleux de sa fille. Les deux cousines partagèrent les impressions qu'elles reçurent de leurs mères, qui pouvaient s'abuser dans leurs moyens, mais qui avaient également pour but leur bonheur et la vertu.

Linna, plus jeune de deux ans que sa cousine, était la blonde la plus fraîche et

la plus séduisante qu'on pût jamais voir; ses yeux et son sourire ne savaient exprimer que la franchise et la bonté ; simple dans ses manières, innocente dans toutes ses idées, celle d'un être méchant n'offrait rien que de vague à son esprit. Si l'opinion lui en indiquait un, elle le fuyait avec timidité, mais sans amertume, sans haine; un être ennemi de la vertu n'était pour elle qu'un être malheureux. Quoique élevée et très liée d'amitié avec sa cousine, elle éprouvait près d'elle une sorte de crainte et d'embarras ; Sabine était si froide, si sévère, elle disait tant de mal des hommes, des femmes et des plaisirs. Linna au fond était quelquefois du même avis, et pourtant dans leurs conversations elles paraissaient rarement d'accord.

Quelque chose de dur et de semblable au mépris perçait dans tous les discours de mademoiselle de la Verdi, qui faisait une classe à part de toutes les femmes dont la réputation avait souffert quelque atteinte, et ne balançait pas à admettre sans appel

tous les arrêts portés par l'opinion. Linna défendait son sexe avec chaleur, et son amie en paraissait choquée : — mon dieu, disait Sabine, quel intérêt pouvez-vous prendre aux femmes qui donnent prise à la médisance? je ne croirai jamais qu'on les accuse tout-à-fait sans preuves ; admettez par indulgence que la méchanceté exagère, ce n'est toujours que du plus au moins, encore peut-on penser qu'une femme prend quelques soins de cacher ses erreurs, et que le public ne connaît que ce qui lui a été impossible de cacher.

« Mais, reprit Linna, puisque vous accusez aussi les hommes de mensonge, de fatuité et de perfidie, ne pourriez-vous pas supposer qu'ils se vengent quelquefois des succès qu'ils n'ont pas ? il me semble que tout ce que vous dites d'un sexe peut servir, jusqu'à un certain point, d'excuse et de défense à l'autre, et je vous avoue que je penche fort à croire que le sexe le plus faible est le plus souvent opprimé. »

« Je ne vous conseille pas, disait ironiquement Sabine, de devenir publiquement l'avocat des femmes frivoles; tout le monde ne saurait pas, comme moi, que vous n'avez nul intérêt à les ménager. »

« Je ne vous conseille pas de les condamner si légèrement, reprenait Linna; ma mère m'a dit plus d'une fois que la grande austérité qu'on affichait pour les autres s'accordait fort souvent avec une trop grande indulgence pour soi-même. »

« — La mienne m'a souvent dit que ce n'était pas assez haïr le vice, que d'y songer sans indignation. »

Madame Labor et madame de la Verdi étaient quelquefois présentes à ces débats; mais chacune d'elles défendait son ouvrage, et se fussent souvent aigries l'une contre l'autre si la mère de Linna n'eût toujours fait tous les frais du rapprochement.

Les deux cousines, destinées par leurs fortunes à faire bientôt un mariage brillant, allaient dans le monde depuis dix-

huit mois; il n'y avait pas un bal élégant où elles ne fussent invitées, et dont elles ne fissent l'ornement.

Les regards se fixaient particulièrement sur Sabine, plus grande, plus belle, plus majestueuse que son amie; mais les souvenirs et l'affection étaient toujours pour Linna; ce sentiment de bienveillance qui se peignait dans tous ses traits, ramenait naturellement vers elle; on croyait la connaître depuis longtemps; on désirait la revoir, et la confiance qu'elle inspirait n'altérait pas la pureté des hommages dont elle était l'objet.

C'était dans quelques jours la fête à Sceaux. Ceux qui vivent à Paris savent qu'elle est l'occasion d'un grand bal, dont l'étiquette est moins sévère qu'à la ville, et où se trouvent quelquefois rapprochées et peut-être trop confondues la jeune fille parée des charmes de la pudeur et de la modestie, et celle qui cherche à lui disputer son triomphe par les ressources de l'art et de la coquetterie. Madame de

la Verdi donnait ce jour-là un grand dîner, et les jeunes hommes qui formaient habituellement sa société étaient autorisés dans cette occasion à choisir parmi leurs amis quelques danseurs, qui étaient accueillis avec beaucoup de grâce et d'affection.

Madame Labor et sa fille étaient toujours de ce dîner; et si ce jour n'établissait pas précisément de rivalité entre les deux cousines, il en offrait au moins la différence et la comparaison. Linna, plus timide, craignait et fuyait les regards; elle se tenait à l'écart; mais semblable à la modeste violette, on allait la chercher, et son prix s'augmentait du soin qu'elle avait pris à se cacher.

Parmi les nouveaux convives qui avaient été présentés à madame de la Verdi, on remarquait le colonel Dermance; c'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une taille et d'une figure charmantes, placé dans ce petit nombre d'hommes auxquels la nature et la fortune ont été également favorables; il était généralement re-

cherché, et avait pris ce degré de présomption que donnent souvent les succès les moins mérités.

Assis à table à côté de mademoiselle de la Verdi, ce fut naturellement à elle qu'il adressa ses premiers hommages ; il cherchait à l'occuper, à l'amuser par des plaisanteries aussi piquantes que gaies ; mais comme il avait malheureusement le ton assez libre et familier avec les femmes, Sabine en fut affreusement choquée, et s'imagina que c'était la noble ambition de venger son sexe, qui la déterminait à traiter Dermance avec le mépris le plus marqué.

Elle lui faisait des réponses sèches et mordantes, et plaçait dans son sourire et son regard tant de dédain et d'ironie qu'il ne put s'empêcher d'apercevoir le dessein de l'offenser et de le rebuter publiquement. — Voilà un revers éclatant, dit ironiquement Dermance à l'ami qui l'avait introduit ; je déplais souverainement à mademoiselle de la Verdi ; je confesse qu'un regard sérieux et modeste

m'eût tout-à-fait décontenancé ; mais à la hauteur avec laquelle elle me traite je sens qu'on me sacrifie, et que mon humiliation fait le triomphe d'un rival ; il ne me reste qu'à le connaître, et à examiner moi-même jusqu'à quel point il m'intéresse de l'écarter. En ce moment Dermance remarqua Sabine qui s'occupait avec l'intérêt le plus sensible d'un jeune homme de dix-huit ans qui s'était blessé à la main en raccommodant une raquette dont il avait voulu raccourcir le manche avec un couteau. Sabine émue par la vue du sang ne suivait que le mouvement d'une sensibilité aussi naturelle que juste ; mais Dermance, trop prévenu et trop piqué pour perdre l'occasion d'une raillerie, dit assez haut pour être entendu de quelques personnes : Le voilà donc ce modeste vainqueur ; en vérité il me paraît d'une douceur admirable, et je ne troublerai point ces innocentes amours ; je suis même tenté de lui faire des excuses.... Il ajouta quelques autres plaisanteries malignes sur la dignité de mademoiselle la

Verdi, et l'air candide du jeune homme qu'il nommait son amant; tous les regards se tournèrent sur eux; et quoique les observations n'eussent pas le sens commun, la méchanceté, qui n'est jamais sans succès, laissa une impression défavorable, et dont Sabine eût été au désespoir si elle eût pu la pénétrer.

Pour Linna elle s'était tenue depuis le dîner avec un groupe de jeunes filles de son âge; elle riait gaiement, mais sans bruit; on ne distinguait point l'objet de sa conversation; elle-même, quoique charmante, n'attirait point l'attention, et ne paraissait en aucune manière la chercher. Il n'en fut pas ainsi lorsqu'elle fut arrivée dans la salle du bal; sa mère lui ôta de dessus les épaules un grand schall qui avait caché jusqu'à ce moment l'élégance et la perfection de sa taille; et quoiqu'elle fût encore vêtue avec la plus extrême modestie, la danse développa en elle des grâces qui excitèrent un murmure flatteur d'applaudissements et d'éloges.

Les yeux de Linna cherchèrent ceux de

sa mère ; elle s'en rapprocha en rougissant, et l'attention qu'on faisait à elle la faisait souffrir de si bonne foi qu'il n'y eut pas un homme un peu délicat qui n'épargnât sa modestie et sa timidité.

Dermance, fort aisément consolé des rigueurs de mademoiselle de la Verdi, éprouva le plus ardent désir de plaire à sa cousine. Il s'en approcha de manière à en être entendu, mais ne s'adressa qu'à sa mère, qui ne se défendait point du plaisir de voir sa fille si généralement applaudie.

Dermance avait dit qu'il ne dansait plus; mais sans trop s'embarrasser de ce qu'on pourrait conclure d'une résolution contraire, il invita Linna, et se surpassa lui-même dans un art qu'il possédait parfaitement. Linna aimait la danse à la folie; elle était bien aise d'être conduite par un bon danseur, et cela lui donnait envers Dermance un air d'obligeance qui ressemblait presque à l'affection ; trop facile à encourager, le présomptueux Dermance osa lui presser la main. Linna la dégagea doucement sans le regarder et sans soup-

çonner qu'il l'eût fait à dessein ; cette franchise l'intimida un moment, et le fit tomber dans la rêverie ; car il ne pensait pas sans inquiétude que madame de la Verdi ne le recevrait plus, et qu'il n'aurait peut-être aucune autre occasion de retrouver l'aimable Linna. Tout à coup il jeta les yeux en souriant sur le cachet de sa montre ; il avait adopté la devise qu'il y avait trouvée en l'achetant, *aux audacieux le bonheur*. Dans un esprit aussi léger que le sien il n'en fallait pas davantage pour le déterminer à la démarche la plus inconsidérée ; aussi quittant le bal un moment, il fut dans un café voisin, écrivit la plus jolie lettre d'amour, et osa demander un rendez-vous pour le lendemain. Il rentra dans le bal, décidé à remettre lui-même sa lettre à Linna ; mais elle paraissait si éloignée de comprendre l'air de passion avec lequel il la regardait, qu'il craignit quelque maladresse, et se promit de la surprendre par une ruse dont elle ne se méfia point.

Rien au monde n'était plus facile. Linna

ne faisait à lui aucune attention particulière; elle dansait et s'amusait avec une entière liberté d'esprit et de cœur, avec l'enfantillage qui appartenait encore à son âge : ce qui l'intéressait le plus dans ce bal, après la danse, c'était la parure des autres femmes, et Dermance, s'il avait pu le croire, n'eût pas été moins piqué de son indifférence que des hauteurs de sa cousine.

Ne sachant donc comment faire accepter sa lettre, il imagina de la glisser par terre, et la ramassant tout de suite il hasarda de la lui présenter sans mystère, en lui disant : « Mademoiselle, voilà un papier que vous venez de laisser tomber. — Linna le reçut de l'air le plus gracieux, et lui faisant une légère inclination, elle le serra entre sa robe et son corset; il sembla même à Dermance qu'elle l'avait doucement pressé contre son cœur : il resta confondu. Oh! pour celle-ci, dit-il en lui-même, elle n'est pas trop sévère; je ne l'accuserai pas de pruderie; avec quelle intelligence elle m'a compris...., et elle

n'a pas encore seize ans.... Déjà recevoir une lettre d'un homme! et en public, sans crainte, sans surprise, sans rougir dans le premier moment; et Dermance, au lieu de se féliciter d'une réussite aussi heureuse, s'éloigna tristement. Linna était de moitié moins belle à ses yeux; elle avait perdu tous les charmes de la modestie, de la décence; car tel que soit l'amour propre des hommes, rien n'égale l'ingratitude que leur donnent la facilité et le succès. Tout autre que moi, disait-il, eût obtenu la même bienveillance; car elle ne me connaît point. J'ai un nom, de la figure; je danse bien, il est vrai; mais tout autre avec les mêmes avantages lui plairait également. C'est bien dommage, répétait-il tristement; elle est jolie, très jolie.... mais elle n'est plus que cela.... Pendant que Dermance faisait des réflexions très sages, mais très peu favorables à la vertu de Linna, elle ne pensait ni à lui ni à la lettre, qui, par une excellente raison, ne pouvait pas la troubler.

Linna avait reçu la veille une lettre de

sa meilleure amie qui était encore au couvent, et par un de ces hasards qui n'est remarquable que lorsqu'il amène quelque événement, le papier et la forme de la lettre étaient absolument semblables à celle que Dermance lui avait remise ; elle avait cru la reconnaître, et Dermance ne s'était point trompé en observant le mouvement d'amitié avec lequel elle l'avait serrée contre son cœur. Les deux cousines se rejoignirent à la sortie du bal ; et comme leurs mamans ne soupaient point, elles se mirent toutes deux à table, où elles causèrent librement.

Sabine affectait la plus extrême fatigue pour dissimuler un fond d'humeur et de dépit qu'elle ne pouvait vaincre ; car quoiqu'elle eût fort maltraité Dermance, elle n'avait pas vu sans jalousie qu'il s'occupât exclusivement de Linna. — J'observe avec bien du plaisir, lui dit-elle à la fin du souper, que rien ne pourra jamais altérer notre amitié. Destinées à nous marier l'une et l'autre à peu près à la même époque, nous aurons sans doute les

mêmes prétendants; mais telle est la différence de notre goût et de notre caractère que ceux qui vous plaisent me causent à moi le plus grand éloignement.

— Mon dieu, dit en riant Linna, quand donc avez-vous fait cette belle observation?

— Mais particulièrement ce soir; assurément notre conduite si différente n'a pas laissé de doute à cet égard.

— Est-ce que j'ai eu une conduite, moi!.... il me semble que j'ai beaucoup dansé, et voilà tout. — Le colonel Dermance a dû vous trouver infiniment plus aimable que moi; je n'ai pas tout-à-fait votre indulgence et votre aménité.

— Le colonel danse à ravir; il sait toutes les figures; il conduit sans précipitation, sans force: c'est un charmant danseur.

— Ah! ma pauvre amie, reprit Sabine avec un air de pitié, c'est un triste mérite que de bien danser.

— Mais pas du tout! au bal c'est le seul dont je me soucie. — Vous n'êtes pas sin-

cère, Linna, ou vous ne lisez pas vous-même dans votre cœur.

Les domestiques rentrèrent dans la salle à manger; et ne pouvant plus parler librement, on ne parla plus du tout. Madame Labor voulait retourner chez elle; elle fit dire à sa fille de se dépêcher, et Linna, qui n'abusait jamais de la complaisance de sa mère, sortit à l'instant.

Lorsque Linna fut seule dans sa chambre, elle se déshabilla, et en délaçant son corset, la petite lettre tomba; Linna en la ramassant la porta à ses lèvres, et dit tout haut : « Bonne Eulalie, je te répondrai demain, puis elle la mit à sa glace, se coucha, s'endormit, et ne rêva point. Madame Labor se levait tard; Linna déjeûnait au jardin, se promenait une heure; et si elle avait quelques petites occupations qui ne fissent pas partie de ses devoirs, c'était avant d'entrer chez sa mère qu'il lui était permis de s'y livrer. Elle prépara donc son petit bureau, tailla ses plumes, et se disposant à répondre à son amie, elle

voulut relire sa lettre encore une fois : comment peindre ce qui se passa dans son ame à la lecture de la première ligne, qui commençait ainsi :

Au nom du plus tendre amour, adorable Linna! — Du plus tendre amour! oh ! mon dieu, qu'est-ce que c'est donc que cela ? La lettre était échappée de ses mains ; elle la regardait fixement sans oser la ramasser.

Quelle indignité! quelle trahison ! mais que me veut-il donc ? Et trop émue même pour réfléchir, elle reprit la lettre, la parcourut des yeux, et arriva à la demande qu'il lui faisait de l'*entretenir un instant en particulier* derrière le mur du grand jardin. — Ah ! je suis perdue, s'écria Linna en fondant en larmes ; il ose me donner un rendez-vous ! quel excès de mépris ! quelle humiliation !.... et moi qui ai reçu sa lettre, qui ai souri en l'acceptant.... Ciel ! que doit-il penser, et que me reste-t-il à faire ? Quoiqu'il ne fût pas encore l'heure d'entrer chez sa mère, elle traversa l'antichambre et le salon en san-

glotant; en entrant dans la chambre à coucher, elle s'écria : Ah! ma bonne maman, éveillez-vous! ne dormez pas! venez à mon secours : je suis perdue!.... Un tel réveil troubla beaucoup madame Labor; elle pressa fortement Linna contre son cœur; viens, viens, lui dit-elle avec émotion, comment serais-tu perdue quand ta mère est avec toi? — Voilà, dit Linna, comme je suis traitée; voilà la lettre que j'ai reçue hier. — Hier, ma Linna, et tu t'es couchée sans me parler. — Ah! j'étais bien loin de le savoir. — Tu ne savais pas, et c'est toi qui l'as reçue. — Lisez, maman, lisez; je vous dirai après. — Madame Labor lut, et sa physionomie s'obscurcit; mais reposant assez tranquillement la lettre sur son lit, elle se contenta de dire à Linna : En effet, mon enfant, il est très fâcheux d'inspirer aussi peu de respect aux hommes, et surtout il est rare de n'avoir pas donné lieu, par quelque légèreté, à un outrage aussi réel.... Mais, Linna,.... cette lettre, c'est vous-même qui l'avez reçue.... — O mon dieu oui,....

en le remerciant encore, et d'un air satisfait ; je l'ai posée sur mon cœur.... il l'a vu.... il s'est retiré content.... voilà de quoi je suis au désespoir. Alors Linna, faisant un effort pour arrêter ses larmes, raconta avec la plus entière sincérité comment Dermance l'avait abusée en lui faisant croire qu'elle avait laissé tomber ce papier, qu'elle avait pris pour la lettre d'Eulalie ; cette explication soulagea beaucoup madame Labor, qui ne vit que la bonne-foi et l'innocence de Linna, et la témérité d'un jeune homme audacieux. — Maman, ma chère maman, qu'allons-nous faire, dit Linna ? — Rien du tout, mon enfant. — Comment ? rien !... mais s'il croit que j'ai compris sa ruse, et que j'ai consenti à recevoir sa lettre. — Il se trompera : c'est l'essentiel. — Mais, maman, s'il croit que c'est vous qui m'avez empêché de me rendre au rendez-vous.... s'il croit qu'il ne m'a manqué que la liberté de m'y trouver. — A ton avis, Linna, comment pourrais-je empêcher qu'il ne crût cela ? — Mais je pense que ce serait

en lui répondant vous-même, en le traitant comme il le mérite, en lui disant que je le déteste, que je suis furieuse, indignée. — Mais, mon enfant, ne pourrait-il pas supposer aussi que j'ai trouvé la lettre à ton insu, et que faisant mon rôle de mère, je ne fais que te prêter les sentiments que tu dois avoir. — En ce cas, dit Linna avec un air très chagrin, il n'y a donc pas de moyens de prouver qu'on est estimable, et il ne faut qu'un accident comme celui qui m'arrive, pour être déshonorée. — Oh! pas tout-à-fait, dit en souriant madame Labor; mais il est vrai qu'on ne peut pas toujours prouver son innocence; c'est pourquoi il faut aimer la vertu pour elle-même, en jouir dans sa conscience et sans éclat jusqu'à ce que le temps et l'ensemble de la conduite fixent l'opinion du public à notre égard. — Mais enfin, dit Linna en versant de nouvelles larmes, qu'est-ce que j'ai donc fait pour que ce monsieur Dermance me méprise? — Et qu'as-tu donc fait pour qu'il t'estime, pour qu'il te distingue de tant d'autres

femmes dont l'inconséquence ne justifie que trop l'opinion qu'il a d'elles en général ?....

— Mais, maman.... — Linna, est-ce que tu aimes le colonel Dermance ? — Moi, maman, tu me demandes si je l'aime? ah non assurément : hier je ne le remarquais que parce qu'il danse mieux qu'un autre ; mais aujourd'hui je me sens prête à le haïr.

— Et pourtant, ma chère enfant, tu te fais vis-à-vis de toi-même un mérite de ne pas recevoir volontairement la lettre d'un homme que tu n'aimes pas ; tu voudrais qu'il connût ton ressentiment, et qu'il le prît pour un témoignage de ta vertu.... Sans efforts, sans sacrifices, sans combats, y a-t-il une vertu?

— Tu as raison : oh! ma bonne mère, ne te moque pas de moi, je t'en prie ; mais tu as deviné ma pensée. Il me semblait que j'aurais eu quelque gloire à renvoyer cette lettre, dont je ne me soucie pas ; au fait, puisque tu dis que je ne suis pas déshonorée pour cela, je ne veux plus

y penser du tout.... Mais si je le rencontre!.... — Tu l'éviteras sans aucune affectation; tu auras l'air un peu sérieux, mais ni mélancolique, ni piqué; il faut simplement qu'il croye que tu as oublié sa lettre; et pour que cela te soit plus facile, si tu m'en crois.... n'en parlons plus. En même-temps madame Labor, dont la lampe était encore allumée, brûla gaiement la lettre du colonel. Sans paraître y mettre du dessein, elle annonça à Linna qu'elle avait des affaires à Paris, et qu'elle l'emmènerait. Elle la conduisit le même jour aux Français, où l'on donnait une excellente tragédie. Linna eut l'ame et l'esprit occupés, et le petit évènement du matin fut entièrement effacé.

Deux jours après madame Labor passa la journée chez sa sœur, et pendant que les deux cousines s'amusaient dans le jardin, elle raconta à madame de la Verdi la petite scène qui s'était passée entre elle et Linna; elle y mit cette complaisance qu'une mère tendre prend à parler d'un enfant qui lui fait concevoir de flatteuses espé-

rances ; car elle avait observé avec une véritable satisfaction que Linna, plus sensible à l'estime qu'à la flatterie, n'avait tenu aucun compte au colonel de l'adulation avec laquelle il s'exprimait dans son billet.

Madame de la Verdi, qui ne pouvait s'empêcher de craindre que la comparaison entre sa fille et sa nièce ne fût point à l'avantage de la première, trouva beaucoup de choses à redire dans ce récit : d'abord Linna n'était point coquette, à la vérité ; mais elle était trop gaie, elle annonçait trop de penchant, trop de vivacité pour le plaisir. « Jamais, disait-elle, il n'arrivera rien de semblable à Sabine, quoiqu'assurément elle soit beaucoup plus belle que Linna. Ce n'est pas elle, disait madame de la Verdi, qui recevrait un billet sans le regarder, sans se ressouvenir si elle en avait en effet un sur elle : c'est au moins une grande étourderie, et ce sont les étourderies qui perdent les femmes. — Au moins celle-ci prouve toute l'innocence de mon enfant ; elle ne s'occupe pas

assez des hommes pour se méfier d'une telle invention. — Il vaut mieux s'en occuper et les craindre. — Tant qu'elle aura une entière sincérité avec moi, mon expérience lui suffira..... — Oui, dit avec un sourire forcé madame de la Verdi, vous lui donnerez des conseils... le lendemain.»

Les deux sœurs allaient se dire quelques mots piquants, quand leurs enfants rentrèrent. La conversation ne se renoua point; mais le soir, seule avec Sabine, madame de la Verdi prétendit tirer une grande et utile leçon de ce qui venait d'arriver à Linna. D'après les dispositions et le dépit qu'éprouvait déjà celle-ci, il est facile de deviner ce qu'elle pensa de toute cette histoire, à laquelle madame de la Verdi donnait la plus grande importance possible. « Ah! maman, dit Sabine d'un air pénétré, ce que vous me racontez là me fait bien du mal. J'aime la pauvre Linna de toute mon ame, et je suis sûre qu'elle se perdra; on lui a dit qu'elle avait la figure franche et naïve, et elle croit devoir se faire un caractère à l'air de son visage; ses rôles d'in-

génue se soutiennent à grands frais, et je gagerais que ma pauvre cousine avait la prétention de recevoir cette lettre sans malice, et sans paraître soupçonner qu'il y fût question d'amour.

— En effet, je crois bien que si elle eût pensé qu'il eût l'audace de lui demander un rendez-vous, elle n'eût pas agi si légèrement.—Un rendez-vous! ah, mon Dieu! quelle horreur! Mais quelle opinion ce Dermance a-t-il donc de ma cousine? C'est d'une audace.... Elle doit être au moins bien humiliée. — Ma sœur m'avait prié de ne pas t'en parler. — Ah! je le crois bien; si jamais je recevais un semblable outrage, je voudrais me cacher dans les entrailles de la terre. — Puisses-tu, reprit madame de la Verdi, attacher toute ta vie autant d'importance à la réputation, ainsi qu'à la vertu! — Ah! pour la vertu, dit Sabine, grâce aux exemples et aux conseils de ma bonne mère, je la pratique sans effort; il suffit de se respecter soi-même, de se rappeler de quel sang on est sorti, et avec quels êtres on pourrait être confondu,

pour tenir tous les hommes à une bien grande distance de soi. Voilà ce que je dis quelquefois à Linna. — Si je le lui disais, moi, elle me répondrait que j'ai de l'orgueil pour ceux qui ne sont pas nés avec une sorte d'élévation; tout cela se confond. — Ah! Sabine, tu vas trop loin, Linna est innocente et sage; et, quoique je ne sois pas toujours du même avis que ma sœur, je sais bien que c'est une femme très vertueuse, et à laquelle on n'a jamais rien eu à reprocher.—En tout cas, j'aime toujours mieux être votre fille que la sienne, dit Sabine en baisant les mains de sa mère de l'air le plus caressant.» Madame de la Verdi fut touchée jusqu'aux larmes, et laissa voir son attendrissement; elle exigea le secret et sa fille le garda, si toutefois ce n'était pas un peu le trahir, que de redoubler de sévérité, de sarcasmes, d'ironie et d'interprétations malignes que la bonne Linna n'entendait pas, parce quelle ne songeait plus du tout au colonel.

Quoique le beau Dermance n'attachât plus un certain prix au rendez-vous qu'il

avait demandé, il s'y était pourtant rendu; il avait passé plus de deux heures derrière le grand mur, pensant d'abord que Linna n'était pas libre de s'échapper et d'être exacte, puis supposant encore qu'elle s'était repentie de sa complaisance; et, allant même jusqu'à croire qu'il avait été un peu trop vite, et que son impatience avait gâté ses affaires, c'est mon diable de cachet qui en est cause, cette devise m'a frappé, et, s'il fallait toujours que je prisse le temps de réfléchir, je perdrais les plus belles occasions du monde. Bref, Dermance vit bien que celle-là était manquée, et, quoiqu'il en fût contrarié dans ce moment, le souvenir de Linna lui en fut plus cher, et ne s'effaça même pas à Paris, où plusieurs jolies femmes lui préparaient des succès beaucoup plus certains.

Plusieurs mois s'écoulèrent; la saison des plaisirs arriva; madame de la Verdi et sa sœur revinrent à Paris, et la première personne qu'elles rencontrèrent, au sortir du spectacle, fut Dermance; les deux cousines, un peu séparées de leur mère par

ment contre elle et son amour pour Linna.

Il y avait en ce moment à Paris un étranger dont tout le monde s'occupait ; on n'était pas d'accord sur le lieu de sa patrie, car il parlait toutes les langues également bien, et paraissait s'entourer de quelques mystères ; mais ce qui donne à Paris, plus que partout ailleurs, accès dans la meilleure société, c'est le goût de la dépense et les moyens de s'y livrer.

Kirmès avait trente domestiques dans le plus magnifique hôtel ; sa table était somptueuse ; il donnait des fêtes ; mais, ce qui rendait sa conquête plus glorieuse, c'est qu'elle paraissait impossible. A peine âgé de trente ans, et de la plus belle figure qu'on puisse imaginer, il était d'une froideur glaciale, faisait les honneurs de chez lui avec plus de dignité que de galanterie, et la femme qui, dans une première assemblée, avait cru attirer ses regards, remarquait avec déplaisir qu'elle en était à peine reconnue dans une seconde occasion. Kirmès n'allait que dans le cercle que madame Labor s'était choisi ; cette réflexion con-

vanquit Dermance que Sabine n'aurait aucune relation directe avec lui, ce qui le détermina à tenter l'épreuve dont il avait eu l'idée. Voici la lettre qu'il écrivait à mademoiselle de la Verdi, au nom du magnifique Kirmès, qui, dans sa qualité d'étranger, pouvait être tout aussi original qu'il lui plaisait :

Mademoiselle,

« Le bruit de votre éclatante vertu est venu jusqu'à moi; je me couvrirai peut-être de ridicule à vos yeux, en vous disant qu'elle m'a séduit, et qu'elle a vaincu l'indifférence que j'avais conservée jusqu'ici. Toutes vos Françaises sont charmantes; mais ma nation, plus sévère envers votre sexe, ne sait point séparer l'estime de son adoration; le sacrifice que vous avez su faire d'une imprudente amie qui se comportait avec peu de décence et de dignité m'a mis à même d'apprécier l'excès de délicatesse qui vous distingue, et je ne cesse de songer à vous, que je n'ai jamais

lation des traités détruirait nécessairement l'estime et l'affection.

» J'ose donc croire qu'à tant d'autres perfections que le public reconnaît en vous, vous ajouterez celle d'une discrétion à toute épreuve ; vous ne pouvez craindre celui qui, en vous adorant, renonce à vous voir jusqu'au jour où il se proposera pour votre époux ; d'ici là, mademoiselle, toute la séduction appartient à la vertu, tout ce qui pourrait l'offenser en détruirait le charme ; songez que je ne veux être que l'*amant de votre ame*, et daignez seulement me faire savoir si votre cœur est libre, si mes vœux vous sont agréables, et si, en me livrant trop à l'étude d'une personne si accomplie, je n'expose pas à jamais ma liberté et mon bonheur. »

KIRMÈS.

Ici le prétendu Kirmès indiquait pour agent de la correspondance un vase de fleurs qui était à l'extrémité du jardin de madame de la Verdi. Sabine pouvait le

soulever facilement, et y déposer sa réponse ; à l'avenir elle y trouverait aussi les lettres de l'étranger, celui-ci ne voulant se servir qu'une seule fois du moyen qu'il employait pour lui faire parvenir la première, moyen dont au surplus il gardait le secret.

La lettre de Kirmès sous enveloppe, et cachetée avec la plus grande précaution, fut deux jours dans le pupître de Sabine sans qu'elle eût eu occasion de la voir ; elle était seule en ce moment, et fut singulièrement troublée, comme indécise de ce qu'elle devait en faire : la porter sans l'ouvrir à sa mère était certainement le premier conseil que lui donnaient la prudence et la raison ; mais malheureusement ou heureusement il lui vint une tout autre idée.

Pourquoi donc supposerais-je, se dit-elle, que ce ne peut être qu'une lettre d'amour, et agirais-je comme si j'en avais l'assurance ? Linna en acceptant une lettre des mains d'un jeune étourdi ne pouvait avoir aucun doute à cet égard ; mais puis-je deviner qui a remis celle-ci jusque

dans mon appartement? si c'était par hasard quelque être infortuné qui sollicite des secours, qui me confie son malheur, irais-je le publier, le faire repentir de sa confiance, et confondre la sagesse avec l'indiscrétion? ma position est délicate; mais je n'ai nulle raison de craindre un aveu indiscret.... et puis ce n'est pas un billet cela, c'est une grande lettre.... un mémoire même; et le cachet sauta.

Sabine rougit et pâlit dix fois en faisant cette lecture; si c'était en effet une lettre d'amour, quelle différence de celle-là à tout ce qu'elle avait pu imaginer jusqu'à ce jour; pas un mot sur ses grâces, sur sa figure, sur ses talents, la simple exaltation d'une belle ame qui, au milieu du monde, a rencontré la vertu. Ah! qu'un tel triomphe était flatteur, qu'il était différent des odieuses prétentions du colonel. Sabine ne décida point tout de suite s'il lui était permis de répondre ou non; mais en entendant la voix de sa mère son premier mouvement fut de serrer la lettre, et tout le reste de la journée elle ne

se trouva point seule ni en liberté: Ce ne fut donc que la nuit qu'elle relut avec réflexion cette étonnante épître, qui lui paraissait pleine de sens, de droiture et d'esprit.

Qu'elle ne fût pas réellement de Kirmès, fut une idée qui ne se présentât même pas à son esprit; rien ne s'accordait mieux avec ce qu'on lui avait déjà dit du caractère de cet étranger, dont la froideur s'expliquait assez par le mépris que lui inspiraient la coquetterie et la légèreté. Pauvre Kirmès, disait-elle, avec une tête aussi vive, aussi ardente que la sienne, qu'il doit lui en coûter de ne pas seulement entrevoir la femme dont il est occupé.... Mais si, après avoir acquis toute la connaissance possible de mon ame, j'allais lui déplaire, s'il me trouvait laide!.... Sabine ne s'était point couchée; elle se trouva vis-à-vis son miroir, et elle sourit....

Pourtant, disait-elle, il me propose de lui écrire en cachette de ma mère.... Chez nous c'est une action très blâmable....; mais c'est l'usage de son pays, et il faut

convenir qu'il en donne une assez bonne raison... Mon excellente mère voudrait me faire valoir ; elle corrigerait mes lettres ; elle combattrait mes idées, et dès-lors plus de grâce, plus de naturel ; ma plume, comme mon visage, doit avoir dix-huit ans. On devine assez quelle fut la conclusion qu'amenèrent ces différents commentaires. Sabine était transportée d'être l'objet d'une passion aussi pure ; elle écrivait avec facilité (talent si dangereux pour les femmes, et qui les entraîne souvent si loin) ; elle enferma dans son secrétaire la lettre de Kirmès ; mais le lendemain elle porta (quoique en tremblant) sa timide réponse sous le grand vase du jardin. Cette lettre renfermait tant de phrases en l'honneur de la vertu, tant de crainte de trahir ses devoirs en répondant à Kirmès, que jamais une faute n'avait été commise avec plus de soin pour la cacher. Trois jours après le prétendu Kirmès, encore plus exalté par son bonheur, écrivit les plus belles choses du monde sur son grand caractère, ses invariables principes et ses

sentiments délicats. Sabine répondit, et se peignit, non comme elle était réellement, mais comme elle voulait paraître, et Dermance, qui la connaissait si bien, s'amusait tous les jours davantage de l'erreur où il l'avait entraînée.

La correspondance dura pendant plus de deux mois avec autant de mystère que d'activité. Sabine écrivait tous les matins à l'*amant de son ame;* mais peu à peu le sujet de ces lettres devint moins innocent. Le *vertueux* Kirmès commençait à craindre que son adorable amie ne fût trop sage, trop inaccessible aux passions; que deviendrait-il ! lui dont l'ame était toute de feu, s'il ne rencontrait dans son épouse qu'une femme modérément sensible, se soumettant sans attrait à ce que lui dicterait le devoir. Ah! c'était sur ce point important qu'il était essentiel de s'entendre, de se ressembler, et Sabine exaltée, trompée par son imagination, croyant aimer passionnément Kirmès, osa discourir sur l'amour; chaque mot la trahissait, et ses dangereuses définitions qu'elle croyait elle-

même l'ouvrage de la réflexion et de l'esprit ne furent bientôt plus que l'abandon et le soulagement du cœur ; ce fut alors que Dermance jugea qu'il était temps de consommer sa vengeance, de punir Sabine de son intolérance envers Linna et de sa présomption envers elle-même.

« Toute épreuve est finie, toute épreuve vous est glorieuse, lui écrivit-il un jour (toujours sous le nom de Kirmès) ; vous êtes un être parfait, et pourtant, aimable Sabine, comment croire que le ciel n'a point usé de réserve envers vous, et qu'il vous a parée de tous ses dons ? J'ai ouï dire que vous étiez belle ! mais qu'est-ce que c'est que la beauté ? une convention générale qui suffit aux indifférents ; mais pour être belle aux yeux de Kirmès il faut un regard qui peigne votre ame et qui la fasse deviner ; il faut cette finesse, cette délicatesse d'organes qui, en donnant à votre sexe l'apparence touchante de la faiblesse, redoublent en nous le désir de la protéger ; il faut une bouche où l'imposture ne puisse jamais se placer. Voilà ce

que le vulgaire ne sent point, et ce qu'un amant délicat distingue toujours. Enfin, Sabine, il faut nous voir...., et ne frémissez pas; je ne vous invite point à vous trouver seule avec moi; peut être toutefois mériterais-je que vous m'accordassiez cette confiance; mais un tel effort vous troublerait, et j'ai besoin de trouver la plus entière sécurité dans votre ame comme dans tous vos traits.

» Demain, Sabine, faites-vous accompagner de cette jeune fille sourde et muette qui sert souvent dans votre maison; il suffit sans doute qu'elle reste en tiers entre nous; je me trouverai le premier dans cette serre chaude qui est derrière votre maison, et qui est à demi-abattue; je ne veux que tomber à vos genoux, vous entrevoir, et obtenir de vous-même la permission de parler à vos parents : adieu, Sabine, au point où nous en sommes, toute affectation serait un tort, et ce serait le premier de votre vie. »

Jamais, jamais, s'écria Sabine, Kirmès oublie nos conventions, et, pour la pre-

mière fois, il n'est pas d'accord avec lui-même; ne m'a-t-il pas cent fois *écrit* que la pureté et la paix de l'ame jetaient sur la physionomie un charme qui surpassait toute autre beauté; ne m'a-t-il pas écrit que l'hymen, engageant pour la vie entière, il était absurde de ne s'attacher qu'aux agréments que le temps devait nécessairement détruire? D'où lui vient cette impatience de me voir? Ah! Kirmès n'est plus sincère, plus conséquent dans ses principes.... Mais, hélas! peut-on l'être quand on aime, quand on aime avec excès? Pauvre Kirmès, qu'il va souffrir de mon refus! Riche, beau, généreux, il ne peut douter que ma mère n'accueille sa demande; il est sûr de son aveu.... Mais c'est le mien qu'il désire, c'est le mien qu'il sollicite.....; je connais sa façon de penser, et je le crains; est-ce payer l'estime par l'estime: ah! qu'il m'en coûte de l'affliger!.... Sabine versa des larmes, et relut encore la lettre de Kirmès. *Au point où nous en sommes;* mais est-ce que je suis véritablement engagée, à mon âge et sans l'aveu de ma mère?

Que je crains d'être coupable!.... Si l'on savait, en effet, que j'entretiens depuis trois mois une correspondance intime avec un homme de vingt-neuf ans.... Heureusement que la circonstance dans laquelle je me trouve est toute nouvelle; assurément elle ne servira jamais d'excuse ni d'exemple à personne : où rencontrer un homme semblable à Kirmès?

Sabine ne dormit point, et vit venir le jour sans être affermie dans aucune résolution; elle feignit d'être malade pour que madame de la Verdi s'aperçût moins de son trouble et de son agitation; vingt fois elle prit la plume pour écrire et dire à son amant qu'il lui était impossible de se trouver au rendez-vous; mais elle relisait : *Ce serait une affectation*; et l'affectation était si odieuse à Kirmès! il y trouvait tant de fausseté, tant de bassesse même! Comment avoir à ses yeux un des vices qu'il traitait avec le plus de sévérité. Sabine réfléchissait, pleurait, voulait et ne voulait pas, et le temps s'écoulait avec une rapidité qu'elle-même ne soupçonnait

même l'ouvrage de la réflexion et de l'esprit ne furent bientôt plus que l'abandon et le soulagement du cœur ; ce fut alors que Dermance jugea qu'il était temps de consommer sa vengeance, de punir Sabine de son intolérance envers Linna et de sa présomption envers elle-même.

« Toute épreuve est finie, toute épreuve vous est glorieuse, lui écrivit-il un jour (toujours sous le nom de Kirmès); vous êtes un être parfait, et pourtant, aimable Sabine, comment croire que le ciel n'a point usé de réserve envers vous, et qu'il vous a parée de tous ses dons? J'ai ouï dire que vous étiez belle! mais qu'est-ce que c'est que la beauté? une convention générale qui suffit aux indifférents; mais pour être belle aux yeux de Kirmès il faut un regard qui peigne votre ame et qui la fasse deviner; il faut cette finesse, cette délicatesse d'organes qui, en donnant à votre sexe l'apparence touchante de la faiblesse, redoublent en nous le désir de la protéger; il faut une bouche où l'imposture ne puisse jamais se placer. Voilà ce

que le vulgaire ne sent point, et ce qu'un amant délicat distingue toujours. Enfin, Sabine, il faut nous voir...., et ne frémissez pas; je ne vous invite point à vous trouver seule avec moi; peut être toutefois mériterais-je que vous m'accordassiez cette confiance; mais un tel effort vous troublerait, et j'ai besoin de trouver la plus entière sécurité dans votre ame comme dans tous vos traits.

» Demain, Sabine, faites-vous accompagner de cette jeune fille sourde et muette qui sert souvent dans votre maison; il suffit sans doute qu'elle reste en tiers entre nous; je me trouverai le premier dans cette serre chaude qui est derrière votre maison, et qui est à demi-abattue; je ne veux que tomber à vos genoux, vous entrevoir, et obtenir de vous-même la permission de parler à vos parents : adieu, Sabine, au point où nous en sommes, toute affectation serait un tort, et ce serait le premier de votre vie. »

Jamais, jamais, s'écria Sabine, Kirmès oublie nos conventions, et, pour la pre-

mière fois, il n'est pas d'accord avec lui-même; ne m'a-t-il pas cent fois *écrit* que la pureté et la paix de l'ame jetaient sur la physionomie un charme qui surpassait toute autre beauté; ne m'a-t-il pas écrit que l'hymen, engageant pour la vie entière, il était absurde de ne s'attacher qu'aux agréments que le temps devait nécessairement détruire? D'où lui vient cette impatience de me voir? Ah! Kirmès n'est plus sincère, plus conséquent dans ses principes.... Mais, hélas! peut-on l'être quand on aime, quand on aime avec excès? Pauvre Kirmès, qu'il va souffrir de mon refus! Riche, beau, généreux, il ne peut douter que ma mère n'accueille sa demande; il est sûr de son aveu.... Mais c'est le mien qu'il désire, c'est le mien qu'il sollicite.....; je connais sa façon de penser, et je le crains; est-ce payer l'estime par l'estime: ah! qu'il m'en coûte de l'affliger!.... Sabine versa des larmes, et relut encore la lettre de Kirmès. *Au point où nous en sommes;* mais est-ce que je suis véritablement engagée, à mon âge et sans l'aveu de ma mère?

Que je crains d'être coupable!.... Si l'on savait, en effet, que j'entretiens depuis trois mois une correspondance intime avec un homme de vingt-neuf ans.... Heureusement que la circonstance dans laquelle je me trouve est toute nouvelle; assurément elle ne servira jamais d'excuse ni d'exemple à personne : où rencontrer un homme semblable à Kirmès?

Sabine ne dormit point, et vit venir le jour sans être affermie dans aucune résolution; elle feignit d'être malade pour que madame de la Verdi s'aperçût moins de son trouble et de son agitation; vingt fois elle prit la plume pour écrire et dire à son amant qu'il lui était impossible de se trouver au rendez-vous; mais elle relisait : *Ce serait une affectation*; et l'affectation était si odieuse à Kirmès! il y trouvait tant de fausseté, tant de bassesse même! Comment avoir à ses yeux un des vices qu'il traitait avec le plus de sévérité. Sabine réfléchissait, pleurait, voulait et ne voulait pas, et le temps s'écoulait avec une rapidité qu'elle-même ne soupçonnait

point : cinq heures sonnèrent, et tout à coup la muette parut; elle lui fit entendre, par différents signes, qu'on l'attendait, et qu'elle ne rencontrerait personne sur son passage. Sabine couvrit son visage de ses deux mains, avec une confusion inexprimable; elle voyait clairement que cette fille croyait la servir dans une intrigue amoureuse, et son imprudence lui en paraissait doublement condamnable : la pauvre fille, qui ne comprenait pas qu'elle fût mécontente, faisait entendre de son mieux que *le beau Monsieur l'attendait;* elle osa même prendre son bras, et l'attirer vers la porte (liberté qui fit bien sentir à mademoiselle de la Verdi combien un service peu honorable rapproche de nous l'être obscur dont nous nous servons.)

Mais, dans le trouble où était Sabine, elle ne raisonnait pas, elle souffrait; et, se laissant conduire comme un enfant qui n'a plus ni force ni volonté, elle se trouva, presque sans le savoir, à l'entrée de la serre chaude; son cœur battait avec violence, et peut-être se serait-elle trouvée

mal, si Kirmès, tardant encore à paraître, elle n'eût eu quelques moments pour se calmer. La muette lui fit signe d'aller un peu plus loin; elle entendit en effet marcher : elle voit un homme qui s'approche et se précipite à ses pieds; mais, juste ciel! ce n'est point Kirmès, c'est Dermance! Elle tombe évanouïe dans les bras de la muette; Dermance s'y attendait; il lui fait respirer des sels, la porte sur un tas de feuillages desséchés, et l'état cruel dans lequel il la voit lui fait presque regretter une punition aussi sévère, quoique si bien méritée. « Mademoiselle, lui dit-il lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, le lieu où vous êtes avec moi, et cette correspondance que je n'ai voulu remettre qu'à vous-même, seront sans doute une leçon que vous n'oublierez point : quelle femme doit compter sur ses forces sans les avoir éprouvées, et manquer d'indulgence pour son propre sexe : plus la vertu est modeste, et plus elle est sûre de triompher. Linna reçut, sans le savoir, la lettre d'un jeune imprudent qui était encore indigne

de l'apprécier ; vous lui fîtes un crime de son erreur, et lui retirâtes avec *éclat* votre amitié ; et vous, Sabine, vous êtes ici !.....

. . . . . .

— Vous pouvez me perdre, dit Sabine avec désespoir, je l'ai mérité, et je n'en murmurerai point.

— Non, mademoiselle, non, la sensible Linna ne me le pardonnerait pas ; je viens d'obtenir sa main : vous sera-t-il encore impossible de la revoir ?

— Ah ! Dermance, conduisez-moi à ses genoux. — Sabine, c'est dans mes bras que je dois te recevoir ; et Linna, paraissant tout à coup, la pressa contre son cœur. Les deux cousines devinrent inséparables ; le secret de Sabine fut religieusement gardé ; elle oublia Kirmès, qui n'avait jamais songé à elle ; mais elle n'oublia point sa faiblesse et sa faute, qui devinrent le garant de son indulgence et l'égide de sa vertu.

SECONDE RÉCRÉATION.

LA COQUETTERIE.

Mélise était orpheline; elle avait de la naissance, une grande fortune, une tournure élégante; enfin une de ces figures délicieuses qu'on trouvait irrégulière en la définissant; mais qui ne l'était jamais que pour les femmes qui ne pouvaient la regarder sans jalousie. Aussitôt après la mort de sa mère, une tante qu'elle avait à Paris se chargea d'achever son éducation. La bonne comtesse de Villarnou en avait reçu une très brillante elle-même; elle s'en ressouvenait, et ne doutait pas qu'elle ne fût parfaitement capable de diriger l'intéressante élève que le sort allait lui confier: mais le grand âge, les infirmités, la perte d'un mari qu'elle avait adoré, et qu'elle pleurait encore, avait effacé de

son esprit les connaissances qu'elle avait acquises, et son jugement même s'était altéré par l'éloignement où elle avait vécu du monde et de la société.

Madame de Villarnou n'osait pas s'avouer à elle-même qu'elle était enchantée d'avoir un prétexte raisonnable pour y retourner; mais elle aimait encore la dissipation et le plaisir, tout en convenant qu'il était ridicule d'y porter un vieux visage qu'on ne regardait plus, et une incommodité qui pouvait la rendre à charge aux autres, car elle était entièrement sourde, et ne distinguait ce qui se disait autour d'elle que par sa grande attention à fixer ceux qui parlaient. Quoiqu'elle eût, à cet égard, une intelligence particulière, elle se trompait souvent; mais telle était sa bonté naturelle, qu'elle croyait toujours avoir compris quelque chose d'obligeant, d'aimable ou de flatteur; elle aimait la jeunesse avec passion, était émue jusqu'aux larmes des moindres complaisances qu'on avait pour elle; et, sachant que Mélise était jolie, qu'elle était

riche et pouvait prétendre au mariage le plus brillant, elle souriait à l'idée qu'on s'empresserait encore autour d'elle pour arriver auprès de la jeune fille dont elle allait diriger le choix : elle n'avait pas le moindre doute de sa docilité. Mélise, qui n'avait pas encore atteint sa quinzième année, avait toujours vécu en province, et, selon madame de Villarnou, ce n'était pas vivre ; elle regardait la mère de Mélise comme une femme très respectable, mais naturellement si froide, si concentrée dans ses devoirs et ses habitudes domestiques, que la pauvre petite ne devait pas avoir la plus légère idée du monde et du plaisir. Comme elle se proposait de la rendre heureuse, de lui donner les maîtres les plus à la mode, les parures les plus nouvelles, une honnête indépendance ! et, quoique d'après son plan Mélise dût croire qu'il n'y avait rien de plus essentiel au monde que de plaire et de briller, elle se flattait de lui donner, en moins de huit jours, des principes tellement inébranlables, qu'aucune occasion ne pût les exposer. Ah ! mon

Dieu! disait la bonne comtesse, il est si aisé d'être sage, de sentir le danger des imprudences et le malheur des passions, qu'il faut être née avec un fond de perversité naturelle pour s'y livrer; assurément ce que je donnerai à ma nièce à l'appui de mes principes ne lui sera pas suspect, car c'est dans les romans même qu'elle verra que l'amour ne fait que des victimes et des êtres malheureux; moi-même, hélas! j'en suis un exemple bien frappant: M. le comte de Villarnou ne m'a-t-il pas aimée avec passion, eh bien! au bout de dix ans de mariage, il avait encore de bons procédés, des égards, beaucoup d'amitié, mais ce n'était plus de l'amour: qui sait même s'il m'a toujours été fidèle?... Et la comtesse essuya quelques larmes, qu'au surplus elle versait avec une excessive facilité.

Mélise avait soigné sa mère, dans une longue maladie, avec beaucoup d'assiduité: susceptible d'une impression très vive, mais peu profonde, elle tomba malade le jour de sa mort, courut elle-même

quelques dangers, se rétablit au bout de deux mois, et sa douleur se dissipa. A la vérité, madame de Villarnou n'y contribua pas peu, en lui écrivant des lettres charmantes, lui promettant l'affection d'une mère et le genre de vie le plus heureux. Une gouvernante de confiance l'accompagna, et, dans les premiers jours du printemps, Mélise arriva chez sa tante, que la joie rajeunissait, et qui s'affligeait réellement que le grand deuil de sa nièce ne lui permît pas d'avoir vingt personnes à souper le jour de son arrivée. Combien elle lui parut piquante et jolie, malgré les tristes crêpes dont elle était entourée! La force de la jeunesse l'avait sans doute emporté sur les trop grands effets de la sensibilité, car Mélise était fraîche comme une rose, et annonçait beaucoup de gaîté. Madame de Villarnou lui défendit de parler de sa mère, pour éloigner des souvenirs légitimes, mais trop douloureux; Mélise *put obéir*, et la comtesse, qui autrefois en eût peut-être tiré un augure défavorable de son cœur, n'y vit qu'une parfaite soumis-

sion dont elle lui sut beaucoup de gré. Il ne fallut que trois jours à Mélise pour bien juger sa tante; elle la combla de caresses, fut constamment de son avis, affecta une docilité sans bornes dans les petits détails de la vie, et fut très sûre d'agir, d'après sa seule volonté, dans les circonstances qui auraient pour elle un plus grand intérêt.

Madame de Villarnou se trompait : Mélise, quoique très jeune encore, était accoutumée à produire dans sa province un certain effet; elle recevait tous les mois des modes nouvelles de Paris, avait reçu de la nature et de la vanité un tact assez sûr dans tout ce qui annonçait de l'élégance et du goût; elle chantait mieux que deux ou trois jeunes demoiselles de la ville, qui y avaient quelques prétentions; sa danse était sans art, mais vive et légère; elle savait quelques mots d'italien; enfin, elle avait fait en vers très incorrects trois couplets à sa mère, une épitaphe à son chien et une complainte sur son oiseau; tout cela faisait du bruit à Saint-Malo. Un vieux che-

valier de S.-Louis lui avait adressé une épître très galante, et, depuis ce jour, Mélise se croyait sortie de l'enfance, et ne doutait pas que son éducation ne fût entièrement terminée ; elle n'eût pas pardonné à tout autre qu'à madame de Villarnou de supposer le contraire ; mais, ayant de très bonne heure un caractère fait, que la sensibilité n'affaiblissait pas, elle se prêta à tout ce qui pouvait subjuguer sa vieille tante, et prit, pendant quelque temps, tous les dehors de la confiance et de la modestie. La prévention bien établie, cette excellente femme, aveuglée par sa tendresse, cessa tout-à-fait de guider la jeunesse de Mélise, qui bientôt après ne reçut et n'écouta que les conseils de la vanité. Dans cette première année pourtant, elle en connut aussi les chagrins, et fut cruellement désabusée sur les talents qu'elle croyait avoir. La bonne comtesse avait été tout-à-fait surprise d'apprendre que le maître qui lui avait enseigné la musique, il y avait trente ans, ne fût plus du tout en réputation ; on lui dit que le *genre*

était changé, et qu'en fait de musique, comme de parures, rien n'était plus variable que le goût. Elle se soumit, car aussi bien personne ne connaissait M. Norat, et n'aurait pu le lui procurer.

On envoya l'élégant Nassouty, qui commença par s'apercevoir que l'écolière était jolie, et méritait ses soins; mais apprenant qu'elle avait toujours vécu en province, il se tint pour si assuré qu'elle n'avait aucun talent, que ce fut par pure complaisance qu'il la pria de chanter quelque chose, un rien... un couplet... une gamme... moins que tout cela. Mélise rougit de dépit plus que de timidité, et dit qu'elle ne savait que des morceaux d'Alceste et de la Colonie. — Rien que cela... dit avec un sourire un peu ironique M. Nassouty... Je craignais de vous fatiguer, mademoiselle, mais puisque vous en avez le courage. — Le courage ! reprit la bonne tante, qui n'avait guère entendu que le dernier mot, oh elle a un courage de lion; imaginez-vous, monsieur, que moi, qui depuis treize ans, n'entends plus le tonnerre, quand elle

chante, je ne perds pas un mot. — M. Nassouty fut un peu effrayé d'un organe si éclatant, et se retirant de quelques pas, pendant que Mélise ouvrait un cahier de musique, il exprima la plus grande attention. Mélise, toute occupée de la surprise qu'elle allait lui causer, lança en effet sa voix dans les airs, avec une intrépidité remarquable; le défaut absolu de méthode déparaît tellement le beau morceau qu'elle avoit choisi, que Nassouty le reconnaissait à peine. Sa première idée fut de persifler impitoyablement une jeune personne qui, par son assurance même, méritait moins d'indulgence et d'intérêt, mais Mélise, en un clin-d'œil qu'elle jeta à la dérobée sur lui, s'aperçut tout de suite que l'impression lui était défavorable, et en fut si cruellement affectée, que tout à coup de grosses larmes tombèrent de ses jolis yeux. Nassouty avait le cœur fort tendre pour les jolies femmes qui pleurent : ses malignes intentions furent à l'instant changées, et répondant avec abandon à la pensée de la pauvre Mélise, il s'écria avec enthousiasme:

tout n'est pas perdu, mademoiselle, vous avez des moyens, la voix sonore, et même flexible ; il ne s'agit que d'oublier entièrement une méthode... un goût abominable ; il faudrait en vérité qu'il y eût des peines afflictives contre ces malheureux qui se mêlent d'enseigner, et qui détruisent jusqu'au germe du talent. Mélise vit de l'intérêt dans cette brusque sortie, un sourire charmant prouva qu'elle n'était pas entièrement découragée, et le désir de plaire étant le sentiment le plus vif qui pût la dominer, elle devint en moins de six mois la meilleure écolière de Nassouty.

La scène du maître à danser fut, à peu de chose près, semblable ; et en se ressouvenant comme elle avait sauté à Saint-Malo, Mélise plaisantait la première, et contrefaisait toutes ses anciennes amies, de la manière la plus propre à amuser les gens mal élevés, qui ne s'aperçoivent pas combien ce genre est dénué de bon sens, de délicatesse et d'esprit. Mélise n'en manquait pas pourtant, elle était même fort équitable quand elle jugeait les autres ;

mais lorsqu'on s'occupait d'elle, quand elle se croyait applaudie elle reprenait toute la sottise attachée à la confiance et à la vanité : pendant toute cette année Mélise fut tellement occupée de sa musique et de la danse, qu'il lui resta bien peu de temps pour des études plus utiles et plus sérieuses; la bonne comtesse voulut s'en plaindre un peu; mais on lui montra une masse énorme de cahiers remplis d'analyses et d'extraits; elle en conclut que sa nièce en savait assez, et se borna à exiger d'elle qu'elle lût une vingtaine de romans qu'elle venait de parcourir elle-même, et qu'elle regardait comme d'excellents traités de morale, faits pour garantir irrévocablement de l'amour et des passions. Mélise raisonnait assez bien pour croire que cette lecture pouvait produire un effet tout différent, mais elle comptait sur elle-même, se croyait assez forte pour n'abuser de rien; et elle reçut ces ouvrages des mains de sa tante comme un poison dont l'antidote était également dans sa raison et dans son cœur.

Quoique la conduite de madame de Villarnou fût très imprudente, et tînt absolument à l'affaiblissement de son esprit, ses intentions étaient parfaitement pures, et elle fût morte de douleur si elle eût cru donner un conseil dangereux à celle qu'elle regardait comme son enfant : un mauvais raisonnement l'avait séduite, elle n'en prévoyait aucunement les résultats. « Ma chère petite, lui dit-elle, les romans sont le fruit de l'imagination dans l'exposition des faits... le tissu des aventures plus ou moins vraisemblables; mais dans tous ceux qui sont écrits avec sagesse et avec talent, c'est toujours le cœur humain qu'on retrouve, ce sont ses désirs, ses faux calculs, ses espérances et ses regrets : jamais on ne peut être sûr que les évènements qui intéressent soient tout-à-fait imaginaires, et c'est ce qui m'a donné dans tous les temps un goût particulier pour ce genre de lecture : on n'aime point autrement qu'Héloïse quand on est passionnée... que Camille quand on revient au goût de l'honnêteté et de la vertu par le pouvoir d'un amour

délicat et pur. Clarisse, Paméla et tant d'autres, sont probablement ce que nous aurions été à leur place, avec le sentiment sincère du devoir, et le penchant involontaire du cœur, et pourtant combien d'agitations!..... combien de larmes ont-elles versé! quels combats!... quelles craintes!... que de jours passés dans l'attente ou dans le remords! et quant aux conclusions qui amènent presque toujours un mariage, et surtout un mariage constamment heureux..... ah! ma chère enfant, c'est à ce dernier feuillet que le roman finit, et que la fiction commence. L'auteur qui nous a fait éprouver tant d'intérêt et d'émotion pour les êtres qu'il nous a présentés, veut reposer son imagination et la nôtre; il les marie, et nous n'y pensons plus... Mais dans le monde il n'en est pas ainsi; la plus heureuse des femmes, en épousant l'homme qu'elle a préféré entre tous les autres, croit s'être unie à son amant, et n'a bientôt plus... qu'un maître, ou quelquefois un ami. »

Mélise souriait en écoutant sa bonne

tante, ne la contrariait point, et se promettait de juger froidement et par elle-même, de ce qui convenait le mieux à son bonheur; ces romans, qu'on lui prêtait avec tant de bonne volonté, piquaient un peu moins sa curiosité que si on lui en eût défendu la lecture; elle se croyait certaine que cette occupation ne l'entraînerait point, et même l'attacherait peu; ce fut donc presque sans s'en apercevoir qu'elle les dévora avec avidité; ce fut aussi avec une sorte de honte qu'elle sentit ses larmes couler, et qu'elle connut le charme dangereux attaché à la sensibilité. Si ces tableaux produisent sur moi cet effet déjà si impérieux, se dit-elle, hélas que serais-je si j'étais moi-même l'héroïne, si j'aimais avec tant d'abandon et de dévouement... Pourquoi placer tout son bonheur exclusivement sur un être qui peut nous échapper par l'absence, l'infidélité, ou la mort. Les histoires romanesques dont elle s'était occupée ne disaient rien du bonheur domestique d'une union légitime, resserrée par les doux liens de la nature et du temps, et

ne voyant dans le mariage que le dénoûment et le tombeau de l'amour, elle se promit d'en différer l'époque jusqu'à ce que les avantages et les amusements de la jeunesse fussent pour elle épuisés sans retour. Avec cinquante mille livres de rente, Mélise ne doutait point qu'elle ne fût maîtresse de son choix dans tous les temps; et la coquetterie, qui n'est quelquefois que la suite de l'irréflexion et de la légèreté, devint pour elle le systême d'un esprit hardi et d'un cœur froid : toutefois elle se garda bien de communiquer son plan à personne, elle voulait recevoir ce genre d'hommages que l'espérance rend plus vif; et tout ce qui n'était pas précisément contraire à la parfaite régularité des mœurs, lui paraissait légitime et permis. Madame de Villarnou avait fait des visites pendant l'année où Mélise ne pouvait encore l'accompagner; elle avait promis de grands soupers, des concerts, des bals, et elle était dans le ravissement de voir que, depuis douze ans qu'elle avait perdu son mari, et qu'elle s'était à peu près retirée du monde,

elle retrouvait encore tous ses amis ; le malheur lui aurait peut-être fait faire une épreuve bien différente ; mais cette triste réflexion n'entrait pas dans son caractère, et ce fut de la meilleure foi du monde qu'elle fut reconnaissante envers tous ceux que l'idée du plaisir allait ramener dans sa maison. Le deuil finit, et ce grand jour arriva. Mélise avait assez de tact pour afficher autant de modestie que de simplicité : une simple robe de gase blanche, une guirlande de bleuets dans ses superbes cheveux blonds, ce n'était pas une parure... mais cette robe dessinait si bien sa taille arrondie et svelte... ce fichu hermétiquement fermé, était d'un tissu si fin... ce peigne d'or devait contenir de longues tresses qui n'annonçaient que de la propreté et du soin ; mais au moindre mouvement cette charmante chevelure se détachait, et l'air était parfumé des essences qu'on y avait employées; enfin tout était charme en elle et autour d'elle ; on la regardait en silence, mais on félicitait sa tante, qui la comblait de caresses, comme pour la re-

mercier de l'effet flatteur qu'elle produisait. Sans avoir autant de dispositions à la coquetterie, que Mélise en avait, une telle journée lui eût inspiré l'ardent désir de plaire : elle n'eut plus d'autre idée ; et, favorisée comme elle l'était de la fortune et de la nature, elle obtint bientôt les plus brillants succès. La bonne comtesse avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces, en croyant qu'elle pourrait encore sortir, et veiller comme autrefois ; elle tomba malade de fatigues, et sentant que Mélise avait besoin d'une espèce de mentor pour aller dans le monde, elle fit choix d'une veuve encore jeune, parente de son mari, et qui étant tout-à-fait sans fortune, consentit volontiers à se fixer près d'elle. Madame Ochar avait vingt-neuf ans, une figure douce et fraîche, un maintien sérieux et décent ; elle avait vécu dans le grand monde, et elle en connaissait toutes les convenances, mais elle faisait peu de cas de la société, étant d'une simplicité parfaite, et préférant la retraite par inclination, Mélise fut consultée avant que ma-

dame Ochar s'établît près d'elle, car la comtesse n'eût jamais voulu la chagriner; mais elle trouva cette jeune femme si froide, si insignifiante, si éloignée de pouvoir rivaliser avec elle, qu'elle la prévint avec beaucoup d'amitié, et s'empressa de l'accueillir; elle ne craignait point sa surveillance, car elle avait résolu d'être honnête, et savait bien que personne ne réussirait à la dominer. Élisa (c'était ainsi que se nommait madame Ochar), était fort instruite, savait conduire une grande maison avec noblesse, quoique avec économie; elle était adroite, laborieuse, et du caractère le plus égal; mais elle n'était point musicienne, elle ne dansait plus, tout cela convenait parfaitement à Mélise, qui ne lui ressemblait en rien, mais qui était fort loin de lui envier ses *estimables* talents. Cette seconde année fut si remplie de bals, de fêtes, de concerts, que Mélise ne songea qu'à sa parure, au plaisir, et ne remarqua personne; mais les infirmités de madame de Villarnou étant augmentées, et Mélise commençant déjà à éprouver quel-

que vide au milieu des plaisirs, elle proposa, la première, de vivre un peu plus retirée; de ne donner que deux ou trois jours de la semaine aux plaisirs bruyants, et de consacrer le reste du temps à recevoir chez elle une société agréable et bien choisie.

La bonne comtesse se crut encore l'objet de cette petite réforme, loua la raison précoce de Mélise, dont elle se croyait passionnément aimée. Le petit cercle où se renferma madame de Villarnou fut favorable à ceux qui pouvaient prétendre à la main ou à la fortune de Mélise: le comte Ulric, le chevalier Muller et le brillant Losinski se mirent sur les rangs, et reçurent tous trois un accueil fait pour les encourager. Ulric était timide, sentimental; il faisait des vers, il offrait des fleurs: la présence et l'approbation de la bonne comtesse permettaient de les recevoir. Mélise, lorsqu'elle était en public, paraissait n'y attacher aucune importance; elle ne montrait, en les acceptant, que de la grâce et de la gaîté; mais, le len-

demain, elle savait par cœur la romance qu'il lui avait adressée la veille : elle affectait l'émotion la plus douce en la chantant. Ulric osait alors la fixer avec l'expression de la sensibilité et de l'amour. Mélise paraissait fuir ses regards et détourner les siens; mais, le moment d'après, elle tombait dans la plus profonde rêverie ; elle retrouvait sous sa main la fleur qu'il lui avait offerte la veille, et, quoiqu'elle fût sèche et fanée, elle s'en parait encore, en paraissant dédaigner toutes celles qui ornaient sa cheminée, et qui ne venaient point de lui. Ulric aimait passionnément la couleur verte, et Mélise n'avait plus que des robes vertes, des rubans verts, des chapeaux verts ; elle ne disait point qu'elle préférait cette couleur à une autre ; au contraire, elle répétait souvent qu'elle aimait mieux le lilas : mais, dans un autre moment, elle soutenait qu'on prenait involontairement tous les goûts de l'être qui nous était cher ; elle ne regardait point Ulric en disant cela; mais elle baissait les yeux avec un air de honte et d'embarras, ou jetait sur Élisa

un coup-d'œil inquiet qui semblait dire : « Ne me suis-je point trahie ? » Le comte observait ses mouvements, ses craintes, et pouvait, sans trop de présomption, les interpréter en sa faveur. Élisa elle-même ne douta pas que sa jeune amie n'eût perdu son indifférence ; et, comme le comte lui convenait à tous égards, elle lui en parla sans désapprouver son choix. « Ce pauvre comte vous aime à la folie, lui dit Elisa un soir. — Vous le croyez, répondit-elle avec une grande apparence de joie ? — C'est un aveu qu'il brûle de vous faire : si vous le voulez, Mélise, je préviendrai sur cela votre bonne tante. — Mon Dieu ! gardez vous-en bien, cela me gênerait à mourir, et il se croirait encouragé à des prétentions qui ne me conviennent nullement. — Dites-vous vrai, ma chère petite ? ou cherchez-vous à combattre vos propres sentiments ? — Mais je ne sache pas que j'en aie témoigné aucun : Ulric est bien, j'aime à voir le désir qu'il a de me plaire, cela le rend plus aimable, et quelquefois plus intéressant ; mais j'espère qu'il n'a

point la hardiesse de dire... — Il ne dit rien qui puisse vous offenser, reprit Elisa; mais, en vérité, j'aurais cru moi-même qu'il ne vous était pas indifférent. — Je vous assure, Elisa, qu'il n'occupe pas seulement mon esprit. — En ce cas, je le désabuserai. — Et pourquoi cela, je vous prie? se plaint-il? est-il malheureux? — Oh! non, car il est trompé; mais, s'il prenait pour vous un attachement aussi profond qu'il est vif aujourd'hui, vous auriez à vous reprocher le malheur de sa vie. — Je ne l'engage point à m'aimer, et je ne suis pas obligée de m'occuper de son bonheur. — Ma chère Mélise, Ulric n'est point présomptueux; mais je le crois assez sage pour ne pas s'abandonner à l'amour sans espérance, et je suis témoin qu'en chantant l'autre jour les couplets qu'il avait faits pour votre fête, vous paraissiez profondément émue. — Je l'étais aussi; ces couplets sont très flatteurs, et l'air en est charmant. — Ainsi donc, lorsque j'ai vu vos yeux pleins de larmes, vous n'étiez que flattée? — Ah! ma chère Elisa, je

vous en prie, ne me tourmentez pas ainsi; je ne suis pas accoutumée à examiner de si près mon cœur. » Ces derniers mots firent croire à la jeune veuve que Mélise ne voulait pas convenir de ses sentiments; et, s'intéressant véritablement à Ulric, elle n'eut pas le courage de l'affliger.

Elle commença pourtant à craindre que Mélise ne voulût que multiplier et enchaîner ses adorateurs, lorsqu'elle examina sa conduite avec le chevalier Muller. Le chevalier affichait plus de légèreté qu'il n'en avait réellement; il disait à Mélise qu'il l'adorait, mais qu'il en était au désespoir; que rien ne lui paraissait aussi ridicule que les grandes passions, et rien de si propre à ennuyer une jolie femme. « Je vous en guérirai, disait Mélise avec gaîté; je me charge de vous montrer l'indifférence : on me parle sans cesse du danger de la perdre, et je vous avoue que je n'ai pas encore eu la moindre inquiétude à cet égard. — Cruelle Mélise! pouvez-vous bien me parler ainsi? — Aimeriez-vous mieux que je vous trompasse? — Après un

tel aveu, reprit Muller, je ne conçois pas ce qui m'entraîne encore à rester près de vous : voilà cet ascendant terrible que je redoutais tant, et dont je ne puis me défendre ; il ne me reste plus qu'une grâce à vous demander... »

Mélise se repentait déjà de sa franchise ; il est vrai qu'elle n'aimait pas le chevalier, mais que sa conquête la flattait infiniment : il était riche, bien fait ; accueilli dans les meilleures sociétés, il les avait négligées pour l'accompagner partout ; elle était ravie qu'il ne fût pas rebuté ; mais elle lui répondit seulement qu'elle n'imaginait pas quelle grâce il pouvait attendre d'elle. « De me permettre de vous aimer, même sans espérance, de vous voir tous les jours, de me déclarer votre adorateur, et de tenter, par ma persévérance et mes soins, à vaincre votre invincible froideur. — Oh ! dit en riant Mélise, c'est une épreuve que vous pouvez faire : si elle est infructueuse, vous n'en accuserez que vous. — Puisque vous vous piquez, dit le chevalier, d'une si austère sincérité, promettez-moi encore

de m'avouer, avec la même bonne-foi, tous les progrès que je pourrai faire dans votre cœur.

— Oh! pour cela, reprit Mélise, je ne m'y engage point : lorsque j'éprouverais quelque chose de semblable à l'amour, il y aurait encore si loin de ce moment à celui où j'accepterais un époux, qu'il n'y aurait que de l'imprudence à faire connaître mes sentiments : loin de les déclarer, je vous préviens, au contraire, que je les désavouerais très formellement. » Muller fut confondu d'une telle bizarrerie; mais elle adoucit entièrement la rigueur avec laquelle Mélise l'avait traité, puisqu'elle pouvait aimer sans en convenir; il n'y avait rien à conclure de l'entretien qu'il venait d'avoir, et la nature du cœur humain, voulant qu'on ait du penchant à croire ce qu'on désire, il s'en fallut peu qu'il ne prît cette dernière phrase pour un aveu en sa faveur.

Mélise jouissait des passions qu'elle faisait naître, et qu'elle ne partageait pas : voilà précisément le plan qu'elle s'était

tracé; elle était chaque jour comblée d'attentions et d'éloges; elle était enviée des femmes, et, se comportant jusque-là avec beaucoup de circonspection et d'art, on ne pouvait rien dire qui compromît sa réputation. Pourtant Ulric, croyant s'apercevoir que Mélise n'était que froide et coquette, prit la courageuse résolution de s'en détacher; il s'éloigna. Mélise d'abord n'eut pas l'air de s'en apercevoir; mais elle en fut piquée : comptant encore sur sa faiblesse, elle ménagea une occasion de s'expliquer librement avec lui, et de le ramener. Madame Ochar accompagnait Mélise dans le monde; mais, aimant passionnément la retraite, elle remontait dans son appartement tous les jours après dîner, et laissait sa jeune amie auprès de la bonne comtesse, qui s'endormait alors très régulièrement. Mélise, après avoir calculé tout cela, pria Ulric de lui procurer un morceau de musique dont elle avait besoin, et lui spécifia précisément l'heure où il devait l'apporter : heureux encore de recevoir un ordre de celle qu'il avait pas-

sionnément aimée, il s'y rendit avec empressement. Mélise l'attendait; elle courut à la porte du salon. « Ne faites point de bruit, lui dit-elle; je ne sais ce qui arrive aujourd'hui à ma pauvre tante, elle vient de s'endormir. » Ulric se sentit excessivement troublé ; c'était presque un tête-à-tête que Mélise lui procurait, et il était d'autant plus dangereux, qu'elle avait ce jour-là un air de mélancolie et de candeur qui lui séyait à merveille. « Je vous remercie de votre complaisance, lui dit-elle; mais j'ai peut-être fait une indiscrétion en vous forçant de vous occuper de moi. — Si c'est un reproche que vous daignez me faire, dit Ulric avec sensibilité, je voudrais bien le mériter. — Cela veut dire : je pense que mon souvenir ne vous est point agréable. — Oh! votre souvenir, mademoiselle, renferme bien de l'amertume lorsque le cœur y est intéressé. — Le vôtre, au moins, reprit Mélise, sait où trouver des dédommagements. »

Mélise, décidée à amener une explication, avait fait une découverte fort peu

faite pour l'inquiéter, mais très favorable à ses projets. « Je ne sais pas ce que vous voulez dire, reprit Ulric; je n'ai cherché de bonheur que près de vous. — Et puis aussi près de madame d'Offlise, dit Mélise en souriant. — Je n'aurais pas osé vous en parler, dit Ulric. — Le public n'est pas si discret; il publie vos liaisons avec elle: je ne la connais pas; mais on la dit aimable, jolie; et, à sa place, je trouverais très mauvais que vous eussiez quelquefois l'air triste et malheureux. » Ulric fut un peu scandalisé de voir une jeune personne de dix-sept ans lui parler si librement de ses rapports secrets avec une autre femme; mais la pauvre Mélise jouissait, auprès de sa vieille tante, d'une si grande indépendance, qu'avec la volonté de lui trouver une excuse, celle-là se présentait naturellement à l'esprit. Ne voyant donc, dans un entretien qu'il avait si peu prévu, que la certitude d'intéresser Mélise, il lui avoua qu'il avait long-temps aimé madame d'Offlise; mais une ennemie de cette dame avait instruit sa famille de leurs amours;

le père de la jeune veuve lui avait fait quelques reproches; mais, quoique très sévère naturellement, il s'était conduit avec tant de modération et de bonté dans cette circonstance, qu'elle avait éprouvé les plus vifs remords, et avait à jamais renoncé à lui. — Malgré cela, dit Mélise, vous la voyez tous les jours. — Oui, aux heures où elle a du monde; son père lui-même l'a exigé pour qu'une conduite différente ne fixât point l'attention. — Voilà qui est édifiant! dit ironiquement Mélise; mais une si grande confiance ne serait pas en mon pouvoir. — Je ne vous croyais pas jalouse, dit Ulric? — Je ne le suis pas non plus; mais je suis fière, et je crois valoir assez pour qu'on ne partage pas son affection quand on s'attache à moi.» En disant ces mots, elle renversa, comme par mégarde, un guéridon qui était près d'elle; la comtesse se réveilla, et Mélise reprit avec Ulric l'air indifférent qu'elle avait toujours lorsqu'elle se croyait observée. Ulric, en la quittant, fut cruellement combattu. Madame d'Offlise, étant

retournée de bonne-foi et sans retour à la vertu, méritait encore des ménagements et des égards; il l'avait passionnément aimée, avait été heureux avec une femme pleine de délicatesse et de sensibilité; il ne doutait pas qu'il n'en eût été vivement regretté; son amitié discrette et fidèle avait rendu ses sacrifices moins douloureux : fallait-il briser son cœur, et l'abandonner tout-à-fait? Ce n'était plus l'amour qui parlait en sa faveur; mais la reconnaissance, l'honnêteté et la plus pure affection... Que de sacrifices pour un homme capable d'éprouver de tels sentiments! Ulric les appréciait, et cependant il les fit tous..... Se flattant un peu de retrouver encore la bonne comtesse endormie, il revint le lendemain à la même heure, et put en effet avoir avec Mélise la même liberté. « Je ne retournerai plus chez madame d'Offlise, dit-il en s'approchant d'elle; je lui ai ce matin renvoyé toutes ses lettres, et je l'ai prévenue de ma résolution. — Sait-elle, dit Mélise, ce qui vous engage à cet effort? — Je ne vous ai point nom-

mée ; mais elle sait que j'adore une autre femme, et que je veux tout faire pour la mériter. » Mélise ne put s'empêcher d'éprouver un instant d'attendrissement ; elle tourna vers Ulric des yeux pleins de larmes, et pressa même doucement sa main. « Ah! je suis trop récompensé, s'écria-t-il avec transport, et je n'agirai avec aucune réserve..... Tenez, Mélise, j'ai retrouvé, depuis une heure seulement, cette tresse de cheveux ; j'étais tenté de les conserver... Des cheveux ne sont pas comme des lettres ; ils ne disent rien, et pourraient être un don de l'amitié comme de l'amour ; mais je sens que je ne pourrais les garder sans remords... Vous les brûlerez vous-même... Mélise prit les cheveux, et, les approchant de son front avec une grâce toute particulière, elle lui dit : « Vous n'aimez peut-être que les cheveux noirs ? — O ciel! reprit-il, si j'osais vous comprendre. » Et déjà Mélise avait coupé une mèche de ses beaux cheveux blonds qu'Ulric reçut à genoux, et regarda comme l'aveu le plus formel.

Mélise, embarrassée d'avoir été aussi loin, le fit relever, et répétant ces propres mots : — des cheveux ne disent rien, et pourraient être un don de l'amitié comme de l'amour.... Malgré cette réticence, Ulric ne douta plus de son bonheur, et peut-être était-il à la veille d'être aimé lorsque l'aimable et séduisant Losinski revenant des eaux se fit présenter chez madame de Villarnou, et fit naître dans l'ame de Mélise la première étincelle du sentiment et du désir. Losinski était noble, riche, magnifique, d'une figure superbe, mais sévère ; son caractère l'était davantage encore ; les petits moyens de la coquetterie étaient sans pouvoir sur lui, et son regard pénétrant déconcertait toutes les femmes qui mettaient de l'art dans leurs conversations ou dans leur maintien. Mélise, si bien accoutumée à feindre, éprouvait une gêne inexprimable près de lui, et pourtant elle cherchait à l'attirer, et mettait plus de prix à cette conquête qu'à tous les hommages qu'elle avait reçus jusqu'à ce jour. Cherchant à exciter

sa jalousie, et ne doutant pas que Losinski ne l'appréciât davantage par les sacrifices qu'elle aurait à lui faire, elle traita mieux que jamais le comte Ulric et le galant chevalier Muller; tous deux s'attachaient à ses pas avec une égale espérance, et Losinski ne fut pas une semaine à connaître Mélise et à sentir qu'elle était indigne de son attachement. Une circonstance aggrava essentiellement ses torts; car les progrès du vice sont rapides, et sa puissance n'attend que les occasions pour se développer. Mélise était sortie avec sa femme de chambre pour acheter quelques parures. Losinski donnait un bal, et il s'agissait pour elle d'éclipser toutes les autres femmes, de déranger la raison d'un sage, qui s'avisait d'être charmant, et de paraître au-dessus de l'amour. Mélise sentait pour la première fois que sa conduite n'était pas irréprochable; elle se proposait de renoncer à tous les froids plaisirs de la vanité, d'écarter avec franchise tout ce qui pourrait alarmer Losinski; mais il fallait avant le subjuguer, s'assurer qu'il

ne dédaignerait point les sacrifices, et qu'en demandant sa main il en deviendrait le prix; ce fut toute remplie de ces idées, qu'elle arriva chez madame Mallouet sa marchande de modes. Le chevalier Muller la rencontra à sa porte, et obtint la permission de l'accompagner. Madame Mallouet disait qu'elle venait d'acheter d'une jeune étrangère arrivée tout nouvellement à Paris, une parure de corail de la plus grande beauté; elle la montra à Mélise, la lui fit essayer, et se récria sur l'effet prodigieux qu'elle produirait avec ces ornements : on ne les a vus encore, lui dit-elle, et vous serez sûre que personne à Paris n'en aura de pareils; vous êtes avec cela éclatante de fraîcheur et de beauté; le chevalier renchérit sur ces éloges, et dit qu'il convenait avec surprise que l'art pouvait encore l'embellir. Mélise se regardait dans une glace, et cette glace le lui disait aussi; elle était troublée, mais triste; car elle désirait passionnément cette garniture, et prévoyait bien qu'elle n'avait plus les moyens de se

la procurer. La bonne comtesse de Villarnou lui faisait une forte pension pour sa toilette; mais elle avait si peu d'ordre et tant de fantaisies, que le quartier était toujours mangé d'avance, et que dans ce moment il ne lui restait presque rien.

— Ma chère madame Mallouet, lui dit Mélise, ôtez bien vite tout cela; je suis honteuse d'être si déraisonnable, et de désirer si vivement une chose inutile, et que décidément je ne veux pas acheter.

— Je ne veux la vendre qu'à vous, dit madame Mallouet; je vous la laisserai pour cent louis, et je n'en gagnerai que trois. — Oh ciel! cent louis, dit Mélise, c'est six mois de ma pension. — C'est ce que je viens de toucher tout à l'heure, dit le chevalier avec vivacité; on me les a remboursés plutôt que je ne le croyais, et je ne sais en vérité qu'en faire. — Vous plaisantez, dit Mélise; je n'ai jamais emprunté d'argent. — Je place celui-ci, dit Muller en riant; je ne le prête point; vous m'en payerez l'intérêt, et vous m'ôterez le regret de l'avoir porté sur un tapis vert. —

Voilà qui est convenu, reprit madame Mallouet en recevant les cent louis; monsieur le chevalier vous aura une véritable obligation. — Cela ne se peut pas, reprit Mélise en rougissant; mais, en baissant la voix, je vous assure que cela ne se peut pas. — Je suis payée, reprit madame Mallouet; monsieur le chevalier a vraiment le droit d'enlever cette garniture, et de l'offrir à qui il voudra; mais je chercherais à rompre le marché si une autre devait la porter; cela ne convient véritablement qu'à vous. Déjà le collier et les boucles d'oreilles étaient dans le sac à ouvrage de Mélise quand elle les en retira vivement: chevalier, dit-elle, je ne vous cache pas mon enfantillage; j'aurais aimé à porter cette parure pour le bal de Losinski; mais quand je voudrais consentir à vous devoir ce service, vous pensez bien que ma bonne tante et la précieuse madame Ochar m'interrogeraient, et ne croiraient jamais que j'aie pu faire cet achat sans m'endetter; je serais grondée, sermonée, et je me défendrais d'autant plus mal que

je sentirais moi-même que j'ai un peu tort....; d'ailleurs il faudrait cacher quelque chose...., mentir même, et ce n'est pas dans mon caractère. — Elle est charmante, reprit le chevalier. Madame Mallouet, vous êtes une femme habile, je pense; trouvez un remède à cela. — Oh! il est déjà trouvé, reprit cette femme; laissez tout cela ici. Je vais en faire une loterie; je ne donnerai de billets qu'à mademoiselle, et je puis vous assurer qu'elle gagnera. — Cela n'est pas maladroit, dit Mélise; je puis bien mettre deux louis à un billet. — Et ce petit secret restera entre nous; il sera le premier lien de notre affection mutuelle, dit le chevalier avec joie; charmante Mélise, que vous me rendez heureux en ce moment. — Les deux louis du billet, reprit madame Mallouet, seront pour mademoiselle; et en même temps elle les remit à la femme de chambre, qui trouvait sa jeune maîtresse très inconsidérée, mais qui comprit à merveille que les deux louis devenaient le prix de sa discrétion, et ne dit rien.

Toute cette petite intrigue réussit à merveille ; la bonne comtesse fut trompée, et la prudente Elisa feignit de l'être : elle ne pouvait pas convaincre Mélise, ni deviner précisément quel moyen elle avait employé pour se procurer cette parure élégante et chère, qui ne parut en public qu'au bal de Losinski. Le chevalier Muller l'y accompagna ; il jouissait particulièrement de l'effet que produisait Mélise, ne la perdait pas de vue un instant, et se croyait quelques droits à se déclarer son adorateur. Mélise le voulait bien aussi ; mais ce n'était que pour en faire un sacrifice éclatant à Losinski : elle le traitait avec une hauteur accablante ; et, ne pouvant refuser de danser avec lui, elle le fit avec tant de distraction et d'humeur, qu'il ne put s'empêcher de s'en apercevoir et de s'en plaindre. « En vérité, mademoiselle, vous avez de singuliers caprices, lui dit le chevalier, et je ne pensais pas, en désirant si vivement de vous voir briller aujourd'hui, que vous me compteriez pour si peu dans vos succès. — Voilà un re-

proche tout-à-fait délicat, reprit Mélise : auriez-vous cru, par hasard, que je me parais pour vous ? — Je saurai au moins quel est l'objet de cette nouvelle coquetterie, car je ne vous quitterai point. » Mélise rougit de colère, et commença à sentir qu'elle s'était mise à la discrétion du chevalier par le genre d'obligation qu'elle avait contracté avec lui. Mais, trop pleine de ressentiment pour savoir se vaincre, elle chercha des yeux le comte Ulric ; et, se fiant à l'amour qu'il avait pour elle, elle lui dit à voix basse : « Si vous m'avez jamais aimée, Ulric, délivrez-moi, à tout prix, du chevalier Muller ; j'en suis excédée, et son importunité me compromet essentiellement. — Je ne m'éloignerai plus de vous, dit Ulric ; et si ma figure déplaît au chevalier, il pourra quitter le bal, et la retrouver ailleurs qu'ici. — Je vous défends de vous exposer, dit Mélise, qui désirait, au fond de son cœur, d'être débarrassée de tous les deux. — Je porte un talisman, dit le comte, qui ne permet pas de craindre aucun péril. » En même temps

il lui fit entrevoir un médaillon attaché à son cou par une longue chaîne d'or, et qui renfermait la boucle de ses cheveux. « Vous me faites trembler, dit Mélise : ô mon Dieu ! cachez donc cela. » Quoique le comte fût à demi-retourné, et que le chevalier Muller parût être rentré dans la foule, il n'avait pas perdu de vue Mélise, et il comprit ce qu'il n'entendit pas, car il avait entrevu le médaillon..... Il soupçonnait bien Ulric d'être son rival; mais il était loin de le croire favorisé; et cette découverte, ajoutée aux mauvais traitements de Mélise, détruisit son amour, et le décida à la traiter sans ménagements. En ce moment elle fut invitée à danser une anglaise à l'autre bout de la salle, et elle s'éloigna d'eux; mais Ulric et le chevalier se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre, et se fixèrent avec une sorte de trouble et d'indécision. Tout à coup le chevalier se décida, serra la main d'Ulric qu'il connaissait beaucoup. « Mon cher comte, lui dit-il, nous sommes joués tous deux; on nous ménage une petite occasion de nous

couper la gorge à la fin de cette soirée : je ferai tout ce qu'il vous plaira à cet égard; mais j'aimerais assez que nous nous expliquassions avant, sur le compte de cette charmante personne qui cherche à nous écarter tous deux, et qui a probablement des vues sur un autre que nous. » Ulric soutint d'abord qu'il n'avait aucun droit sur Mélise, et qu'elle était parfaitement honnête... « Parfaitement honnête ! dit le chevalier, en donnant à l'un une boucle de ses cheveux, et recevant de l'autre un présent de cent louis. » Un moment suffit à cette explication ; et les deux rivaux, également désabusés, mais assez honnêtes encore pour éviter un éclat trop scandaleux, se proposèrent seulement de s'entendre dans cette soirée pour la tourmenter, et ensuite de ne la revoir jamais. Losinski, dont Mélise était presque uniquement occupée, n'avait pas encore paru faire une très grande attention à elle, occupé de faire les honneurs de chez lui : elle en était plus affligée que surprise ; mais, en traversant la salle pour

aller se rasseoir auprès de madame Ochar, Losinski la fixa d'un air ému, et elle l'entendit distinctement dire à une dame qui était près de lui : « *Vous vous trompez sûrement ; c'est impossible.* » Mélise se sentit si agitée, qu'elle pouvait à peine se soutenir : le chevalier d'un côté, Ulric de l'autre, lui présentèrent un fauteuil, et l'un et l'autre lui étaient également importuns dans ce moment. Elle avait trouvé quelque chose de si singulier dans le regard de Losinski ; elle se rappelait ces mots plus singuliers encore : « *Vous vous trompez sûrement ; c'est impossible.* » Ulric lui demanda si elle ne se trouvait point mal, et si elle ne voudrait pas un verre d'eau ; le chevalier feignit, par ironie, la plus vive inquiétude, et voulait offrir sa voiture à madame Ochar pour la ramener chez elle ; Mélise répondait à peine, et tournait toujours les yeux du côté de Losinski, et de cette dame qui le suivait dans le bal, lui parlait à l'oreille et la regardait ensuite avec affectation. Enfin Losinski aborda Mélise, lui fit quelques

compliments vagues, et paraissait vouloir s'asseoir à ses côtés; mais Ulric et le chevalier se pressaient autour d'elle, et ne laissaient pas la plus petite place pour s'en approcher. Mélise était au supplice; le chevalier lui parlait bas, et du ton de la plus grande intimité; Ulric jouait, d'un air familier, avec ses gants et son éventail; madame Ochar, assise derrière elle, la grondait doucement de la conduite qu'elle souffrait en public, et ne devinait pas qu'elle fût dans l'impossibilité d'en imposer à ces messieurs. Enfin, Mélise, s'adressant à Ulric, lui dit : « Est-ce ainsi que vous faites ce que vous m'avez promis? — Je ne savais pas ce que je sais, répondit-il tout haut; je n'éloigne que vos ennemis, et véritablement le chevalier ne peut pas l'être. » Mélise pâlit, les regarda tous deux, et ne douta plus qu'ils ne fussent d'intelligence et d'accord pour l'humilier; le comble de la détresse était pour elle le regard attentif de Losinski : il n'était pas douteux qu'il ne cherchât à lui parler; et que devait-il penser de la voir constam-

ment entourée de deux hommes dont le ton et les manières n'annonçaient rien moins que le respect ? Les traiter avec hauteur et dignité excitait leur gaîté et leurs sarcasmes ; montrer de l'humeur en public était difficile, déparerait bien son charmant visage, et provoquerait peut-être une explication, que madame Ochar aurait très certainement entendue. Elle allait donc se décider à dire qu'elle était malade et à sortir, lorsqu'un danseur vint avec vivacité l'enlever de dessus sa banquette, sans lui laisser le temps de la réflexion. Ces deux messieurs se rapprochèrent, mais demeurèrent à la place où elle devait nécessairement revenir. Losinski, la voyant enfin libre, se trouva sur son passage, et lui dit à l'oreille : « Avant de retourner près de votre amie, souffrez, mademoiselle, que je vous dise un mot en particulier ; il le faut *absolument*. — Ah ! je suis bien malheureuse, répondit Mélise troublée, et ne sachant elle-même ce qu'elle venait de dire. »

Un moment de calme dissipa tous ses

chagrins: que pouvait avoir à lui dire Losinski en *particulier?* Ah! sans doute, il l'aimait, il était jaloux, furieux...; mais elle s'avouerait coupable, lui demanderait conseil et protection dans l'horrible embarras où elle se trouvait : Losinski était sévère...; mais enfin c'était un homme..., et elle le regarderait... Mélise avait suivi machinalement la contredanse; elle brûlait d'en voir la fin; Losinski se trouva là... Accepter son bras, le suivre dans un lieu où se trouvaient les rafraîchissements, fut l'ouvrage d'un moment. « Je puis donc vous parler, dit Losinski. — Ah! comment me jugez-vous, reprit Mélise en l'interrompant? — Mademoiselle, je n'ai ni intérêt ni droit à vous juger; il ne s'agit pas de cela, les moments nous pressent; nous ne pouvons rester ici; et je crains un éclat qui vous perdrait sans retour.

Je ne vous entends pas, dit Mélise consternée. — Cette parure de corail! — Eh bien! — Une jeune femme qui est ici soutient que c'est la sienne, qui lui a été volée il y a huit jours dans un hôtel garni;

je n'ai pu l'empêcher de quitter le bal et d'aller elle-même s'informer aux domestiques de votre maison de la manière dont elle vous était parvenue : une femme de chambre déclare que madame Mallouet, votre marchande de modes, l'avait vendue, et que le chevalier Muller.... l'avait payée. » Mélise fut hors d'état d'en entendre davantage; elle s'évanouit, et ne répondit pas un mot; Losinski, mortellement embarrassé, courut chercher madame Ochar. Il avait désiré qu'elle ne fût point instruite de cet évènement par un reste de ménagement pour Mélise; mais la nécessité de remettre le collier à la jeune dame et d'étouffer cette affaire, entraîna les plus minutieux détails. Mélise confondue, et véritablement repentante, obtint (trop facilement peut-être) le pardon de madame de Villarnou; elle renvoya le collier et les cent louis au chevalier Muller; mais on tenta vainement de garder vis-à-vis du public le secret de cette aventure; elle fut racontée d'abord, exagérée ensuite, et devint si scandaleuse,

lorsque la calomnie s'en empara, que la pauvre Mélise fut obligée de quitter Paris pendant plusieurs années. Elle se maria en province long-temps après, par convenance et sans inclination; le souvenir de Losinski resta dans son cœur avec la certitude d'en être méprisée, et d'inutiles regrets expièrent toute sa vie les dangereuses erreurs où l'avait entraînée la coquetterie.

TROISIÈME RÉCRÉATION.

L'AFFECTATION A LA SENSIBILITÉ.

MADAME DE ST.-SEVRIN avait connu dans sa jeunesse et chez ses parents M. d'Harli; il l'avait passionnément aimée, l'avait demandée en mariage, avait obtenu sa main et possédait aussi son cœur, lorsque les deux familles se brouillèrent tout à coup avec éclat, rompirent mutuellement leurs engagements, et formèrent pour leurs enfants d'autres projets que l'autorité la plus impérieuse sut établir et réaliser en moins de quelques mois.

Clara (qui depuis fut madame de St.-Sevrin) pleura amèrement dans le sein de sa mère, regretta de bonne-foi un jeune homme dont elle savait être vivement aimée, et qui lui paraissait capable de la rendre heureuse; mais n'ayant point l'es-

prit gâté par la lecture des romans, elle ne se persuada pas qu'il y eût le moindre mérite à persévérer dans des sentiments qui cessaient d'être légitimes ; elle ne crut pas que le jeune d'Harli fût le seul au monde qui pût lui convenir, et trouvant dans l'obéissance une sorte de dédommagement aux sacrifices qu'on exigeait d'elle, elle reçut M. de St.-Sevrin pour époux, en se promettant de lui être fidèle, et en désirant sincèrement que son inclination fût d'accord avec son devoir. Une disposition si raisonnable fut récompensée par le bonheur. M. de St.-Sevrin était estimable et sensible ; elle fut heureuse, et ne conserva qu'un doux souvenir de M. d'Harli, qui avait quitté la France avec son père, et n'y revint qu'au bout de vingt-deux ans. Après une si longue absence ce ne fut pas sans émotion que madame de St.-Sevrin reçut une petite lettre de M. d'Harli, qui n'était que depuis *quelques heures* à Paris, et qui lui demandait la permission de se présenter chez elle. Une démarche aussi empressée prouvait

assez combien ses anciens sentiments pour elle avaient été profonds; elle en fut reconnaissante, et répondit à l'instant qu'elle ne sortirait point, et qu'elle aurait le plus grand plaisir à le revoir. Madame de St.-Sevrin avait perdu son époux ; elle était libre, et se trouvant très émue du retour de M. d'Harli, elle crut un moment qu'elle avait encore de l'amour pour lui.

M. d'Harli entrait dans sa vingtième année lorsqu'il l'avait demandée en mariage ; il était leste, élancé, d'une très jolie figure, et la mode qui régnait à cette époque faisait surtout valoir les plus beaux cheveux du monde ; l'idée de le revoir dans un moment rapprochait madame de St.-Sevrin de l'année où elle s'était pour si long-temps séparée de lui ; elle le voyait encore avec ce joli frac rayé écarlate et noir, ce pantalon jaune, ce petit chapeau rond et sans bord; qu'il était vif, étourdi alors! comme il courait dans l'escalier lorsqu'il lui apportait des fleurs ou venait lui annoncer quelques fêtes nouvelles! Les jeux de leur première jeunesse se re-

traçaient à son esprit avec tant d'intérêt et tant de force qu'elle ne se rappelait que confusément tout ce qui lui était arrivé depuis. Son imagination s'échauffait en faveur de M. d'Harli, qui de son côté éprouvait bien plus fortement encore les mêmes émotions. Je vais donc revoir, se disait-il, la charmante Clara, retrouver sa figure si douce, si expressive, si ingénue, sa taille délicate, déliée, si remplie de grâce et de légèreté; qu'elle était bien avec cette robe de gaze lilas qu'elle portait le jour où mon père m'ordonna de lui faire mes adieux. Quel éclat! quelle fraîcheur : ah! je ne l'ai jamais oubliée ; j'ai obéi aux circonstances, à la nécessité ; j'ai senti le pouvoir invincible des passions, j'y ai cédé loin d'elle ; mais je n'étais point changé, l'aimable Clara est encore mon premier...., mon seul amour. M. d'Harli attendait un maudit tailleur qui avait remporté l'habit qu'il voulait mettre ; il avait déjà envoyé trois fois chez lui le domestique de son hôtel ; mais ne le voyant pas revenir, il prit le parti de faire des vers à

la charmante Clara, pour attendre plus patiemment l'instant de se présenter chez elle. Il avait su autrefois, et dans le temps de son mariage, qu'elle avait épousé M. de St.-Sevrin ; mais il était mort, et cette idée ne le gênait plus. Ces couplets furent à-la-fois tendres et galants ; il les plia d'une manière élégante, et se proposa de les présenter lui-même, si toutefois la joie de revoir celle qu'il avait tant aimée ne troublait pas entièrement son esprit. Madame de St.-Sevrin n'était pas coquette, mais elle était femme ; elle s'occupait un peu de sa toilette, soit par habitude ou par instinct, et se trouvant encore de la fraîcheur et de la grâce, il ne lui vint pas même à l'idée que vingt-deux ans de plus eussent produit un changement très remarquable dans sa personne ; devant rester chez elle, elle prit un négligé fort simple, et la chaleur étant extrême, elle baissa les jalousies, qui laissèrent peu de jour dans l'appartement ; par la même raison une enfilade de portes resta ouverte, et lorsque M. d'Harli arriva, le hasard voulut qu'il

ne se trouvât dans l'antichambre aucun domestique pour l'annoncer. Tant mieux, dit-il, je vais la surprendre, et je n'aurai pas un témoin importun de ce premier et délicieux moment.... En effet il traverse deux grandes pièces, et voit dans la troisième une femme d'un assez grand embonpoint, et qui paraissait occupée à déplacer des vases de fleurs.... Mademoiselle, lui dit-il, puis-je parler à madame de St.-Sevrin? — Non, monsieur, répondit-elle en se retournant et en voyant une figure qu'elle ne connaissait point (madame de St.-Sevrin attendait M. d'Harli, et voulait être seule.) Malgré son empressement, il était entré d'un pas grave et même un peu lourd assurément; selon elle ce ne pouvait être celui de ce Jules si vif et si léger.

« En ce cas, dit-il, je vais l'attendre.... Mais, mademoiselle, est-il bien vrai qu'elle soit sortie?... — Elle n'est pas sortie, monsieur; mais elle attend quelqu'un... pour affaire. — Je me flatte peut-être...; mais je crois pourtant que si elle me savait ici...

Pourriez-vous me dire si elle n'a pas reçu une petite lettre ce matin... d'un étranger ?... — D'un étranger, dit Clara troublée... qui demeure à l'hôtel de Portugal ?... — Précisément. — O ciel ! M. d'Harli, c'est vous ? — C'est madame de St.-Sevrin ! ô mon Dieu ! » Et pourtant il lui resta assez de présence d'esprit pour se précipiter sur sa main, qu'il baisa plusieurs fois avec le double projet de paraître tendre et de cacher son embarras. « Oh ! combien j'ai désiré de vous voir, dit-il au bout de quelques moments. — Et pourtant vous ne me reconnaissiez pas ! — Vous n'êtes point changée, reprit M. d'Harli ; mais je venais d'être au grand jour, et cet appartement est si sombre !... — Ah ! soyons plus sincères, reprit gaîment madame de St.-Sevrin : nous sommes changés tous deux, cela était inévitable dans un intervalle de vingt-deux ans, et pourtant j'avoue que je n'y avais pas du tout songé ; mais je ne vois pas, au surplus, la différence que cela peut apporter à l'intérêt véritable et pur que j'ai conservé pour vous. — Il me semble que

le sentiment que vous me promettez est bien froid. — Ce reproche-là n'est qu'une galanterie ; vous ne désirez pas qu'il soit plus vif. — Vous ne savez pas combien vous m'avez occupé, combien votre image m'était présente. — Vous l'oublierez en me regardant. Mais satisfaites à mon impatience : d'où venez-vous en ce moment ? quel motif vous conduit à Paris ? — J'ai habité Londres depuis quinze ans. — Vous y êtes marié peut-être. — Comme vous, je suis veuf aussi ; mais j'avoue, dit M. d'Harli avec un peu d'embarras, qu'ayant perdu une partie de ma fortune, les circonstances m'ont conduit... — Pourquoi rougir, dit madame de St.-Sevrin ? puisque l'absolue volonté de nos parents nous a séparés, nous avons dû nous soumettre et chercher le bonheur dans un autre engagement : exiger davantage de vous, ne serait de ma part qu'une coquetterie méprisable, et vous méconnaissez mon caractère autant que ma figure, si vous m'en soupçonnez. — Est-il possible, ma généreuse amie ? vous me pardonneriez de m'être

attaché à une autre femme, moi qui vous ai tant aimée ! — Si vous êtes heureux, vous êtes justifié. — Ma femme avait toutes vos vertus. — M. de St.-Sevrin m'a cent fois rappelé les vôtres. Vous êtes père peut-être. — Mon fils a déjà dix-huit ans. — Ma fille vient d'en avoir quinze. Est-il bien, votre fils ? — Ce sera un très joli garçon, et un fort bon sujet. — Vous verrez ma fille, dit madame de St.-Sevrin avec l'orgueil si tendre d'une mère. — Ma chère Clara, il me vient une pensée : nos enfants..... — Que cela me rendrait heureuse ! dit madame de St.-Sevrin qui devina tout de suite son idée ; mais nous ne contraindrons pas leurs inclinations, si par hasard ils ne s'aiment point... — Oh ! je suis sûr qu'ils s'aimeront : Hector est vif, étourdi ; mais il a plus de réflexion et de sagesse que son air n'en annonçe ; il a beaucoup voyagé et avec fruit ; son caractère est déjà solide, discret et généreux. — Estelle a des talents et des grâces ; je ne lui connais qu'un défaut : elle est si sensible, si facile à affecter, que l'homme qui

deviendrait son époux, et l'aimerait faiblement, la verrait succomber à sa mélancolie. — Demain, je vous présenterai mon fils. — Demain, vous trouverez mon Estelle dans cet appartement. » Madame de St.-Sevrin et M. d'Harli se quittèrent en se serrant la main avec la plus douce affection ; mais sentirent également qu'ils ne seraient plus rien l'un à l'autre que par le nouveau lien qu'ils projetaient entre leurs enfants. Cette reconnaissance fut un grand sujet de réflexion pour madame de St.-Sevrin ; jamais, depuis son mariage, elle ne s'était permis de s'occuper de M. d'Harli ; elle n'avait conservé aucune sorte de relations avec lui ; mais elle croyait toujours avoir remporté, à cet égard, un très grand triomphe sur son cœur ; elle s'était dit mille fois que, si elle devenait libre, et qu'il ne fût pas marié, il la retrouverait dans les mêmes sentiments qu'elle avait eus à l'âge de quinze ans ; elle le croyait encore quelques heures avant..., et pourtant sa présence avait détruit cette illusion sans retour, et elle ne se dissi-

mulait point le motif frivole qui produisait cette révolution. M. d'Harli ne ressemblait plus du tout à l'aimable Jules qu'elle avait connu autrefois. De longs voyages sur mer avaient hâlé et fatigué son teint ; cette taille élégante et svelte était devenue robuste et même épaisse ; ses beaux cheveux blonds étaient entièrement tombés, et la petite perruque qui les remplaçait, étant d'une nuance très différente, donnait à sa physionomie quelque chose d'austère qui ne ramenait pas du tout au souvenir des amusements et des étourderies de leur enfance. Était-ce donc sa taille, son teint, ses cheveux que j'aimais ? se disait-elle à elle même ; et elle finit par convenir que ces préférences si vives du premier âge ne sont point véritablement de l'amour. Les obstacles, la contrariété et l'imagination soutiennent seuls cette erreur, dont le temps vient tôt ou tard nous désabuser, s'il nous ramène les mêmes objets sous d'autres traits. Ce fut alors que madame de St.-Sevrin se félicita de n'avoir point résisté avec obstination au vœu de sa fa-

mille. Que serait-elle devenue, si elle avait fait l'imprudent serment de n'être qu'à M. d'Harli, qu'elle croyait encore honnête, délicat et très estimable; mais que pourtant elle n'aimait plus?

Elle faisait ces réflexions, lorsque l'aimable Estelle entra. Estelle était plus grande et plus formée qu'on ne l'est communément à son âge; sa physionomie douce et mélancolique avait la plus touchante expression; madame de St.-Sevrin, sévère envers elle-même, se fit, en la voyant, le reproche d'un petit mouvement de frivolité et de coquetterie: sans se l'avouer précisément, elle avait écarté à dessein sa fille de sa première entrevue avec M. d'Harli, comme un témoin irrécusable de la perte de sa jeunesse. Une grande fille de quinze ans, et qui même en paraissait davantage, permettait à M. d'Harli de faire les calculs les plus exacts sur le nombre de ses années. La femme la plus sage n'est pas toujours exempte de ces premiers moments de faiblesse; mais, lorsqu'elle se surveille

avec assez d'attention pour les apercevoir, et qu'elle ne les découvre que pour les vaincre, la vertu est satisfaite, et ne fait qu'ajouter un motif de modestie à son triomphe. Madame de St.-Sevrin répondant à sa pensée, qu'Estelle était loin de connaître encore, attira sa fille sur ses genoux, et, la serrant avec la plus vive émotion contre son cœur : « Chère enfant, lui dit-elle, c'est en toi seule que je dois à présent placer ma vanité ; j'éprouverai, en voyant applaudir à tes grâces, à tes vertus, que la seconde époque de la vie offre un bonheur plus doux et plus réel que celle qui ne nous procure que des plaisirs et des succès. — Ma chère maman, dit Estelle avec tendresse, à tous les âges vous plairez également ; vous êtes si bonne, si indulgente, si aimable ! combien je serais près de haïr l'être insensible qui ne vous adorerait pas ? » Ce langage n'était point affecté dans la bouche d'Estelle ; elle aimait sa mère avec passion, chérissait tendrement la vieille gouvernante qui l'avait élevée, et que

madame de St.-Sevrin conservait près d'elle : Olimpe même, jeune orpheline dont elle s'était chargée, était l'objet de tous ses soins et des sentiments les plus doux ; enfin, Estelle ne vivait que pour aimer ; la coquetterie ne trouvait aucune place dans une ame si profondément sensible ; mais madame de St.-Sevrin s'en alarmait pour son bonheur, et craignait que sa fille ne trouvât jamais un cœur digne du sien.

M. d'Harli, de retour à son hôtel, ne put s'empêcher de rire en trouvant encore dans sa poche les vers qu'il avait faits le jour même à la charmante Clara ; il n'avait point osé les remettre, car il y parlait de sa taille de nymphe ; . . et madame de St.-Sevrin était prodigieusement engraissée. Il l'avait comparée à Flore ; elle ressemblait à Cérès, et cela dérangeait tout à la fois la raison, la rime et la mesure de ses couplets : d'ailleurs, il y parlait d'un amour inaltérable, et il ne voyait plus, dans son ancienne amie, que la belle-mère qu'il destinait avec joie à son fils. L'ai-

mable Hector était son meilleur ami ; il lui parla sans détour de ses projets, en le prévenant toutefois qu'il ne se marierait point avant deux ans, et qu'il ne le contraindrait aucunement de s'unir avec mademoiselle de St.-Sevrin. Sans cette précaution, Hector, naturellement indépendant, eût été capable de se prévenir contre le choix de son père ; mais, ne voyant que de la bonté et de la confiance dans ce qu'il lui disait à cet égard, il en prit plus d'importance à ses propres yeux, et songea que les vertus qui conviennent à un jeune homme qui veut devenir époux et père, ne sont plus celles d'un écolier imprudent et léger ; il s'attacha de lui-même à l'étude de la morale et de la philosophie, et, secondé des lumières de M. d'Harli, qui était un homme délicat et vertueux, il se fit un caractère et des principes que les passions pouvaient contrarier, mais dont il ne se départirait pas. Comme il n'entrait aucune ostentation dans ce plan, il ne perdit ni sa gaîté ni sa vivacité ; il n'affectait point le mépris des plaisirs ni l'aus-

térité des opinions ; le temps seul fit connaître de quoi pouvaient le rendre capable l'amour et la vertu.

L'entrevue d'Estelle et d'Hector fut tout ce qu'elle devait être : d'un coté, modestie, candeur, simplicité ; de l'autre, enthousiasme, douce émotion, surprise flatteuse des talents et des charmes qu'il rencontrait.

« Comment la trouves-tu, dit M. d'Harli après cette première visite ? — Oh ! beaucoup trop jolie, mon père. — Pourquoi trop jolie ? il me semble qu'elle l'ignore, et qu'elle ne se doute nullement de l'effet qu'elle produit. — C'est une grâce de plus, et je l'en crains davantage : comment bien juger ce qui séduit autant ? — Tu as deux grandes années, mon ami. — Mais si, pendant ce temps-là, un autre lui plaît plus que moi ? — Tu prendras ton parti. — Cela n'est pas sûr, mon père. — Je pense pourtant, mon cher Hector, que tu n'es pas certain d'être plus aimable que tous ceux qui pourront se présenter, et que tu ne crois pas avoir de droits, parce que nous avons des projets. — Ah ! mon

père, hier ce n'étaient que des projets... — J'entends : aujourd'hui ce sont des vœux, des désirs..., et tu te battras avec tous ceux qui pourraient te la disputer : la vie d'un homme est quelque chose, mon ami, et j'ai vu souvent avec joie que tu étais capable d'exposer la tienne pour défendre ton semblable : penserais-tu que tes devoirs doivent céder aujourd'hui à ta passion...? et à une passion de vingt-quatre heures encore! — Est-ce ma faute, reprit vivement Hector, si je ne l'ai pas aimée plus tôt? au moins je n'ai pas aimé avant de la connaître; mon cœur est neuf... — En effet, à dix-huit ans, cela est incompréhensible. — Je suis certain de ne jamais changer. — C'est ce que je disais à madame de St.-Sevrin. — A la bonne heure, dit Hector; mais je ne m'éloignerai pas de sa fille pendant vingt-deux ans : nous vieillirons, nous changerons ensemble, et nous nous aimerons assez pour ne pas nous apercevoir des ravages du temps. — Cela sera beaucoup plus sûr. » M. d'Harli était enchanté des dispositions

dans lesquelles il trouvait son fils; Estelle, du côté de la naissance et de la fortune, lui convenait parfaitement, et plus il voyait sa mère, et plus il la trouvait digne d'estime et d'amitié; il fut loger dans un très bel appartement en face de sa maison. Madame de St.-Sevrin n'allait point dans le grand monde; elle ne recevait chez elle qu'un petit cercle d'amis choisis; et il fut décidé qu'on passerait ensemble toutes les longues soirées d'hiver. Madame de St.-Sevrin n'avait point encore parlé à sa fille; la diriger dans son choix lui paraissait si délicat, si essentiel! Une femme peut être imprudente quand il s'agit de son propre bonheur; mais une mère a bien plus de crainte sur celui de sa fille: si elle est malheureuse, le but de toute sa vie est manqué.

Un soir pourtant que madame de St.-Sevrin, un peu malade, se trouvait de bonne heure seule avec Estelle, elle aborda cette importante question: « Ma chère Estelle, de tous les jeunes gens que vous voyez ici, quel est celui que vous choisiriez

pour époux, s'il fallait vous décider? — D'abord, dit Estelle, ce serait celui qui consentirait à ne jamais me séparer de vous. — Supposons que tous y consentissent également. — Dans ce cas-là, dit Estelle avec un peu d'embarras, il y en a deux entre lesquels je serais bien embarrassée de prononcer. — Deux? reprit madame de St.-Sevrin; je pensais... — Que pensiez-vous, ma bonne mère? dit Estelle en l'interrompant: ce soin-là doit-il jamais m'occuper? ne saurez-vous pas toujours mieux que moi ce qui peut me convenir? — Je sais, dit madame de St.-Sevrin, quel pouvoir tu me donneras toujours sur ton sort; mais cela ne me dispense point de consulter ton inclination. — Ah! je n'ai pas d'inclination; mais si j'avais une préférence à faire parmi les personnes que nous voyons ici, ce serait entre le jeune Valville... et le fils de M. d'Harli... — Le jeune Valville? mais, ma chère petite, il me semble qu'il est bien sérieux et bien laid. — Oh! il a un si bon cœur!... il aime tant ses parents! il aimera tant sa

femme, ses enfants ! — Hector adore son père. — Je le crois bon et sensible aussi ; il est, sans contredit, bien mieux de figure et plus aimable que M. de Valville ; mais il me semble qu'il est toujours prêt à tourner en ridicule la sensibilité... — J'ai pensé souvent que Valville exagérait un peu la sienne. — Mais on s'en cache dans le monde, à ce que j'ai cru voir. — Aussi, ma chère Estelle, n'emploie-t-il ce langage que près de toi, et l'on m'a assuré que ses sœurs, dont il nous parle si souvent, avaient été fort malheureuses avec lui. — Mais, maman, dit encore Estelle, il me semble qu'il y a des choses que l'esprit ne peut inventer, et dont on ne trouve la pensée que dans son cœur. — Hector m'a dit quelquefois de ces choses-là ; mais, à la vérité, ce n'était ni devant toi, ni devant Valville. — Devinez-vous pourquoi, maman ? — Mais je pense qu'il ne croit pas Valville sincère ; qu'il lui suppose le dessein de te séduire par cet étalage de sentiments exagérés, et qu'avec le même désir de te plaire, il dédaigne d'employer

les mêmes moyens. » Madame de St.-Sevrin parlait à coup sûr ; elle avait à ce sujet le secret d'Hector, qui ne doutait pas que Valville ne fût son rival, l'estimait peu, consentait, à la vérité, à ne le pas tuer ; mais se flattait que sa conduite démentirait un jour l'ostentation de ses sentiments. « Jamais, jamais, dit-il, je ne m'abaisserai à feindre, à établir ma réputation auprès d'Estelle avec des mots ; je ne suis pas si attentif, si galant que ce M. de Valville ; mais j'adore la fille de madame de St.-Sevrin : qu'elle nous éprouve l'un et l'autre, et qu'elle nous juge après. »

L'entretien que madame de St.-Sevrin avait eu avec sa fille avait laissé une forte impression dans l'esprit d'Estelle ; elle avait cru voir que sa mère penchait sensiblement en faveur d'Hector ; et, pleine de confiance en elle, déjà elle ne voyait plus Valville des mêmes yeux ; au moins se méfiait-elle quelquefois de son exaltation, et le trouvait-elle souvent en contradiction avec lui-même. Estelle ne doutait plus que M. de Valville et

le jeune d'Harli ne l'aimassent et ne prétendissent tous deux à sa main; elle déposait dans le sein de sa mère ses sentiments et son incertitude: son penchant était pour Hector; mais elle ne pouvait être entièrement désabusée sur Valville, qui était profondément adroit et dissimulé. S'il s'était contraint à jouer constamment un rôle de sensibilité qui n'était pas dans son ame, ce n'était pas qu'il ne fût passionnément épris de mademoiselle de St.-Sevrin : ayant comme elle beaucoup de fortune, ce n'était pas même l'intérêt qui lui faisait souhaiter d'unir son sort au sien. Mais elle n'avait pas encore assez de réflexion et d'expérience pour comprendre qu'un homme pût être susceptible de passion, quoiqu'il eût en effet un mauvais cœur : l'amour paraît toujours l'effet d'une ame sensible aux yeux d'une jeune personne ; il lui inspire presque toujours un sentiment d'estime et de reconnaissance : plus elle est modeste, moins elle croit mériter la préférence, et plus elle tient compte des sentiments qu'on ressent pour elle ; à cet égard, une femme coquette aurait un

danger de moins à courir. Valville s'épuisait en dissertations sur toutes les affections de l'ame ; il ne trouvait d'intérêt que dans la bienfaisance, de charme que dans les plaisirs innocents de la campagne : la dissipation du monde, disait il, ne pouvait convenir à celui qui aimait véritablement, et auquel tout était étranger, hors l'objet de son amour. Estelle pensait aussi tout cela ; elle eût donné tout au monde pour qu'Hector applaudît à ce langage sentimental : mais, piquée contre Valville, le haïssant comme on hait un rival qui semble quelquefois préféré, et regardant comme une bassesse de l'imiter, Hector se trouvait entraîné à paraître son antagoniste : « Je conviens, disait-il, que la bienfaisance est bien douce à exercer ; mais, de toutes les vertus, c'est, à mon avis, la plus aisée et la moins méritoire : souvent le bien qu'on fait n'entraîne aucunes privations, et les bénédictions qu'on reçoit à si peu de frais sont une récompense qui convient également au cœur ou à la vanité. — Voilà une singulière doctrine, disait *ironiquement* Valville ; mais l'expé-

rience est toute en sa faveur : le monde est plein de gens qui ne se donnent pas la peine d'être bienfaisants ;... cela est trop facile... — J'en ai connu qui l'étaient sans en parler, disait Hector : ce sont ceux-là qui pensent comme moi. » Estelle souriait à Hector ; il lui semblait qu'il se défendait avec avantage : mais pourquoi éloigner avec affectation les occasions de paraître sensible ? il faut des événements extraordinaires pour être jugé sur des faits ; et, comme ils ne se présentent pas tous les jours, on ne saurait les attendre pour fixer son opinion.

Hector ne partageait pas même celle de Valville lorsqu'il vantait les amusements de la campagne, et le besoin de solitude que devait inspirer l'amour. « Je ne sais de quelle campagne vous voulez me parler, disait Hector ; si ce sont celles qui environnent Paris, il me semble qu'on y trouve aujourd'hui toute la corruption et le désordre des grandes villes ; la grossièreté des manières y rend même le vice plus choquant encore. — Et l'art le rend plus aimable à vos yeux, reprenait Valville : si

cette façon de penser n'est pas trop morale, il faut convenir qu'elle a un vernis de délicatesse qui séduit au premier moment. — Il me semble que j'ai fait une comparaison, et non pas un choix; et, quant à cette solitude dont vous parlez, je pense que je l'aimerai aussi, mais seulement dans quelques années; je conçois qu'on se dégoûte aisément des plaisirs du grand monde; mais, si j'avais une compagne aimable et belle, je voudrais qu'elle connût ce qu'elle quitte avant de le sacrifier; je voudrais qu'elle fît valoir avec décence ses agréments dans la société; je jouirais de ses succès; et, en réunissant tous les suffrages, je me fierais à son cœur pour croire qu'elle n'attache un grand prix qu'au mien. — Vous serez le modèle des époux raisonnables, disait Valville d'un ton railleur. — Et des époux indifférents, reprit avec chagrin Estelle : la jeunesse me paraît déjà si courte lorsque l'amour l'embellit, que je ne conçois pas qu'il faille perdre plusieurs années en vaines dissipations, être toujours séparés, interrompus par des êtres pour lesquels nous

n'avons ni estime ni amitié ; quant à moi il me semble que la solitude serait partout où je ne serais pas avec ce que j'aime, et j'espère ne jamais être condamnée à rechercher d'autres applaudissements. » Estelle s'était expliquée avec chaleur ; la joie se peignait dans les yeux de Valville, qui crut, en ce moment, recevoir le prix du ton sentimental auquel il se contraignait depuis si long-temps. Hector, profondément affligé, n'eut pas même le courage de défendre l'opinion qu'il avait établie ; il ne redoutait point Valville, et savait, sans timidité, répondre à ses sarcasmes ; mais c'était Estelle qui venait de parler, de s'élever avec vivacité contre lui : il ne voyait que son amie, et ses yeux, pleins de larmes, furent en même temps remarqués de Valville, qui triomphait, et d'Estelle, qui s'aperçut, avec un vif remords, du mal qu'elle venait de lui causer. L'air avantageux de Valville lui déplut souverainement ; et, reprenant la parole d'un ton plus doux : « Au surplus, ajouta-t-elle, je suis bien

jeune encore ; je connais mal le cœur humain, et j'ai peut-être une trop haute opinion du mien. » Hector sentit que cette petite réparation était pour lui ; et, pénétré d'une modeste reconnaissance, il assura Estelle qu'elle ne pourrait jamais avoir assez d'estime d'elle même ; mais qu'à la vérité elle trouverait difficilement un homme qui la méritât. Hector compta cette petite scène à son père, qui acheva de le consoler.

« Estelle ne connaît pas son propre cœur, lui dit-il ; elle n'affecte rien, et croit sentir les sentiments qu'elle exprime ; mais sa sensibilité l'abuse : elle ne trompe point, elle est trompée elle-même ; sois toujours juste, délicat, honnête, c'est assez pour le bonheur d'une femme : Estelle le sentira un jour. — Ah ! mon père, Valville la chérit bien moins que moi, et paraît l'aimer bien davantage : si vous aviez vu avec quel plaisir elle l'écoutait. — Sans doute, il pense comme elle, et elle l'applaudit : sa raison est pour lui ; mais quand elle a vu tes larmes,

c'est son cœur qui t'a répondu. — J'ai osé m'en flatter : Estelle n'est pas coquette, et elle était émue. »

Le lendemain c'était la fête d'Estelle ; depuis plus de quatre mois Hector s'en occupait ; il se leva à sept heures du matin, et crut qu'il était même trop tôt pour se présenter chez madame de St.-Sevrin ; mais il eut encore la douleur de voir qu'il avait été prévenu ; Valville venait d'envoyer le plus beau myrte du monde ; une couronne d'immortelle était suspendue au-dessus par deux jolies colombes en émail artistement assujéties par une chaîne de fleurs : enfin tous les emblêmes du sentiment étaient prodigués, et la timide Estelle porta à sa mère la lettre respectueuse et passionnée qui accompagnait cet envoi. Ne l'ayant point encore ouverte, elle avait cru un moment que le message était d'Hector ; en le voyant paraître elle fut détrompée, et son cœur se serra.

Hector avait aussi son présent ; une petite levrette charmante entra avec lui avec une branche de rose dans la gueule.

Sur un signe de son maître elle s'éleva sur ses deux petites pattes de derrière, et vint ainsi apporter son offrande sur les genoux d'Estelle, qu'elle caressa avec toute la gentillesse possible. Voilà ma jeune élève, dit Hector; je l'ai instruite à vous plaire, et je crains de lui porter envie le reste de mes jours. — Est-elle pour moi, dit avec vivacité Estelle?—Puisqu'elle vous a vue, dit Hector, je suis bien sûr qu'elle ne vous quittera plus : en effet la jolie petite chienne dressée à ce manége montra les dents à son maître, et se serra dans les bras de sa nouvelle maîtresse. — Oh! dit dans un premier mouvement Estelle, si elle peut cesser de vous aimer, je n'en veux plus; Estelle ne s'aperçut qu'après de l'imprudence ou de la naïveté de sa réponse; elle rougit excessivement, et n'osa regarder Hector, dont la contenance sensible et modeste l'eût pourtant plus touchée qu'intimidée. Valville était passé dans l'appartement de madame de St.-Sevrin; il rentra avec elle : Estelle remit à sa mère la lettre de Valville, et ne témoi-

gna nulle curiosité de la lire ; pourtant elle le remercia beaucoup du joli myrte et de toute la composition de ce joli présent ; il en prit l'occasion de dire les choses les plus sensibles ; mais dans la disposition où elle était en ce moment elles lui parurent outrées et fades ; elle oublia de remercier Hector, mais elle ne cessait pas de caresser Rosette, que madame de St.-Sevrin trouva charmante aussi, et lui permit d'accepter. — Vous ne connaissez pas tous ses talents, dit Hector, et la pauvre petite bête, docile à la voix de celui qui avait fait lui-même son éducation, prit un crayon entre ses dents, et traça sur une feuille de papier qu'on lui présenta la première lettre du nom d'Estelle : si on lui demandait si elle l'aimait, elle faisait un signe positif, et secouait la tête si on lui faisait une question contraire. Tous ces enfantillages, qui ne pouvaient avoir beaucoup d'importance pour des gens indifférents, n'étaient pas sans intérêt pour Estelle ; il était clair au moins qu'Hector s'était beaucoup occupé d'elle ; que depuis

long-temps il avait songé au jour de sa fête, et avait cru que cet emblême vivant de la fidélité était un hommage digne de son cœur; d'ailleurs Rosette, si remarquable par sa beauté et son intelligence, était un véritable sacrifice. Estelle appréciait tout cela, et ne regardait guère les *colombes d'émail*, qui n'avaient coûté d'autre soin à Valville que celui de les acheter. Il ne s'aperçut que trop ce jour-là qu'il n'avait pas fait une impression aussi profonde sur son ame qu'il l'avait imaginé; mais connaissant la faiblesse d'Estelle, il se flatta d'en profiter.

Se trouvant un moment presque tout-à-fait seul avec mademoiselle de Sevrin, il commença à la quereller du prix qu'elle attachait au présent du jeune d'Harli: «je m'étonne, lui dit-il, qu'avec une ame si tendre et naturellement si bonne vous ne soyez pas révoltée de tout ce qu'on a dû faire endurer à ce pauvre animal pour le rendre si savant. Je crois le voir souffrir la faim, la soif, recevoir cent coups de fouet pour se soutenir sur ses pattes dé-

licates et faibles, que le moindre effort pouvait casser; je sais que ce n'est qu'un animal, mais enfin il sent, il souffre, il aime, et cela me paraît un divertissement bien cruel que d'acheter quelques gentillesses par les tourments d'un être innocent et animé.» Estelle n'avait pas songé un seul instant à cela, et elle en fut frappée. — «Mais pensez-vous, dit-elle, que M. d'Harli n'ait pas pu employer les caresses et les récompenses pour faire l'éducation de ma Rosette.— Voilà, reprit Valville, les prétextes qu'on trouve pour justifier son insensibilité; mais tout le monde sait que la crainte et la douleur soumettent seules les animaux: au surplus, que vous importe, vous n'avez pas entendu les cris de Rosette, et vous jouissez de ses talents.— Vous me traitez bien sévèrement.--J'avoue que votre conduite dans cette circonstance me paraît le premier pas à l'égoïsme; les hommes ne sont point nés méchants; ils sont naturellement portés à la tendresse et à la pitié; mais ils commencent par s'étourdir sur le mal dont ils sont cause,

et finissent par voir souffrir sans trouble et sans émotion. — Ainsi vous croyez, dit Estelle un peu chagrine, que je pourrais devenir méchante. — Je crois, reprit Valville, que ce n'est pas assez pour être bonne de s'en reposer sur ses inclinations naturelles, et que pour être conséquent il ne faut pas craindre de réfléchir. » Valville en plaçant fort mal à propos un raisonnement assez solide acquit de nouveaux droits à l'estime de mademoiselle de St.-Sevrin ; elle s'était dit mille fois qu'une femme ne pouvait être parfaitement heureuse qu'avec un homme capable de toutes les délicatesses du sentiment. Hector était à la vérité le fils le plus tendre et l'homme le plus généreux; mais choqué du ton doctoral de Valville, il tombait dans l'excès contraire, et affichait souvent un air de légèreté dont Estelle s'alarmait : étrangère jusqu'à ce moment à l'amour, elle était en garde contre son penchant pour le jeune d'Harli; et bien persuadée que les agréments personnels doivent être comptés pour rien dans un engagement

aussi sérieux, c'était précisément parce qu'elle le préférait qu'elle ne le choisissait pas. Du reste, la première année n'était point encore écoulée. Cultivant des talents agréables et des études sérieuses, aimant sa mère avec idolâtrie, et faisant elle-même l'éducation de la jeune orpheline qui lui était confiée; elle n'éprouvait pas le besoin d'un nouveau sentiment sur lequel l'oisiveté de l'esprit rendait plus souvent précoce que les dispositions du cœur. Madame de St.-Sevrin regardait comme un devoir de lui laisser la plus entière liberté dans le choix des deux hommes qui demandaient sa main, et qui par leur nom et leur fortune pouvaient lui convenir également; mais Estelle, d'un caractère incertain et timide, se laissa facilement dominer par Valville, qui sut bientôt lui persuader que la plus grande exigeance était la suite du plus violent amour : autorisé à lui peindre des sentiments dont le but était si légitime, il commença par assurer la jeune Estelle que si elle ne trouvait aucun moyen d'éloigner

Hector il s'abandonnerait au désespoir, et perdrait la force de supporter la vie.

« Hector, disait Estelle, est le fils du meilleur ami de ma mère; je ne vous cache point qu'elle souhaite qu'il devienne mon époux, et je me reproche déjà que son vœu n'ait pas détruit mon irrésolution. — Ainsi vous supporteriez sans remords l'idée de m'avoir sacrifié; vous serez heureuse avec celui qui aura devancé le terme de mes jours, car je jure de ne pas survivre une heure... — Ah! taisez vous, Valville, vous avez plus de raison et de fermeté que vous ne vous en croyez vous-même. Que deviendrais-je avec un homme qui aurait assez peu de principes pour ne pas se soumettre à la nécessité? — La nécessité pour moi est de vivre pour vous; on commande peut-être à l'orgueil, à l'ambition, aux froides passions qui n'intéressent pas le cœur, mais qui commande à l'amour ne sait pas bien aimer et n'est pas digne de vous. — Mais si M. d'Harli éprouvait le même sentiment, que deviendrais-je? — Vous ne pouvez pas le crain-

dre; il est si léger, il sera si facile à consoler; voyez avec quelle sécurité il me voit près de vous? — Il a confiance en moi, et ma mère est pour lui. » Il s'en fallait pourtant beaucoup qu'Hector fût heureux, et qu'il fût insensible à la présence de son rival; mais le bonheur de mademoiselle de St.-Sevrin lui était devenu si cher, qu'il eût renoncé à toutes ses espérances s'il eût cru Valville capable de l'assurer. Il ne perdait pourtant pas une occasion particulière de montrer toute sa tendresse, mais c'était avec inquiétude, avec timidité; il ne parlait pas de se tuer, il n'exagérait rien. Estelle se croyait faiblement aimée, et se trouvait involontairement flattée d'inspirer à Valville une si grande passion.

Un soir qu'il y avait quelques personnes réunies chez madame de St.-Sevrin, et qui ne connaissaient pas l'aimable et savante Rosette, le jeune d'Harli, qui jouait avec elle dans un coin du salon, voulut lui faire répéter une petite leçon qu'elle paraissait avoir oubliée; Rosette,

que cela ennuyait, voulut s'enfuir; Hector la retint par la pate et la fit crier. Aussitôt Estelle, vraiment émue, et se rappelant son entretien à ce sujet avec Valville, courut retirer sa petite chienne des mains d'Hector. « Mon Dieu, lui dit-elle avec impatience, cette malheureuse bête a déjà assez souffert avec vous, ne la tourmentez plus. — Voudriez-vous, dit en souriant Hector, que je perdisse les fruits de ma brillante éducation? — Je voudrais, dit Estelle avec chaleur, que ni vous, ni moi ne trouvassions jamais notre plaisir dans la souffrance d'un être quelconque. — Cette exagération n'est pas de vous! reprit Hector. — Que vous importe, si elle me paraît raisonnable et que je l'aie adoptée? — Peut-il m'être indifférent que Valville prenne un si grand empire sur votre esprit, et qu'il égare votre jugement au lieu de le diriger? — Je pourrais m'en défier s'il employait la flatterie pour me convaincre, mais quand il me blâme, je ne cède qu'à la raison. — C'est un piége qu'il vous tend, et vous le jugez

sur ce qu'il dit. — Celui qui affecte la sagesse, l'estime au moins, et c'est un mérite que vous n'ambitionnez pas. — Ces derniers mots blessèrent profondément Hector; ils lui parurent l'aveu d'une préférence marquée pour son rival, et trouvant tout-à-fait indigne de lui de lui disputer en fausseté comme en hypocrisie, il salua Estelle très froidement et sortit du salon : ce ne fut pas sans regarder du coin de l'œil si elle ne le rappelait pas; mais ne supposant pas que cette petite querelle eût des suites plus sérieuses que beaucoup d'autres du même genre, Estelle était fort contente d'elle-même et ne le retint pas. Valville l'applaudissait des yeux, et disait à demi-voix en caressant Rosette : pauvre petite, tu ne souffriras plus! Hector était allé trouver son père; il lui raconta ce qui venait de se passer entre lui et mademoiselle de St.-Sevrin, et déclara qu'il ne voulait jamais la revoir. Je ne lui fais point un crime de me préférer Valville, lui dit-il, mais je croyais mériter au moins ses ménagements et son

estime. J'ai fait crier sans dessein un animal qu'elle aime, et par une ostentation de sensibilité nouvelle, elle me traite avec humeur, avec mépris, et me laisse éloigner sans s'apercevoir de mon chagrin. — Eh bien! mon ami, dit avec bonté M. d'Harli, je renonce à mes projets s'ils ne s'accordent plus avec ton bonheur; je hais comme toi les idées fausses et l'exagération. J'avais cru reconnaître un autre caractère dans la fille de madame de St.-Sevrin, je me suis trompé; et si tu veux, dès ce soir nous prendrons congé d'elle... nous voyagerons... — Elle épousera Valville pendant ce temps-là. — Puisqu'elle ne te convient plus, mon fils. — Son cœur est bon; elle regrette peut-être déjà... — Eh bien! laisse-lui le temps de se repentir et de t'apprécier. Crois-moi, une absence de quelque temps et la crainte de te perdre tout-à-fait, te seront plus favorables que ta présence. Hector se rendit, et soutenu par la fierté et le dépit, il promit avec fermeté de partir le lendemain avec le jour. M. d'Harli eut un en-

tretien particulier et très long avec madame de St.-Sevrin; Estelle l'ignora, et n'était point du tout préparée aux adieux qu'elle reçut. Le soir, Hector annonça qu'il accompagnait son père, et que le terme de leur voyage était indéterminé: Estelle rougit excessivement; son cœur se serra, et le soin même qu'elle prenait à cacher son émotion la trahissait davantage encore.

Valville apprit le départ de M. d'Harli avec autant de surprise que de satisfaction; mais ne voulant pas se rendre odieux par une joie indiscrète, il prit avec Hector un air d'amitié et de regret, qui prouvait assez l'habitude où il était d'exprimer ce qu'il n'éprouvait pas. Estelle parvint à surmonter son trouble, mais voyant bien qu'Hector renonçait à l'épouser, elle se promettait intérieurement d'obtenir de sa mère de ne se point marier du tout. Restée seule avec elle le soir, elle lui demanda si elle soupçonnait la cause si subite du départ de messieurs d'Harli. « Qui la connaît mieux que vous? dit un peu sévè-

rement madame de St.-Sevrin; puisque votre choix est fait, ma fille, comment croyez-vous innocent d'entretenir l'espérance d'un autre? — Moi, maman, je ne préfère certainement personne à M. d'Harli; je n'ai rien dit de semblable à cela. — En attendant, le jeune Valville vous paraît le seul homme estimable et sensible, et par suite de ses conseils vous n'hésitez point à blesser mortellement celui dont vous étiez véritablement aimée. — Quoi! ma mère, M. Hector a mis quelque importance à notre petite querelle au sujet de Rosette? il trouve mauvais que je l'empêche de lui faire du mal. — Vous ne croyez sûrement pas cela, mais les soins qu'il a pris d'instruire cette petite bête, vous ont paru dans le temps un témoignage de son amour, et vous lui en faites aujourd'hui un reproche d'autant plus amer, que vous sembléz accuser la bonté de son cœur. — Je n'avais pas précisément cette intention, mais au fond je ne puis souffrir qu'il tourmente Rosette. La réflexion m'a fait sentir toute la dureté de cet amuse-

ment là. — Vous avez pris un fort bon parti; votre chienne sera tranquille, et si Hector est malheureux, au moins il le sera loin de vous. » Madame de St.-Sevrin sonna ses femmes, parla d'autre chose, et évita de renouer cet entretien pendant plusieurs jours, où sa fille parut triste et profondément affligée; mais croyant remarquer que ce petit évènement l'éclairait sur ses véritables sentiments, elle devança le terme dont elle était convenue avec M. d'Harli pour la grande épreuve, qui devait faire apprécier et Valville et son fils. Il n'y avait guère qu'un mois qu'ils étaient éloignés lorsqu'elle annonça, avec toutes les apparences du plus affreux chagrin, qu'elle était entièrement ruinée; tous ses biens consistaient dans une magnifique propriété dans les colonies. Elle apprenait que ses nègres s'étaient révoltés, qu'ils avaient mis le feu à l'habitation, et que les ravages de cette malheureuse journée étaient irréparables. Estelle sentit bien moins la perte de sa fortune, que la douleur extrême où madame de

St.-Sevrin paraissait être; elle lui jura de lui consacrer sa vie, de travailler jour et nuit pour la secourir; et sans vouloir même attendre la confirmation de cette triste nouvelle, il n'y avait pas de sacrifice dont elle ne se montrât capable, pourvu que sa mère ne succombât pas au désespoir dont elle paraissait frappée.

Ma chère enfant, lui dit alors madame de St.-Sevrin, je sens que ce coup m'accable, mais c'est de toi seule dont je puis encore recevoir un instant de force et de consolations. Si je te voyais mariée, si je ne craignais pas que ce malheur ne rendît ton établissement impossible, je me soumettrais à mon sort. — Que dois-je faire? reprit Estelle. — Je n'ai point le courage d'instruire Valville, mais tu peux le recevoir et lui parler. — N'instruirez-vous point aussi M. d'Harli? dit Estelle. — Je lui ai déjà écrit, mais tu ne dois plus compter sur Hector, il est parti si irrité contre toi. — Estelle soupira. Mais si quelque chose pouvait la consoler de cet évènement, c'était de fixer enfin son opinion

sur Valville, qui lui avait toujours paru si sensible et si désintéressé. Il vint comme à l'ordinaire dans l'après-dîner; on lui dit que madame de St.-Sevrin était malade et alitée, mais que mademoiselle de St.-Sevrin l'attendait au salon. Il fut frappé de sa pâleur, de son extrême abattement; et ne fut pas moins consterné qu'elle quand il apprit qu'elle passait de la situation la plus brillante, à la plus grande médiocrité. Il réfléchit quelques moments; Estelle n'osait jeter les yeux sur lui, elle ignorait ce qu'elle souhaitait elle-même, mais elle n'avait plus d'autre volonté que celle de sauver et de consoler sa mère. Valville était amoureux, il était riche, son parti fut pris au même instant. « Mademoiselle, lui dit-il, la différence de votre fortune n'en peut apporter aucune dans mes sentiments; j'ai demandé votre main depuis un an, je me trouverai encore heureux de l'obtenir, et je n'en aurai que plus d'empressement à hâter le jour de notre union. — Et ma pauvre mère? dit Estelle avec attendrissement. — Mais elle

pourra vendre le mobilier qui vous reste, et se retirer dans quelque petite campagne; cela lui paraîtra moins pénible que de rester au milieu de ceux qui connaissaient son opulence. — Nous ne nous sommes jamais quittées. — C'est un effort qu'il faudra faire; vous avez tant de courage, ma chère Estelle. — Ah! je n'en aurai pas pour l'affliger; et ma vieille bonne, il y a trente-deux ans qu'elle nous sert; elle m'a élevée, c'est une seconde mère... que va-t-elle devenir? — J'ai des amis, dit Valville, je la ferai recevoir dans un hospice, elle sera très bien. — Ah! ma pauvre Marie dans un hôpital? jamais, jamais. — Mais, mademoiselle, reprit Valville en souriant, vous ne pensez pas sans doute que je veuille me charger de tous les êtres que votre malheur entraîne? je ne suis pas amoureux de Marie, au moins. — Vous êtes si riche, M. de Valville, vous pourriez être généreux envers elle, la prendre chez vous. — Elle n'est plus capable d'aucun service, et je n'ai pas d'infirmerie dans ma maison. —

Mais, M. de Valville, l'humanité, la reconnaissance... — Je n'aime pas qu'on connaisse ceux auxquels je fais du bien, c'est ma manie à moi. »

Estelle fondit en larmes, et sentit qu'elle ne pardonnerait de sa vie à Valville de ne rien faire pour tout ce qui lui était cher; elle ne lui savait aucun gré de persister dans le dessein de l'épouser, elle eût mieux aimé le trouver juste et généreux, qu'épris de ses agréments personnels; elle n'osait, sans l'aveu de sa mère, hasarder un refus positif, mais elle dit à Valville qu'elle l'instruirait de ses intentions, et le quitta brusquement. Madame de St.-Sevrin reposait; Estelle rentra au salon le cœur rempli de tristesse; elle y était depuis un quart-d'heure lorsque Hector, ouvrant brusquement la porte, se précipita à ses pieds. « Ma chère Estelle, lui dit-il avec un air presque joyeux, cela est-il bien vrai? êtes-vous ruinée? — Hector, ma mère se désespère. — L'aimez-vous assez pour vous sacrifier pour elle? — Ah! que voulez-vous dire? — Je sais que vous me pré-

férez l'heureux Valville ; mais êtes-vous sûre qu'il remplisse près de madame de St.-Sevrin tous les devoirs d'un bon fils? vous consoleriez-vous de la voir malheureuse?... d'en être séparée? — A qui puis-je proposer de nous réunir pour toujours, quand nous ne possédons plus rien? — A moi, à moi, reprit Hector. J'ai fait un plan charmant ; mon père l'approuve. Estelle! me haïssez-vous? dit-il avec la plus vive émotion. — Je ne vous mérite pas, reprit mademoiselle de St.-Sevrin avec confusion. — Hector, pour toute réponse, couvrit de baisers la main d'Estelle, et avec toute la vivacité de son caractère et de son âge il lui expliqua que d'abord ils quitteraient tous Paris. — Mais, dit Estelle, je vous ai ouï dire que ce séjour vous plaisait tant. — Ah! c'est qu'alors je croyais pouvoir l'habiter avec vous. Mais quoique j'aie quelque fortune, l'économie va nous devenir aujourd'hui nécessaire ; j'agrandis ma famille, la bonne Marie, la jeune Olimpe;... dans deux ans je la marie, dans quatre elle sera peut-

être la gouvernante de mes enfants; vous voyez bien que j'en ai besoin... Madame de St.-Sevrin, avertie par ses domestiques de l'arrivée d'Hector, avait passé dans un cabinet voisin; elle avait tout entendu; elle se jeta au cou du bon jeune homme, qui la nommait mille et mille fois sa mère, comme s'il eût craint qu'elle n'hésitât un seul moment à prendre un titre si cher. Voulant même s'assurer que les généreuses intentions d'Hector n'étaient point la première impulsion de la sensibilité, elle prolongea pendant plus de huit jours son erreur. Mais le bonheur même d'être bientôt uni à Estelle, lui paraissait en quelque sorte moins cher, que le pouvoir de faire du bien à tout ce qui l'entourait. Madame de St.-Sevrin lui ôta une véritable jouissance en lui apprenant qu'elle l'avait trompé sur son infortune, et que son habitation n'avait aucunement souffert; il regrettait de ne plus être qu'*heureux*, et de devenir inutile à ceux qu'il trouvait tant de charmes à obliger. Estelle n'eut pas de peine à réduire à sa juste valeur la prétendue

sensibilité de Valville, ces apologies de la bienfaisance qu'il pratiquait si peu. Les regrets et la fureur même qu'il témoigna en apprenant le refus d'Estelle, et son mariage avec M. d'Harli, intéressèrent peu; on était sûr qu'il n'avait songé qu'à son propre bonheur, et que la faculté d'aimer un objet avec violence n'était pas la conséquence indispensable d'un bon cœur. Méfiez-vous de toute affectation, dit madame de St.-Sevrin à sa fille; la bonté, la bienfaisance, ne cherchent ni l'éclat, ni les éloges; elle ne veut de récompense que le bonheur qu'elle répand, ou le malheur qu'elle adoucit; le succès la paye toujours assez. M. d'Harli était revenu en même temps que son fils. La noce ne fut différée que pour le temps nécessaire à de brillants préparatifs. Rosette fut de la fête; mais Estelle en la caressant ne se rappelait pas sans regret qu'à l'aide d'un raisonnement exagéré, elle avait pensé perdre son amant pour défendre son chien.

QUATRIÈME RÉCRÉATION.

LE DANGER DES LIAISONS.

M. de Nerville avait eu le bonheur de se trouver en pays étranger à la funeste époque de la révolution française; la crainte de compromettre la sûreté des amis qu'il y avait laissés ne lui avait permis aucune correspondance avec eux, et cette ignorance de leur sort empoisonnait ses jours.

Lié, depuis sa plus tendre enfance, avec le comte de Montreuil, il avait passé vingt ans de sa vie dans une intimité si grande avec lui, que leur fortune même était en commun, et qu'ils s'étaient mille fois promis de ne se séparer qu'à la mort : l'amour et la puissance des événements dérangèrent ce projet. M. de Montreuil devint passionnément épris d'une jeune personne qui

n'avait d'autre richesse que la beauté et la vertu ; Nerville, le plus sage, le plus généreux des hommes, fut le premier à approuver son choix ; et, réglant de la manière la plus noble ses relations d'interêt avec son ami, il se décida à voyager pour sentir moins amèrement les premiers instants de cette séparation. Il laissa l'aimable couple qu'il avait uni avant son départ dans une honnête aisance, et la perspective du bonheur le plus constant. Plusieurs lettres qui lui parvinrent en divers lieux du continent confirmaient l'opinion qu'il s'était faite de madame de Montreuil, devenue mère d'une jolie petite fille dès la première année de son mariage. Tout à coup Nerville fut instruit des malheurs qui déchiraient sa patrie ; il n'osa ni s'en rapprocher, ni donner à ses amis le conseil si délicat de la conduite qu'ils devaient tenir en cette occasion ; il cessa d'en savoir des nouvelles ; et, quand l'affreux orage fut dissipé, il rentra en France, conduit par l'ardent désir de partager avec son ami la fortune considérable qu'il avait eu l'adresse de conserver,

et se doutant bien que M. de Montreuil n'avait pas eu le même bonheur. Nerville ramenait avec lui un vieux et fidèle serviteur qui ne l'avait jamais quitté. Aubin avait cette intelligence, cette activité que donne le plus entier dévouement; son maître déjà sexagénaire, et très infirme, n'avait conservé qu'une ame de feu dans un corps à demi-détruit par les fatigues et le temps. Les recherches d'Aubin, quoique difficiles, ne furent pas long-temps infructueuses: mais comment se résoudre à porter au sensible Nerville le coup le plus terrible dont il pût être frappé? Le nom du comte de Montreuil et de sa vertueuse épouse était au nombre des victimes; il ne restait, à cet égard, ni doute ni espoir. Aubin éluda long-temps les questions de son maître; mais il laissa parler sa tristesse. . . ., son silence. . . ., et Nerville à la fin l'entendit. . . . « Quoi! s'écria-t-il avec une douleur profonde, ils ont péri tous deux »; et, la tête cachée dans ses deux mains, il semblait anéanti. Mais, reprenant tout à coup l'énergie qui lui était naturelle lorsqu'il avait

l'espoir d'une bonne action : « Aubin, mon cher Aubin, et leur fille ? l'intéressante Emma, un enfant en bas âge... ont-ils osé aussi ?... — J'attends, d'ici à deux jours, les renseignements les plus positifs à cet égard; mais l'on m'a assuré que cette enfant existe, et qu'elle a trouvé des soins et des secours. — O providence ! c'est toi qui m'as ramené ici : je vivrai, Aubin, pour la fille infortunée du malheureux Montreuil. »
Aubin, ravi de joie en voyant que cette nouvelle semblait ranimer son vertueux maître, redoubla de zèle, et put enfin lui annoncer avec certitude que la fille de M. de Montreuil, recueillie par des personnes bienfaisantes, avait été déposée, comme pensionnaire, dans une communauté religieuse; ses protecteurs avaient péri eux-mêmes depuis cinq ans; la pension n'était plus payée de personne; mais la religion et la vertu acquittaient les dettes du malheur : Emma ne manquait de rien, et recevait, dans le couvent des Urselines, une excellente éducation... Nerville trouva la force de s'y transporter à l'instant, et

reçut de la supérieure les témoignages les plus avantageux sur la conduite, le caractère et les sentiments de la jeune Emma. La bonne religieuse ne parla point de ses grâces, de sa fraîcheur, de sa taille élégante et légère; elle était accoutumée à regarder ces avantages comme un danger pour la vertu, et par conséquent comme un malheur pour celle qui les possédait; elle dit simplement à M. de Nerville, qu'Emma venait d'atteindre sa quinzième année.

M. de Nerville se fit connaître; et, tout assurant madame de *** de la pureté de ses intentions, elle lui permit de voir souvent mademoiselle de Montreuil, et promit même de la lui remettre lorsqu'il aurait déterminé ce qu'il voulait faire en sa faveur. Rien ne s'opposait à cet engagement de sa part; personne ne réclamait Emma; elle semblait oubliée du monde entier; la supérieure promit de la prévenir, et M. de Nerville de revenir le lendemain.

Emma, douce et sensible, sentait toute l'étendue des pertes qu'elle avait faites, et

de l'isolement où elle était restée ; sa raison, éclairée par le malheur, avait ce développement et cette force que ne donne pas souvent l'éducation ; elle avait surtout cette sensibilité précoce qui ne se rencontre que dans les êtres malheureux, et ne s'imagine même pas de ceux que la fortune a constamment favorisés. Emma ne ferma pas l'œil de la nuit ; elle devait voir le plus tendre, le meilleur ami de son père ; il lui parlerait de sa mort affreuse avec douleur, avec attendrissement ; elle n'avait plus qu'une idée confuse de l'instant où elle avait été arrachée de ses bras ; mais M. de Nerville ne pouvait être un étranger pour elle ; et, dans l'abandon où elle était, c'était un évènement d'une grande importance, que l'espoir de l'intéresser. On avertit Emma que le respectable vieillard l'attendait au parloir ; elle y courut avec l'empressement le plus vif, et cette entrevue fut remplie par les entretiens les plus touchants, dans lesquels s'établit la confiance et le respect d'un côté ; la tendresse, l'intérêt et le dévouement de l'autre. Emma prenait avec

émotion les mains débiles du vieillard, et lui disait adieu, lorsque des éclats de rire insensés se firent entendre à la porte du parloir. Emma rougit, et parut surprise; mais M. de Nerville ne pensa même pas qu'il en pût être l'objet, et se retira. Mais Emma avait reconnu la voix d'Elvire sa compagne, et elle se disposait à lui faire des reproches, lorsque celle-ci vint à sa rencontre en continuant ses folies. « Mon Dieu! Emma, l'étrange figure avec laquelle je viens de vous voir! Mais c'est un spectre, ma chère, et c'est sûrement la frayeur qui vous a empêché de crier. — Toujours étourdie, dit doucement Emma. Ah! si tu savais combien cet homme est précieux pour moi! quelle bonté! quels sentiments généreux il me montre! — A la bonne heure; mais pourquoi donc a-t-il un habit vert-pomme avec des broderies si ridicules? et puis cette petite perruque si blonde, si courte!... Ah! ah! ah! qu'il est drôle, cet homme-là! Je t'en prie, Emma, s'il revient, avertis-moi: depuis trois semaines que je suis dans cette ennuyeuse maison,

voilà la première occasion que je trouve de me divertir... — Aux dépens d'un vieillard rempli de vertus, et que mon seul intérêt appelle ici. En vérité, Elvire, vous voulez plaisanter, et vous ne supposez pas que je sois capable d'une si noire ingratitude. — Ingratitude ! dit Elvire ; et quel bien cet original vous a-t-il donc fait ? — Il s'intéresse à moi. — La belle merveille ! Qu'est-ce qui ne s'intéresserait pas à toi ? Jolie comme un ange, orpheline, pleine de talents et de grâces, voilà un grand effort ! et que tu es modeste ou simple, si tu ne t'attends pas à voir tous les hommes à tes pieds. Oh ! je t'en prie, ne t'épuise pas ainsi en reconnaissance, et laisse-moi rire à mon aise : il est si pâle, ce pauvre homme ! si maigre ! oh ! que je voudrais être à ta place ! — Je suis sûre que tu penserais comme moi. — Je ne sais pas ce que tu penses ; mais, moi, je voudrais le rendre amoureux... fou. — Amoureux..., à son âge ? — O mon Dieu ! oui ; cela ne serait guère plus ridicule... que son habit ; et cette extravagance n'est pas si rare que tu

l'imagines. J'exigerais d'abord qu'il me fît sa déclaration... à genoux... ; rien ne serait aussi plaisant ; je suis sûre qu'il ne pourrait jamais se relever tout seul : ah ! ah ! ah ! . . .» Et la folle gaîté d'Elvire attira une de ses maîtresses, qui s'informa du sujet de sa joie. Emma faisait signe à sa compagne de se taire ; mais celle-ci, se moquant de tout le monde, et ne désirant que de se faire renvoyer du couvent, répéta non seulement ce qu'elle avait dit, mais y joignit cent autres moqueries plus indécentes encore. Madame de St.-Simon fut indignée, employa toute son éloquence à lui faire sentir ses torts, et même le peu de sel d'une semblable ironie : « J'ai vu aussi M. de Nerville, reprit-elle ; je conviens que son habit est passé de mode ; mais c'était, il y a trente ans, celui des seigneurs de la cour ; à son âge, il serait bien plus étrange qu'il suivît le goût actuel, car le temps des prétentions est passé pour lui, et il n'imagine même pas qu'il trouvera des êtres assez mal élevés ou assez frivoles pour attacher quelque importance à son

habit. Prenez garde, mademoiselle, ajouta sèchement la maîtresse, que vos railleries ne prouvent quelque chose de plus grave, et craignez qu'on ne les attribue avec justice au défaut d'esprit comme aux défauts du cœur. — A merveille! me voilà méchante et bête, parce que je n'aime pas l'habit vert-pomme de M. de Nerville : je ne me serais jamais douté d'une si haute conséquence de mon mauvais goût; mais le couvent est une chose admirable pour y apprendre ses imperfections, et j'en sortirai au moins avec une profonde humilité. » Madame de St.-Simon prit froidement la main d'Elvire, et la conduisit dans sa chambre, où elle l'enferma pendant trois heures, malgré les instances d'Emma, qui blâmait sa compagne au fond de son cœur, mais ne pouvait se défendre de l'aimer tendrement, quoiqu'il n'y eût pas le moindre rapport dans leur caractère et leur esprit. Elvire avait atteint sa quatorzième année; elle avait déjà vécu dans le monde sous les yeux d'une mère estimable, mais qui vivait d'une manière trop dissipée pour savoir prévenir

ou réprimer le mauvais naturel de sa fille; elle s'était aperçue, trop tard, de son indépendance, de sa coquetterie et de son insensibilité, et c'était à titre de punition qu'elle venait de la mettre au couvent, auquel elle avait fait le plus funeste don, puisqu'Elvire y portait déjà des inclinations vicieuses, une demi-connaissance du monde, et jusqu'à l'intention très formelle de ne s'appliquer à rien. La bonne Emma ne voyait point tout cela dans son amie; elle pensait qu'elle avait été gâtée dans ses premières années; qu'elle n'était que légère, vive, étourdie; mais, comme Elvire paraissait l'aimer à la folie, elle lui croyait le cœur excellent, et se flattait même, à force de tendresse et de douceur, de la ramener avec plus d'empire que toutes les personnes chargées de la corriger; d'ailleurs, Elvire, indocile envers ceux qui avaient le droit de la reprendre, convenait sans difficulté de ses torts avec sa jeune amie; elle avoua même que ce n'était pas une chose bien singulière, ni bien plaisante, qu'un habit vert-pomme et un vieillard décrépit; mais

celui-là avait été le sujet d'une réprimande sévère ; en conséquence, elle le prit dans un guignon extrême, et ne parla plus de lui qu'avec le plus injuste ressentiment.

M. de Nerville venait trois fois la semaine faire de longues visites à la douce Emma ; il s'étonnait de la trouver aussi instruite, aussi prudente, aussi résignée à la dépendance et aux privations qui devaient être la suite d'une infortune complète. Emma lui avoua même que sachant parfaitement tous les ouvrages de son sexe elle désirait beaucoup qu'on pût lui en procurer, ne fût-ce que pour s'acquitter en quelque sorte envers les personnes vertueuses qui depuis cinq ans fournissaient à ses besoins. M. de Nerville, touché jusqu'aux larmes, lui remit à l'instant une cinquantaine de louis, dont elle disposa pour cet objet, et ce premier bienfait fut le plus cher à son cœur.... M. de Nerville rentra chez lui, rêveur, préoccupé, ému.... Assurément la fille unique du marquis de Montreuil, la fille de son ami, ne serait pas réduite au travail ;

mais comment!... à quel titre l'obligerait-il? Emma était si intéressante! mais si jeune encore, pouvait-elle entrer dans le monde sans guide, sans appui, sans famille.... Dans quelles mains oserait-il déposer cet être qui lui devenait chaque jour plus cher, et dont il ne voulait exposer ni le bonheur ni la vertu.... M. de Nerville avait des neveux.... De quel œil verrait-il passer une partie de sa fortune dans des mains étrangères.... Aubin entra, et le surprit dans la plus profonde rêverie.

— Si j'osais, dit ce bon et fidèle serviteur, je devinerais bien ce qui occupe monsieur.... — Devine toujours, reprit M. de Nerville. — Cette charmante petite Emma.... ce reste infortuné d'une famille innocente et sacrifiée.... Ah! mon bon maître, je sais bien ce que votre cœur vous dicte.... mais là.... un peu de honte.... vous n'osez pas.... — Mon cher Aubin.... et le bon vieillard souriant.... balbutiant fixait Aubin avec une expression de bonheur qui le rajeûnissait.... Aubin.... mes neveux sont riches.... je ne leur ferais pas

grand tort. — Et l'aimable Emma ferait le bonheur et la consolation de vos vieux jours : tenez, monsieur le comte, il est bien temps que vous fassiez quelque chose pour vous-même, vous avez tant vécu pour les autres....— Vous croyez, Aubin.... Mais j'ai soixante-sept ans bientôt.... je suis infirme, si vieux. — Vous êtes si bon, si généreux, si indulgent.... et mademoiselle de Montreuil est si raisonnable.... d'ailleurs vous ferez son sort.... — Ah ! c'est moi qui lui devrai tout, et le bon Nerville ne se coucha qu'à minuit...., trouva qu'Aubin, qui était de son avis, avait le plus grand sens du monde, et causait à merveille ; les neveux et le public furent oubliés, et le lendemain à midi M. de Nerville se rendit au couvent. Mais ce ne fut point Emma qu'il demanda ; il craignait de lui faire acheter trop cher la fortune qu'il allait lui donner, et décidé à ne point faire de sa main la condition rigoureuse de ses bienfaits, ce fut la dame respectable qui avait élevé Emma qui fut chargée de lui en faire la proposition.

Emma orpheline, sans parents et sans fortune, n'avait jamais songé qu'elle pût un jour se marier; elle était sur ce point sans idée, sans crainte et sans désir; mais elle aimait déjà M. de Nerville comme un père; elle sentait combien ses tendres soins pouvaient lui devenir nécessaires; et quoique l'ambition n'entrât pour rien dans sa réponse, elle témoigna avec la plus touchante ingénuité qu'elle épouserait son protecteur non seulement sans répugnance, mais même avec reconnaissance et avec joie. Les moqueries d'Elvire se renouvelèrent avec la plus grande indiscrétion lorsque son amie lui confia cette nouvelle : ah! je vous en conjure, ma bonne amie, lui dit-elle, faites-vous peindre dans le même tableau; cela sera trop comique... Cette vieille tête couverte de rides et toute flétrie, et cette jolie mine si enfantine et si fraîche; on le prendra pour votre trisaïeul tout au moins, surtout placez près de lui tous les attributs de la vieillesse...; je veux qu'il regarde avec des lunettes un petit amour qui folâtrera à ses pieds; je

veux.... Finissez, dit avec un peu d'impatience Emma; pouvez-vous parler avec cette légèreté de cet homme respectable qui va changer ma destinée, me rendre dans le monde l'état honorable que je ne pouvais plus espérer depuis la perte de mes parents. Elvire, puisqu'il est vrai que vous m'aimez, ne jetez point de ridicule sur l'être généreux auquel je vais m'unir, et pour lequel j'éprouve déjà le plus tendre sentiment.... — Ah! c'est différent; je ne savais pas que ce fût un mariage d'*inclination*; cela change la chose! on ne peut résister à la passion; je le sais...; mais ne soyez pas trop jalouse au moins si on allait vous l'enlever... Emma se fâcha..., et comme de coutume Elvire s'accusa, s'excusa, finit par faire sourire son amie, qui s'amusait involontairement de son esprit sardonique et malin, et pardonnait toujours; l'instant de sortir du couvent arriva, et les adieux furent déchirants. Emma y laissait des amies véritables; et quoique Elvire ne fût pas la plus sincère, elle ne fut pas la moins regrettée; Elvire avait la

sensibilité du moment, ce qui, joint à une grande vivacité de caractère, portait jusqu'au désespoir les démonstrations de sa douleur; elle pleura, se désola, et fit répéter à Emma mille et mille fois le serment de rester toujours amies, et de ne jamais cesser de se voir, quelles que fussent les circonstances qui pussent les séparer. M. de Nerville pourtant se maria à la campagne, et y passa tout l'été avec sa jeune épouse, qu'il aimait de l'affection la plus tendre, et dans laquelle il retrouvait chaque jour des soins et des attentions qui le payaient au centuple de ce qu'il avait fait pour elle; Emma était surprise elle-même de son bonheur. Son époux avait en elle la plus entière confiance; il était du caractère le plus égal, sachant gré de tous les sacrifices, n'en exigeant aucun, et procurant à sa jeune compagne tous les amusements qui convenaient à son âge, à sa fortune et à son rang : on revint à la ville, et le premier soin de madame de Nerville fut d'aller revoir ses amies du couvent. Elvire la combla de caresses, et l'étourdit de

sa joie; elle sortait du couvent le lendemain; elle en sortait pour se marier, et elle épousait un millionnaire; elle ne le connaissait pas encore; mais on lui donnait pour cent mille écus de diamants, des équipages, un hôtel magnifique. Enivrée de tout cela, à peine se ressouvenait-elle qu'on lui donnait aussi un mari; plaire, briller, exciter l'envie des autres femmes, telle était la base de son bonheur; et quoique madame de Nerville lui répétât qu'elle était parfaitement heureuse, elle ne voulut jamais la croire, s'obstina à la plaindre et à lui répéter qu'elle ne se formait point, et conservait toujours les goûts et les préjugés d'une pensionnaire et d'un enfant: enfin, répéta Elvire transportée de joie, mon existence va commencer; je saurai jouir de la vie, et mon expérience ne sera point perdue pour vous; car dès que je vais être mariée vous me présenterez au *grand papa;* c'était ainsi qu'elle nommait M. de Nerville. Il est essentiel que le *bon homme* m'aime pour que nous nous voyons souvent; car

je ne puis vivre sans vous, et ce qui me charme de ma grande fortune c'est que si on vous gêne pour la dépense vous pourrez puiser dans ma bourse.... Emma touchée l'interrompit, mais l'assura qu'elle était prévenue dans ses moindres désirs.... —Je n'en crois rien, ma chère Emma, ou c'est que vous ne savez pas désirer; rien n'accroît les fantaisies comme le pouvoir de les satisfaire, et mon mari, eût-il cinq cent mille livres de rentes, je veux qu'il les mange noblement, et fasse des dettes au bout de l'année. — Je n'ai pas autant d'imagination, reprit en riant Emma; mais vous serez plus sage que vous ne le dites, et je ne vous juge pas sur les folies que votre mauvaise tête vous dicte.

C'était ainsi que madame de Nerville se faisait illusion sur les défauts de son amie, et ne voyait que de l'originalité dans tout ce qui aurait dû l'en éloigner. Elvire épousa M. de Vernol, et fut si occupée de fêtes, de bals, de visites, que de trois mois elle ne trouva le temps d'aller voir son Emma; mais elle lui écrivait de petits bil-

lets bien tendres, lui jurait une amitié inaltérable, et madame de Nerville ne se choquait pas d'un excès de dissipation qu'elle croyait du goût de M. de Vernol et inséparable de sa position. Emma avait souvent parlé de son amie à M. de Nerville. L'attachement de sa femme à cette jeune personne était à ses yeux le plus grand éloge qu'elle en pût faire, et il était très favorablement prévenu pour elle, quand un joli petit billet, écrit avec beaucoup d'esprit, d'élégance et de prétention, les avertit que madame de Vernol viendrait passer la fin du jour dans le sein de l'amitié. Madame de Nerville avait prévenu son amie que son mari, très incommodé depuis quelque temps, se couchait à dix heures; ainsi elle vint chez lui en sortant de table, et fit des frais infinis pour en être jugée favorablement. Mais en voyant cet ameublement riche, mais ancien, et quelque chose de sévère et de sérieux dans tout ce qui l'entourait, elle se laissa aller à la tristesse, à la contrainte, et perdit une partie de ses agréments

naturels. Emma qui l'observait, et qui souhaitait de l'entretenir en particulier, en fit aisément naître l'occasion, et l'emmena dans un fort joli boudoir où M. de Nerville les laissa causer en liberté. « Ce que j'avais redouté est arrivé, dit madame de Nerville en se jetant au cou de son amie, vous êtes riche, et vous n'êtes point heureuse; qu'est devenue cette folle gaîté?... — Quoi ! c'est vous qui me plaignez, reprit en éclatant de rire madame de Vernol, ne vous apercevez-vous donc pas que c'est votre triste maison qui produit l'effet que vous croyez remarquer en moi? Ah ! ma pauvre petite, c'est un tombeau que cet hôtel... Et ce vieillard... je crois voir le Temps avec sa faux... — C'est de vous, chère Elvire, c'est de vous qu'il faut me parler; êtes-vous heureuse? — Mon Dieu, je n'en sais rien, je n'ai pas le temps d'examiner cela. — Mais votre mari?.. — Il est charmant, jeune, fait à peindre, mais nous nous voyons si peu !.. Je passe les nuits au bal; il aime le jeu à la fureur; nous sommes convenus de ne

point nous gêner réciproquement.—Quoi! dit Emma surprise, mais vous ne l'aimez donc pas, M. de Vernol? — Mon Dieu si je l'aime, mais raisonnablement comme on aime dans le monde, et non pas comme on aime dans les romans. Quand nous serons vieux nous nous rapprocherons; nous avons bien le temps. Mais vous, pauvre petite, quelle vie vous menez! Vous couchez-vous aussi à *dix heures?* — Non, dit Emma, M. de Nerville ne me permet plus de le soigner la nuit, et comme mon appartement est assez éloigné du sien, pour ne pas troubler son repos j'y reçois quelquefois ses plus intimes amis... — Ses amis, à lui! mais ce sont donc aussi des patriarches? Ah! mon enfant, quel mal vous me faites, laissez-moi faire, je vous prie, je veux changer tout cela. A seize ans être enterrée toute vive, ah! c'est un vrai scandale. — Mais je ne me plains point, ma chère Elvire, je ne connais ni le chagrin, ni l'ennui, ni le remords.— Ni les plaisirs, ni les jouissances, ni le bonheur. Vous dormez, ma chère Emma,

mais pendant ce temps votre jeunesse s'écoule, et vous regretterez vainement ces belles années qui ne renaîtront jamais. » Madame de Vernol ajouta à cette réflexion un tableau si vif des amusements, des succès et des dissipations qui embellissaient sa vie, que madame de Nerville en fut troublée, et se demanda pour la première fois s'il était vrai qu'elle ne fût point heureuse, et ne pût pas prétendre sans être coupable à une autre sorte de bonheur. Revenue près de M. de Nerville, il lui parut plus vieux, plus infirme qu'à l'ordinaire; il loua madame de Vernol avec modération, et il lui parut injuste et rigoureux; enfin elle se regarda au miroir, se trouva jeune et fraîche comme Hébé, et pour la première fois elle soupira. Ce premier entretien avec Elvire avait déjà amené l'inquiétude dans son esprit; elle doutait de son bonheur, et l'idée que nous nous faisons de notre sort en devient toujours la réalité. Madame de Vernol revint, et se contint moins; la légèreté de ses discours, la liberté de ses manières, l'in-

décence de sa parure, furent des torts si apparents, que madame de Nerville ne put les justifier. Aubin avait surpris dans cette femme avec sa maîtresse des discours capables d'altérer sa sensibilité et ses principes; il crut l'honneur et la félicité de son maître intéressés; il répéta ce qu'il avait entendu, et M. de Nerville qui avait vu sans jalousie et sans humeur d'aimables jeunes gens chercher à séduire son innocente compagne, s'alarma de la dangereuse influence d'une femme qu'Emma aimait, quoiqu'elle ne pût entièrement s'aveugler sur ses erreurs. Il reçut froidement madame de Vernol, qui feignit de ne pas s'en apercevoir et vint toujours. Il se plaignit doucement à Emma, qui assura avec chaleur que son amie était sage, et n'avait à se reprocher que de mettre trop peu de prix aux apparences. — Mais c'est par elles pourtant que madame de Vernol sera jugée, reprit M. de Nerville. — Sa conscience la consolera, dit Emma. — La conscience ne console pas des maux qu'on a pu éviter ou prévenir. — Je n'ima-

gine pas que vous vouliez me priver de ma seule, de ma première, de ma meilleure amie. — Oh! c'est moi qui suis votre meilleur ami, dit avec tendresse le bon vieillard, je ne le cède à personne. Emma s'approcha de son époux, l'embrassa en silence, mais ne promit rien. Enfin le scandale de la conduite de madame de Vernol devint public; Emma fut la seule à la défendre, mais M. de Nerville refusa de la recevoir, et défendit formellement à son épouse de la fréquenter à l'avenir. Cet acte d'autorité, qui ne l'eût point irritée quelques mois plus tôt, la révolta d'après les principes et les idées d'indépendance que lui avait déjà inspirés son amie; elle se répéta que sa conduite était irréprochable, et qu'un mari sexagénaire, auquel elle était parfaitement fidèle, n'avait sûrement pas le droit d'exiger rien de plus. Quoi! se dit-elle, j'ai su renoncer à l'amour, je n'en connaîtrai jamais les douceurs, et il me faut aussi sacrifier l'amitié! Une femme, une personne de mon sexe lui porte ombrage; il ne m'estime point

assez pour croire mes principes plus puissants que ses conseils même, si elle était capable de m'en donner de dangereux. Voilà cet époux que je croyais si bon, si sensible, si complaisant; il n'a qu'un sacrifice de plus à m'imposer; il dit qu'il m'aime, et il a le courage de l'exiger!.. Ah! madame de Vernol a bien raison, je ne suis que sa victime. Parce que je me soumettais sans répugnance je croyais agir librement, mais je suis désabusée; je n'affligerai point mon amie, je la verrai en secret, et si pour la première fois je trompe M. de Nerville, ce sera le fruit d'une vexation qui me justifiera à tous les yeux.

Pourtant ce n'était point sans trouble que madame de Nerville prenait cette imprudente résolution. Une voix intérieure, qu'elle n'avait pas repoussée jusqu'alors, lui répondait que son époux ne voulait que lui conserver son bonheur et sa réputation; elle se rappelait qu'avant de parler en maître il avait long-temps prié en père, en ami sage; et, vertueuse encore, une action blâmable ne lui paraissait pas com-

patible avec le repos et le bonheur. Mais madame de Vernol l'accablait de lettres, de reproches, ou de plaisanteries piquantes. « Enfin, lui écrivait-elle un matin, le grand jour de l'*insurrection* est arrivé; j'assemble, ce soir, un petit cercle d'amis choisis; je vous attends entre onze heures et minuit. Nous aurons une musique ravissante, un souper délicat, une gaîté vive, et vous me direz, ma chère Emma, si vos longs tête-à-tête avec votre *vertueux* époux valent mieux que cela. Endormez le *bonhomme* de bonne heure; on vous reconduira à cinq heures du matin, ne vous inquiétez de rien. L'amitié la plus passionnée veille et *compte* sur vous. »

Madame de Nerville fut bien émue en lisant cette lettre; elle fut tentée de répondre qu'elle ne pouvait s'y décider; mais elle avait déjà appris de son amie à craindre le ridicule presque autant que le remords, et elle combattit le trouble de sa conscience par toutes les mauvaises raisons qui s'offrirent à son esprit. Mon Dieu! que je suis sotte, se disait-elle, je suis in-

quiète comme s'il était question d'un rendez-vous d'amour !... De quoi s'agit-il donc? d'aller voir mon amie, de me trouver dans une société *choisie*. Après deux ans de mariage, comme Elvire rirait si elle voyait mes craintes, ma timidité? Et elle n'écrivit qu'un seul mot : *J'irai*. — Voilà tout ce que renfermait sa réponse, et c'était beaucoup trop.

M. de Nerville, qui se portait un peu mieux, fut plus gai, plus aimable ce soir-là qu'à l'ordinaire. Il avait réuni chez lui de jeunes femmes charmantes, pleines de grâces, de talents, et d'une réputation irréprochable. Il désirait qu'Emma fît un choix parmi elles, et retrouvât une amie : « Il m'est si pénible de vous contrarier, disait-il à son épouse! il me faut tant de force pour vous affliger! et je suis si pénétré de votre complaisance, de votre docilité! Quel bonheur, quel estime ne méritez vous pas? » Emma souffrait beaucoup de ses éloges, et, lorsqu'ils se trouvèrent seuls, elle fut encore plus affectée de ses discours. « Mon amie, lui dit M. de

Nerville, j'ai senti, en vous épousant à mon âge, que je me livrais au ridicule, et vous condamnais à bien des privations; mais, dans la position où vous étiez, vous aviez moins besoin d'un époux que d'un père; j'ai voulu vous donner ma longue expérience et ma tendresse pour guide: lorsque le terme de ma vie sera arrivé, la vôtre commencera à peine, et j'aurai assuré votre bonheur, si je vous ai convaincue qu'il n'en existe point sans la prudence et la vertu. » Emma fondit en larmes, et se jeta dans les bras de M. de Nerville : « Ne me faites point entrevoir le malheur de vous perdre, s'écria-t-elle; je vous dois tout, je vous chéris, et je ne prévois point d'époque où votre sagesse puisse cesser de m'être nécessaire: mon ami, jamais, jamais ne me parlez de votre mort.... » M. de Nerville essuya une larme, et dit à voix basse : « Je ne regretterai que vous, mon Emma; mais qu'il m'est doux de penser que vous me fermerez les yeux! Je ne demande que cela au ciel. » Aubin entra, et gronda tout le monde; il était dix heures

un quart ; le moindre dérangement dans le régime de M. de Nerville nuisait essentiellement à sa santé ; les émotions sensibles le tuaient ; et il ne savait ni ne voulait s'en défendre, lors même qu'elles eussent dû abréger sa vie.

Madame de Nerville embrassa son époux, et rentra dans son appartement, où sa fidèle Victoire avait préparé l'élégante parure qu'elle devait prendre pour aller chez son amie. Qu'elle était peu disposée à cette visite en ce moment !... Ah ! s'il savait combien je trompe sa confiance, dit-elle, quelle amertume je jetterais sur ses jours !.. Emma avait exprimé sa pensée tout haut : Victoire, comme presque tous les domestiques qui croient trouver quelque avantage à obtenir le secret de leurs maîtres, se hâta de répondre et d'encourager sa maîtresse. « M. de Nerville était si peu défiant !... il était si aisé de sortir sans bruit de l'hôtel !... Aubin couchait dans sa chambre... ; il ne manquait de rien... ; et puis, au bout de tout cela, madame ne faisait rien de mal... — Je le trompe, reprit tristement Emma.

— Voilà le plaisant de l'affaire, dit indiscrètement Victoire. » Madame de Nerville lui jeta un regard courroucé, et la fit taire. « *Tromper*, lui dit-elle, ne peut être une jouissance que pour les cœurs corrompus; j'ai la faiblesse de céder à mon amie; mais je *trompe* avec douleur. » Tout en parlant, la petite toilette se trouva faite : Victoire éclaira sa maîtresse jusqu'à la porte cochère où le carrosse de madame de Vernol l'attendait, et les chevaux partirent au galop. Emma jeta un coup-d'œil sur les fenêtres de M. de Nerville; la lumière était éteinte : « Il dort, il est tranquille, dit-elle; et moi je suis si troublée!..» Madame de Vernol craignait encore que son amie n'eût manqué de résolution; on fit des cris de joie en voyant revenir la voiture. Elvire fut à sa rencontre. Emma traversa, sans rien voir, un cercle de jeunes étourdis qui applaudissaient sur son passage; elle était pâle comme la mort; et, prenant la main de son amie, elle la posa sur son cœur : « O mon Dieu, comme il bat! sentez-le donc. » Un jeune militaire, qui se trouva près d'elle, fit aus-

sitôt un mouvement comme pour y poser aussi sa main ; Emma, aussi modeste que timide, se retira brusquement, et la rougeur la plus vive colora ses joues. Oh ! la jolie petite mine, s'écria Elvire en riant ! la voilà jolie comme un ange ; c'est une candeur, une ingénuité. . . Mais ne tremblez donc pas comme cela, chère petite : en vérité, c'est encore comme au couvent... M. de Vernol entra : « Venez donc embrasser la belle fugitive, dit-elle à son mari ; l'enfant a peur en venant ici ; elle commet un grand *péché*. — Et vous la rassurez, dit d'un ton sardonique M. de Vernol ; elle ne peut être en meilleures mains pour vaincre les scrupules. — M. de Vernol veut briller à mes dépens. — Vous ferez tant d'autres choses aux miens, reprit le malin mari. » Et tout le monde rit aux éclats, excepté Emma, que ce ton embarrassait à l'excès, et qui, par le seul pouvoir de son air innocent, sut amener la réserve et la décence dans une maison où on la respectait assez peu. La soirée fut charmante ; on s'occupa exclusivement de madame de Nerville ; et,

malgré la tendre amitié, madame de Vernol en éprouva un violent dépit ; elle pouvait rivaliser sans crainte avec son amie, par la figure, la taille et l'élégance ; mais tout ce que la modestie, l'innocence et la paix habituelle de l'ame peuvent ajouter à la beauté, étaient des charmes auxquels elle ne pouvait prétendre, et qui, parmi les hommes dont elle était entourée, avaient surtout le mérite extrême de la nouveauté. Madame de Nerville étonnée, flattée de ses succès, admirant la générosité de son amie, qui affectait de la faire valoir en se proposant intérieurement de lui faire perdre ces précieux avantages, s'amusa, et promit de revenir très exactement. Elle rentra chez elle sans qu'on eût soupçonné son absence ; et, quoique le chevalier de Lobel, qui la ramenait au point du jour jusqu'à la porte de son hôtel, se déclarât son adorateur, elle regarda cette plaisanterie comme tout-à-fait sans conséquence, d'autant plus que le chevalier établissait sa sécurité par des manières et des propos très réservés. Malgré sa répugnance à le

souffrir, le pauvre M. de Nerville était sans cesse le jouet de la société de madame de Vernol : les devoirs les plus sacrés de sa compagne, ceux qui jusque-là lui avaient paru les plus justes obligations de la reconnaissance, étaient tournés en ridicule. On eut pitié de son sort ; malgré elle, on la plaignait, et on finit par lui persuader qu'elle était malheureuse. Ses diamants étaient mal montés ; ils étaient anciens ; ses meubles étaient antiques ; ses chevaux ruinés ; le goût de la dépense, de la parure, et même du jeu, entrait petit à petit dans son ame, qui n'était en garde que contre la passion qu'elle regardait comme tout-à-fait criminelle, et incompatible avec la foi qu'elle avait jurée à son époux. Née sensible et vive, elle se rappelait sans cesse un danger dont elle reconnaissait l'attrait ; et, malgré l'exemple et les conseils, elle n'avait perdu que son bonheur, en conservant encore son innocence et sa vertu. Le public était loin pourtant de lui rendre cette justice : on nommait le chevalier Lobel comme celui qui avait triomphé de ses

principes et de son indifférence ; madame de Vernol, ennuyée d'entendre vanter avec enthousiasme la conduite de son amie, confirmait cette opinion, tout en disant que c'était une calomnie horrible ; mais finissant par demander le secret, et ne perdant pas une occasion de la compromettre et de l'afficher. M. de Nerville s'apercevait d'un changement sensible dans le caractère de sa femme ; mais, bien éloigné de soupçonner qu'elle revît madame de Vernol, il ne savait à quoi l'attribuer : il redoublait de soins, de prévenance, et ne paraissait plus que ridicule ou importun ; ce n'était pas qu'Emma eût cessé précisément de l'aimer ; mais ne pouvant plus se retrouver avec elle-même sans éprouver des remords, elle se fuyait, et redoutait de se livrer à aucune sorte d'attendrissement.

Le fidèle Aubin ne partageait point l'illusion de son maître ; il n'ignorait point que deux ou trois fois par semaine madame de Nerville passait les nuits chez son amie ; il n'ignorait point qu'un jeune et charmant cavalier l'accompagnait alors,

et peut-être partageait-il avec le public l'opinion que sa jeune maîtresse était plus coupable qu'elle ne l'était en effet ; mais il était résolu de garder le silence, et de ne point troubler, par un zèle indiscret, les derniers jours de M. de Nerville ; il n'eut point le bonheur de lui épargner le coup affreux qui devait le frapper.

Il était une heure du matin. M. de Nerville, couché depuis long-temps, ressentit une vive douleur dans tous ses membres; il fit un effort pour appeler Aubin, et ne put que pousser un cri inarticulé : une paralysie presque générale venait de lui ôter l'usage de la parole, et il était sans mouvement. Aubin lui prodigua, sans succès, les plus prompts secours; il fit appeler un médecin, mais ne remarqua pas sans une profonde affliction que son malheureux maître, privé entièrement de la faculté de s'exprimer, avait conservé toute sa connaissance; ses yeux se tournaient avec vivacité sur la porte; à chaque personne qui entrait, il fixait Aubin, et Aubin ne l'entendait que trop

bien.... Mais comment lui dire que madame de Nerville n'était point dans son appartement?... N'était-ce point abréger sa vie dans un pareil moment? Il crut plus sage de courir lui-même chez madame de Vernol, qu'il rencontra dans l'antichambre au moment où il entrait; il lui peignit de la manière la plus touchante l'état de son maître et le besoin où il était de ramener promptement son épouse près de lui. — Elle vient de partir à l'instant, dit madame de Vernol; le chevalier de Lobel la ramène, et elle sera rentrée chez elle avant votre retour. Aubin désespéré n'en entendit pas davantage, et se hâta de reprendre le même chemin; mais sa maîtresse n'était point à l'hôtel, et il devenait impossible de deviner où elle était. L'état de M. de Nerville empirait de moment en moment; des signes de désespoir furent les derniers efforts de son ame déchirée: Aubin, le seul Aubin reçut son dernier soupir.... Pendant ce temps madame de Nerville se livrait à la joie; son amie avait trouvé absurde de lui faire abandonner une partie de pharaon, où elle avait perdu

deux cents louis, au moment où elle commençait à vaincre son mauvais sort, et cela pour lui apprendre que son vieil invalide était un peu plus près de mourir (nouvelle très peu importante à ses yeux); elle ne lui avait pas dit un mot du message d'Aubin.

Jalouse plus que jamais de la réputation et de la conduite de son amie, elle pensait avec plaisir que tout Paris saurait le lendemain que la vertueuse madame de Nerville jouait au pharaon pendant que son mari se mourait. Pour rendre cet évènement plus piquant, elle dérangea et retarda les pendules, et retint Emma beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire ; il était grand jour lorsqu'elle revint chez elle, et il y avait déjà plusieurs heures que M. de Nerville n'était plus. Aubin tout éploré, en robe de chambre et sans perruque, se présenta à la portière; mais le chevalier de Lobel voyant cette figure originale ne put retenir les éclats de rire les plus extravagants et les plus déplacés : enfin madame de Nerville effrayée entrevit la vérité, et fut portée sans connaissance dans

son appartement.... Le chevalier l'y suivit, et acheva de la compromettre par son assiduité et sa présence en ce moment.

Le public instruit dès le lendemain de cette aventure, ajouta, comme de coutume, l'injustice à sa sévérité. Madame de Nerville fut peinte sous des couleurs affreuses; son intimité avec une femme sans mœurs fut regardée comme une certitude de ses propres erreurs. Emma, victime de sa seule imprudence, porta la peine réservée à des torts plus graves; mais l'opinion la punit moins sévèrement encore que son propre cœur lorsqu'elle songea aux derniers moments d'un époux qu'elle avait tendrement aimé, auquel elle devait tout, et qui n'avait demandé d'autre prix de ses bienfaits que de mourir entre ses bras! Cette image, toujours présente à ses yeux, empoisonna sa vie; et respectant trop tard la volonté de son époux, elle ne revit plus la dangereuse amie dont il avait voulu vainement l'éloigner. Emma, plus prudente à l'avenir, ramena l'opinion, mais ne retrouva jamais le bonheur.

CINQUIÈME RÉCRÉATION.

LES PRÉTENTIONS A LA PHILOSOPHIE.

Stéphanie avait eu l'irréparable malheur de perdre sa mère peu de jours après sa naissance. Confiée à des soins mercenaires, elle avait pourtant rencontré dans la bonne paysanne qui s'était chargée de la nourrir, une femme excellente, attentive et saine; traitée et confondue avec ses propres enfants, elle évita tous les dangers de la première enfance, et resta chez elle jusqu'à l'âge de neuf ans, où M. Delmas son père vint récompenser la bonne Gillot, et lui retirer sa fille, qui était grande, forte, et d'une rare beauté. Stéphanie annonça d'abord une juste sensibilité par la sincérité de ses regrets; mais bientôt éblouie par l'aisance et le

luxe qui régnaient dans la maison paternelle ; elle ne vit plus qu'avec mépris la modeste chaumière où elle avait passé ses premiers ans, et les enfants qui avaient partagé ses amusements sans avoir le moindre sentiment de l'inégalité qui existait entre eux.

M. Delmas vit avec chagrin cette extrême disposition à l'orgueil ; mais il crut pouvoir la diriger et en tirer un parti avantageux pour l'éducation de sa fille, en lui inspirant l'idée d'une supériorité réelle acquise par le mérite et les talents ; mais l'indulgence et l'aveuglement d'un père trop tendre éloignèrent le but raisonnable qu'il s'était proposé.

M. Delmas habitait Nantes ; son père y avait fait le commerce avec d'assez grands succès pour lui assurer une fortune considérable ; il venait de quitter cette carrière, et n'ayant point d'autre enfant que Stéphanie, c'était à elle qu'il voulait consacrer sa vie et ses soins : flatté de sa charmante figure, il fut bientôt plus surpris encore de son intelligence et de son es-

prit. Stéphanie n'avait appris qu'à lire et à écrire dans le petit village où elle avait été élevée ; on lui donna plusieurs sortes de maîtres ; elle fit avec tous des progrès étonnants, et son goût pour l'étude, encouragé par les éloges, devint bientôt une véritable passion qu'il était moins nécessaire d'exciter que de modérer ; une gravité naturelle et une tournure d'esprit qui lui étaient particulières lui faisaient trouver encore plus de charmes dans les sciences que dans les arts ; rien ne lui semblait au-dessus de son âge et de ses moyens ; elle voulait tout savoir, tout apprendre, tout lire, et malheureusement M. Delmas, étonné d'une disposition aussi rare que précoce, imagina que sa fille, destinée par la nature à la plus grande célébrité, était au-dessus de toutes les règles ordinaires ; c'était, selon lui, mettre des bornes à son génie que de lui interdire les ouvrages philosophiques, qui étendent la réflexion et les idées aux dépens le plus souvent de la religion et des mœurs ; une bibliothèque considérable, et que M. Delmas lui-même

ne connaissait pas, fut indiscrètement et sans choix confiée à l'avide curiosité de Stéphanie, qui n'étant aucunement dirigée dans ses lectures ne sut rien parfaitement, et se crut pourtant bientôt en état de raisonner de tout. M. Delmas avait eu l'intelligence des affaires; il ne manquait pas de bon sens et d'esprit naturel; mais à peine connaissait-il de nom les nombreux ouvrages qui composaient sa bibliothèque; elle s'était trouvée à vendre à bas prix dans la maison même qu'il avait achetée; et comme de beaux rayons de bois d'acajou donnaient à cette pièce une tournure élégante, et qui lui était propre, il n'avait pas voulu qu'on y fît aucun changement, et avait acheté le tout ensemble peu de temps avant de rappeler sa fille auprès de lui. Stéphanie, entièrement occupée de ses études, ne vit absolument personne avant l'âge de quinze ans; elle restait enfermée dans la maison de son père, ne se promenait que dans son jardin, et s'enfuyait avec la légèreté et la timidité d'une biche lorsque les parents ou les amis de M. Delmas cher-

chaient à la voir ou à s'entretenir avec elle. Quelquefois il l'en blâmait ; mais la petite philosophe lui répondait qu'elle aurait le temps de connaître le monde, et qu'elle ne voulait pas prodiguer les plus beaux moments de sa vie à des êtres auxquels elle s'intéressait peu. — Mais tu ne ferais pas partie de ton sexe, disait en riant M. Delmas, si tu étais insensible au plaisir d'entendre dire que tu es belle. — Je conviens, répondait Stéphanie, que la plus grande partie des femmes doit être sensible à cet éloge ; quand la beauté tient souvent lieu de tant de choses, il faut bien l'apprécier. — Tu mérites en effet d'être admirée pour des avantages plus solides ; mais la société est remplie de gens qui ne seront pas capables de les juger. — Et de gens aussi dont les louanges me flatteraient peu ; mais si j'ai quelque mérite, le public me fera justice des indifférents ou des sots. — Si les circonstances te forçaient pourtant de les rencontrer sur ton chemin, et de vivre parmi eux, il deviendrait essentiel à ton repos de gagner leur ami-

tié. — Il n'y a point d'amitié, mon père; la nécessité ou l'éducation rapproche les hommes; ils se supportent souvent, mais ne s'aiment jamais. — Mon Dieu, que dis-tu là! je t'assure que j'ai encore deux amis de collége qui n'ont jamais cessé de m'être entièrement dévoués. — Vous ne les avez jamais mis à l'épreuve peut-être? — Ils pourraient m'y mettre demain. — Les belles actions peuvent nous tenter; elles élèvent l'ame; on suit un sentiment noble et généreux; et quand il devient profitable à quelqu'un, on l'attribue à un attachement particulier. — Mais je t'assure, ma chère enfant, qu'il y a des sacrifices que je ferais pour mes amis, et que je me sens très incapable de faire pour d'autres. — Vous pensez apparemment qu'ils sont plus capables de reconnaissance; l'orgueil trouve son compte à l'inspirer. — Tu rabaisses bien les hommes, ma chère amie. — Ah! c'est que j'ai déjà étudié le cœur humain. »

— Cette prétention dans une jeune fille de quinze ans aurait dû paraître aussi dé-

placée que ridicule à M. Delmas ; mais malheureusement pour Stéphanie il était père ; il l'aimait avec le plus profond aveuglement, et s'en laissait tellement imposer par les connaissances qu'elle avait acquises, qu'il n'osait lui trouver le moindre tort, ni contrarier ses opinions, quelque hardies qu'elles lui parussent. Stéphanie prenait toujours le silence de son père pour un triomphe ; elle ne voulait point que l'habitude de la voir diminuât l'effet qu'elle devait produire, et ce ne fut que vers la fin de cette année qu'elle consentit à recevoir quelques amis de son père.

On savait dans tout Nantes que M Delmas avait une fille unique, qui était un petit prodige de science et de beauté ; les gens à prétentions recherchaient par toutes les avances possibles un accès dans sa maison, et n'y furent pas plutôt admis qu'ils adressèrent les vers les plus galants à la divine Stéphanie ; elle fut sensible à ce genre d'hommages, répondit également en vers, où elle attribuait d'une manière assez modeste le peu de lumières qu'elle

pouvait avoir à l'excellent père qui lui avait consacré son existence ; de cette manière elle reconnaissait en quelque sorte que ces éloges ne la surprenaient pas, et qu'elle croyait les mériter. Mais un sentiment de reconnaissance si touchant paraissait si bien corriger ce peu de présomption qu'on ne fut point tenté de le lui reprocher. Sa propre confiance augmenta même l'opinion qu'elle avait donnée d'elle dans ce premier moment, et ceux qui lui avaient adressé des vers, trouvant une occasion de les montrer en faisant connaître la réponse qu'ils avaient reçue de Stéphanie, devinrent ses adorateurs déclarés, et commencèrent déjà à établir sa réputation. On parlait d'elle dans toute la ville ; les hommes souhaitaient de la connaître, les femmes la craignaient, et se permettaient sourdement quelques plaisanteries malignes sur l'étrange mérite d'une demoiselle qui savait tout, parlait de tout, et semblait dédaigner les succès et les amusements dont son sexe paraissait le plus flatté. Pourtant elle était sous les

yeux de son père, et la malignité eût peut-être été long-temps contenue sans l'évènement affreux qui lui ravit son seul appui. M. Delmas fut tué à la chasse, et de la main de son meilleur ami, qui dans l'épaisse obscurité du bois avait déchargé ses armes dans un endroit dont il le croyait très éloigné; on le ramena blessé mortellement à la tête ; et sans avoir repris ses sens, ni reconnu sa fille, il expira entre ses bras.

La malheureuse orpheline ne trouva pas dans ce premier moment les secours de la philosophie, et elle dédaignait ceux de la religion ; sa raison fut presque entièrement égarée pendant un mois, où son état intéressa beaucoup en sa faveur. Revenue de ce premier désespoir, elle attacha toute sa gloire à vaincre sa sensibilité, s'occupa avec autant de calme que de fermeté de ce qui lui restait à faire, et obtint du tuteur que sa famille avait nommé, de rester dans la maison de son père jusqu'à l'expiration de son deuil.

Ce ne fut qu'à cette époque qu'elle con-

nut toute la grandeur de la perte qu'elle avait faite, et l'énorme différence qu'elle allait mettre à son sort. Mme. de Valbot, comme la plus proche parente de M. Delmas, offrit de se charger de Stéphanie qu'elle n'avait vue que deux ou trois fois, et pour laquelle Stéphanie n'avait ni haine ni amitié. Mme. de Valbot était une femme très respectable, mais de la plus grande simplicité; elle avait élevé ses deux grandes filles comme elle l'avait été elle-même. Elles étaient vives, gaies, remplies de naturel et de franchise, sachant tous les ouvrages de leur sexe, tous les détails de ménage, écrivant et parlant bien, mais ne lisant presque jamais, parce qu'elles savaient les choses indispensables pour une femme, et ne trouvaient guère de temps pour s'occuper des autres. Stéphanie accoutumée depuis l'enfance à un grand air de froideur et de dignité, intimida beaucoup deux jeunes filles qui s'étaient réjouies de la meilleure foi du monde d'acquérir une nouvelle amie; mais Mme. de Valbot prit le parti d'en plaisanter, et de lui

demander si elle ne pouvait pas s'humaniser un peu en faveur d'Elise et Caroline, qui se sentaient fort disposées à la chérir, mais que sa gravité repoussait un peu. Stéphanie sourit dédaigneusement, d'un air qui voulait dire qu'elle comptait peu sur leur amitié, mais s'excusa en rappelant son malheur encore récent et son caractère naturellement sérieux. La première excuse parut si légitime, que madame de Valbot eut regret à sa gaîté, l'embrassa avec tendresse, et fit promettre à ses filles de faire tous leurs efforts pour la distraire et l'amuser. Mais avec la meilleure volonté du monde, ce qui divertissait mesdemoiselles de Valbot ennuyait prodigieusement Stéphanie; on ne parlait dans la petite société où elle se trouvait ni des grands auteurs, ni des grands hommes; si elle agitait quelque question un peu savante, on lui cédait tout de suite, quelquefois faute de la bien comprendre, et plus souvent dans la crainte de montrer son ignorance en discutant; la complaisance entrait aussi pour quelque chose dans

cette réserve. Stéphanie paraissait pénétrée de ce qu'elle disait, et l'on ne devinait pas qu'elle attachât moins de prix à convaincre, qu'à la contrariété qui eût fait valoir et briller son esprit. De son côté, Stéphanie ne cherchait aucunement à se rapprocher des goûts et des idées de celles avec lesquelles elle passait sa vie; elle méprisait leurs futiles occupations, s'enfermait dans sa chambre avec ses livres, pleurait son père, regrettait ses amis qui n'étaient pas ceux de Mme. de Valbot, et se proposait bien surtout de ne pas se marier, qu'elle n'eût rencontré un homme capable d'apprécier ses connaissances et son esprit. Elle s'étonnait de produire si peu d'effet auprès de jeunes personnes qu'elle supposait fort injustement d'être bornées, parce qu'elles étaient sans aucune prétention, et qu'elles ne cherchaient à plaire que par l'égalité de leur humeur et la bienveillance attachée à toutes leurs actions. L'hiver ramena madame de Valbot à Nantes; comme elle se proposait de marier cette année sa fille aînée, elle renonça

à la solitude dans laquelle elle avait vécu jusqu'alors, et sa maison devint une des plus brillantes de la ville. On attendait de jour en jour le jeune Ernest, destiné dès sa première enfance à devenir l'époux de Caroline; il voyageait depuis six ans pour son instruction, et revenait avec son père qui l'avait accompagné, et qui était le meilleur ami de Mme. de Valbot. Stéphanie, qui jusque-là n'avait distingué personne parmi les hommes dont elle était entourée, éprouva en voyant Ernest un désir de plaire, que l'humeur, la tristesse et le mécontentement avaient presque éteint dans son ame. Ernest avait vingt-quatre ans; une figure noble et sévère; il parlait également bien le français, l'italien et l'anglais. C'était surtout à Londres qu'il avait séjourné le plus long-temps. Il parlait de cette nation avec enthousiasme, et de la frivolité française avec mépris. Sur de semblables notions Stéphanie prit la plus haute idée d'Ernest, et ignorant qu'il était destiné à mademoiselle de Valbot, elle crut voir en lui l'homme que son heu-

reuse étoile lui réservait; mais dédaignant de le séduire par des agréments personnels ou par des prévenances qui eussent ressemblé à la coquetterie, elle se flatta en se rendant plus communicative, de faire connaître facilement son mérite et sa supériorité. A côté de mesdemoiselles de Valbot il lui semblait si facile de briller, que son orgueil souffrait de n'avoir qu'un triomphe si facile à remporter. Ernest connaissait les engagements que son père avait pris pour lui; il avait résolu de les tenir, et ne voyait pas Caroline avec indifférence. Il lui connaissait des qualités très estimables, le cœur le plus sensible, et le caractère le plus doux; elle avait aussi de la grâce et de la fraîcheur. Mais combien tout cela lui parut médiocre et commun auprès de la superbe Stéphanie, dont la conquête paraissait si difficile, dont la raison était si prématurée et les connaissances si étendues! Comme il se trouvait heureux de parler des langues étrangères qu'elle savait parfaitement, et dans lesquelles il osait la louer quelquefois sans inspirer

trop d'inquiétude à Caroline, qui n'osait faire éclater sa jalousie, mais qui ne s'apercevait que trop de l'admiration involontaire qu'éprouvait Ernest. Son retour fut l'occasion d'un joli bal que donna madame de Valbot, car il était un des meilleurs danseurs de la ville avant ses voyages, et il n'était point d'âge encore à renoncer à ce plaisir. Caroline, auquel cet exercice était très favorable, enchantée de la résolution que venait de prendre sa mère, courut dans sa joie en faire part à Stéphanie qui l'en félicita le plus sèchement du monde. — « N'aimeriez-vous point la danse, lui dit Ernest qui était présent? » — Je n'ai jamais dansé, dit Stéphanie; j'avoue que c'est un genre de folie que je ne conçois pas. — Et moi, dit Elise, je ne trouve rien de si raisonnable que de s'amuser ainsi; cela ne vaut-il pas bien autant que de perdre son argent au jeu, ou de médire au coin du feu? — Je ne pense pas, reprit Stéphanie ironiquement, qu'on n'ait le choix que parmi des sottises; mais au surplus, je trouve comme vous que

rien n'est aussi innocent qu'un bal. Ce plaisir-là est même dans la nature ; les sauvages, les peuples les plus barbares dansent aussi ; cela ne m'étonne que pour un peuple civilisé, auquel les arts et les sciences offrent tant d'autre sujet d'intéret et de dissipation. — Les sauvages sont plus heureux que nous, reprit Caroline ; les mêmes goûts les rapprochent ; ils n'ont point ces idées de perfection qui portent à blâmer tous les penchants qu'on n'a pas. — Ernest s'aperçut de l'humeur qui avait dicté cette réponse ; il loua avec adresse la franchise et la gaîté de Caroline, et sut applaudir également à la raison de Stéphanie. Mais tous ces ménagements n'empêchèrent pas Caroline de se plaindre du caractère de Stéphanie dès qu'elle se fut éloignée d'elle. — Vous avez tort, dit Ernest, votre amie ne partage point vos goûts, mais elle ne les blâme point. — Stéphanie suit le seul que je lui aie jamais connu ; elle veut se distinguer. — Ses moyens sont sévères, vous en conviendrez. — Cela ne change rien au but qu'elle se

propose. — Ma chère Caroline, dit Ernest, ne vous montrez point ainsi l'ennemie déclarée de votre compagne; vous obligeriez tout homme un peu généreux à devenir son défenseur. — Caroline s'éloigna les yeux pleins de larmes, et se laissa pourtant distraire par tous les préparatifs du bal. Stéphanie fut obligée d'y paraître; son âge et sa tournure faisant croire qu'elle était du nombre des danseuses, elle n'eut pas peu de peine à se défendre des invitations multipliées dont elle était l'objet. Madame de Valbot ne comprenait rien à ce caprice, et lasse de répondre aux questions qu'on lui faisait, elle finit par dire qu'elles étaient indiscrettes; que Stéphanie s'était donné une entorse, et qu'on la désobligeait de s'occuper ainsi d'elle. Ernest aimait la danse (quoique ce fût un amusement digne des sauvages), mais voulant faire sa cour à Stéphanie, après avoir ouvert le bal avec Caroline il feignit un grand mal de tête et ne dansa plus. Il passa dans un autre salon, où Stéphanie était entourée d'un petit cercle d'hommes

avec lesquels elle disputait vivement sur l'*influence du climat sur les mœurs*. Ernest se joignit à la conversation, parla avec une éloquence et une profondeur rare à son âge; Stéphanie se sentant soutenue, et désirant de briller, fut étonnante à son tour. Tous deux furent applaudis avec excès, et prirent ce triomphe commun pour une convenance de caractère qui devait les attacher l'un à l'autre. La pauvre Caroline n'avait rien à opposer à cet instant d'illusion; elle haïssait Stéphanie, s'affligeait de l'inconstance d'Ernest, et déposa ses chagrins, dans un moment de dépit et de douleur, près d'un homme plein d'esprit et de mérite qui venait habituellement chez sa mère, et qui avait pénétré ce qui se passait dans son cœur. M. Déterville était un homme de cinquante ans, rempli de mérite, d'esprit, et connu par des ouvrages très estimés. Mais avec son extrême modestie il fallait le connaître depuis long-temps pour l'apprécier, et remarquer en lui autant de science que de véritable philosophie; il prit à cœur la

peine de la pauvre Caroline, et lui promit de mettre tellement en évidence les ridicules prétentions de Stéphanie, qu'Ernest serait désabusé. Mais il fallait pour cela lui inspirer quelque confiance, et paraître au nombre de ses admirateurs. Madame de Valbot, fort mécontente de la conduite d'Ernest, entra volontiers dans ce complot; et Déterville, pour rendre le piége moins grossier, feignit d'abord de douter des talents et des connaissances qu'on supposait à Stéphanie. Il l'attaqua sur quelques points dont il se plaisait à exagérer la difficulté, et s'avoua vaincu par la justesse et la finesse de ses raisonnements. Tous les beaux esprits de la ville se réunissaient le soir chez madame de Valbot, et pendant que ses deux filles s'occupaient de la broderie ou de quelque autre ouvrage de leur sexe, Stéphanie, dans un coin du salon, lisait le quatrain ou l'élégie qu'elle avait fait la veille, dissertait avec assurance et avec chaleur, et ne doutait pas que l'espèce de surprise qu'elle inspirait ne fût une véritable admiration.

Ernest était le seul pourtant sur lequel cette espèce de mérite produisit l'enthousiasme et l'intérêt ; elle n'était pour tous les autres qu'un objet de curiosité. Dépouillée de la modestie et de la timidité qui conviennent à une femme, elle avait perdu le pouvoir de séduire ; et sa beauté, quoique frappante, était à peine remarquée ; les jeunes personnes qui venaient chez madame de Valbot s'éloignaient d'elle, ou demandaient avec ironie en quoi elle pouvait paraître si spirituelle ; car, d'après la réputation que ses admirateurs lui avaient faite, elle ne pouvait ouvrir la bouche qu'on n'attendît d'elle un mot piquant ou flatteur ; et elle ne pouvait être un moment naturelle, sans qu'on ne la trouvât commune, et qu'on ne se crût trompé sur son esprit. Déterville, d'intelligence avec Caroline, parut surtout sortir de son caractère sévère ; il applaudissait avec transport à tout ce qu'elle disait ; et Stéphanie, plus flattée de ses louanges que d'aucune autre, ne poussait jamais avec lui la contradiction assez loin pour le blesser. Ernest avait une

si haute estime pour Déterville, son suffrage était d'un si grand poids dans le monde, qu'il se crut certain qu'il applaudirait à son choix, et l'aiderait à justifier son inconstance aux yeux de Mme. de Valbot : dans cet espoir, il hasarda de le prendre pour confident, et de lui demander s'il ne le regarderait pas comme le plus heureux des hommes s'il pouvait obtenir la main de Stéphanie. — Je croyais, dit avec un air de surprise Déterville, que vous aviez des engagements avec mademoiselle de Valbot? — Le premier engagement d'un homme d'honneur, dit Ernest, est de rendre sa compagne heureuse ; et le peut-on lorsqu'on en aime une autre? — Stéphanie est plus belle que Caroline ; je n'en disconviens pas. — Plus belle ! Que dites-vous là ? c'est de tous ces avantages celui que j'ai le moins remarqué ; ce que j'adore dans mademoiselle Delmas, c'est l'esprit le plus vif, le plus brillant, le caractère le plus ferme, le plus prononcé, les principes les mieux raisonnés et les plus sûrs ; c'est une philosophie qui ne se dément jamais, une soli-

dité qui n'est ni de son sexe ni de son âge. — En effet, dit en souriant Déterville, si vous êtes bien sûr qu'elle ait tout cela... — Mais qui peut le croire plus que vous-même, qui vous rencontrez toujours avec elle dans les opinions les plus délicates et les plus sérieuses ? — J'ai sa confiance, reprit-il, et je suis nécessaire à sa réputation. — Vous avez toujours paru lui céder de la meilleure foi du monde. — Stéphanie m'aurait-elle écouté sans cela ? — Eh bien ! Déterville, mettez-la à l'épreuve, contrariez-la ; ce sera un moyen nouveau de la faire valoir, et de vous convaincre qu'elle a une juste persévérance dans sa manière de voir. — Ne suis-je pas sûr de vous affliger si le contraire arrive ? — Il me reste assez de raison et assez de force pour vous demander la vérité : penseriez-vous que Stéphanie fût peu capable de rendre un homme heureux ? — Je pense, dit Déterville, que ce sera en se mariant la chose qui l'intéressera le moins : sans cesse occupée d'elle-même, voulant fixer l'attention, enlever les suffrages, quel plaisir

trouvera-t-elle dans son ménage près d'un époux sensible qui ne verra de bonheur que dans son amour? qu'il lui paraîtra insipide de s'occuper de ses domestiques, de ses enfants!... et qui sait même où pourrait la conduire cette prétendue philosophie, qu'elle ne tient point de l'expérience, et qu'elle ne doit qu'à des lectures presque toujours dangereuses lorsqu'elles sont faites sans discernement, sans guide et sans choix? — Il me semble que le jugement naturel peut nous guider. — Ce n'est pas à l'âge de Stéphanie, et lorsque l'orgueil nous aveugle sur nos moyens; Stéphanie, malgré ses savantes déclamations, ses sophismes et ses discours exagérés, n'est qu'un enfant gâté qu'on pourrait très aisément conduire aux raisonnements les plus faux: elle n'a point de pensée, de volonté à elle, et l'homme qui saura s'emparer de son esprit, en flattant sa vanité, la rendra sans cesse inconséquente avec tous les principes qu'elle se plaît à afficher. — J'étais loin de vous soupçonner une semblable prévention. — Me permettez-vous une épreuve? — Vous me

troublez, dit Ernest; mais, si j'ai mal jugé de Stéphanie, vous pouvez tout tenter pour m'ôter cette erreur... je suis même fâché d'être inconstant envers Caroline : mais cette pauvre enfant me paraît si simple! son humeur est si douce, si égale! elle est si complaisante!... et tout cela me paraît si fade à présent! — Stéphanie sera plus piquante, en effet; mais ces frais-là ne seront pas pour vous... Enfin, acceptez-vous mon plan? Madame de Valbot me permet souvent d'aller dans l'appartement de Stéphanie, avec laquelle je fais des notes sur un ouvrage anglais; il y a, dans la chambre qui touche à la sienne, un cabinet qui n'en est séparé que par une porte très mince : cachez-vous dans ce cabinet, et écoutez notre conversation; j'établirai les paradoxes les plus révoltants, et, quoique mademoiselle Delmas soit encore sage dans sa conduite, et sévère dans ses propos, je parie de l'entraîner et de l'égarer par mes raisonnements. — Si vous n'y réussissez pas, Déterville, me promettez-vous de me servir auprès de madame de Valbot? — De tous les

moyens que pourra me donner l'amitié : trouvez-vous ce soir au petit cercle chez madame de Valbot ; je préparerai le sujet de notre entretien, et demain, à midi, rendez-vous dans le petit cabinet. — C'est une affaire convenue. —Vous saurez vous contenir. — Je suis sûr que je n'en aurai pas besoin. — A ce soir. » Ernest serra tristement la main de Déterville, et le quitta. — Quelques heures après, mademoiselle Delmas descendit au salon ; elle avait dans la physionomie et dans le maintien une dignité naturelle qui la rendait imposante à ceux même qui ne connaissaient pas ses prétentions ; elle embrassa froidement ses deux compagnes, et chercha des yeux Ernest, qui, rêveur et moins empressé que de coutume, se tenait à l'écart.

Les admirateurs de Stéphanie ne tardèrent pas à venir et à se rassembler autour d'elle ; jamais elle n'avait paru si vive, si éloquente et si sûre de ses succès ; mais ses regards se tournaient souvent vers la porte ; on voyait qu'elle attendait quelqu'un, et cette préoccupation cessa lorsque Déterville fut arrivé.

« Vous venez bien tard ce soir, lui dit obligeamment Stéphanie? — J'ai été retenu dans la maison où j'ai dîné; on y attendait une dame que je désirais voir. — Je ne vous croyais pas galant. — Ce n'était que de la curiosité; je savais son histoire, les premiers évènements de sa vie, et j'aime à remarquer si la physionomie d'une femme s'accorde avec le caractère que je lui connais. — Cette histoire est-elle un secret? — Ah! je ne l'imagine pas; nous étions douze à table lorsqu'on nous la conta: mais vous avez sans doute entendu parler de la jolie madame Desroni. — Je ne m'en souviens pas, dit Stéphanie. » Et la petite société se rapprochant de Déterville, témoigna le plus grand empressement à l'écouter. « Madame Desroni, reprit-il, se nommait mademoiselle Muguet; elle était orpheline sans aucune fortune, mais belle comme les amours; la dame qui lui avait servi de mère connaissait M. Desroni, officier très distingué, mais déjà vieux, fort laid, et depuis peu retiré du service. Desroni avait les passions très vives; il devint fou de la jeune

personne, qu'il avait occasion de voir souvent, et, quoiqu'elle eût à peine quinze ans, il ne fut point effrayé de sa grande jeunesse, et l'épousa. Mais, après un mois de mariage, il remarqua dans sa compagne un goût si vif pour le monde, pour la dépense et pour toute sorte de dissipation, que, las de faire des représentations qu'elle n'écoutait pas, il partit avec elle pour une fort jolie terre qu'il avait en Languedoc. Madame Desroni fut indignée d'un tel projet; mais, comme sur-le-champ elle en forma un autre, elle prit le parti de la dissimulation la plus profonde, caressa son mari avec la grâce enfantine qui lui était propre, et après l'avoir entièrement subjugé, elle le quitta. — Comment! elle le quitta? reprit Stéphanie avec surprise. — Oui: un jour que Desroni était à la chasse, et qu'il avait permis à sa jeune épouse d'aller se promener dans les environs de son château, elle rassembla ses diamants et d'autres effets précieux qu'elle tenait de la prodigalité de son mari, et avec une détermination bien rare dans une femme qui n'avait guère que seize ans, elle

gagna la frontière, et sortit de France avant que Desroni eût fait d'assez promptes perquisitions pour la retrouver. En apprenant qu'elle était disparue, son inquiétude fut affreuse; il mit cinq domestiques à cheval, parcourut lui-même tous les environs; mais, le cinquième jour, il reçut une lettre qui mit fin à ses recherches. Madame Desroni, hors de ses atteintes, lui écrivait ce peu de mots: « Depuis quatre mois que » nous sommes mariés, j'ai fait tout ce que » j'ai pu pour m'accoutumer à mon sort et » à vous; je me suis imposé la plus pénible » contrainte; j'ai réussi à vous tromper, » mais non pas à être heureuse; je ne mé- » rite pas vos regrets, car je ne puis vous » souffrir; mais, en vous quittant pour » jamais, je respecterai votre nom et la » vertu. Oubliez, à votre tour, que vous » avez fait à votre âge la folie d'épouser » une femme de quinze ans. Adieu ». — Ah, mon Dieu! s'écria Caroline qui était présente, que ce pauvre homme dut être malheureux! — Il ne le fut pas long-temps; il s'enferma dans son cabinet, fit un testa-

ment tout en faveur de sa fugitive épouse, et, en présence d'un très beau portrait qui la représentait, prononçant au pied des autels le serment de l'aimer toujours, il se brûla la cervelle, et fit rejaillir son sang sur ses traits enchanteurs, qui lui coûtaient le bonheur et la vie. — Quelle horreur! dit Stéphanie émue; et cette femme ose se montrer dans le monde, y jouir peut-être de la fortune de l'homme qu'elle a assassiné? — Elle n'avait pas deviné, sans doute, qu'il se porterait à cet excès; ce n'est pas toujours d'après les résultats qu'il faut juger des évènements: mais n'êtes-vous pas frappée, comme moi, de cette résolution d'une femme de seize ans, qui traverse la moitié de la France toute seule, s'exile elle-même de sa patrie, non pour se livrer à un penchant criminel, mais pour s'arracher à un esclavage qui lui était odieux: le sentiment de la liberté est si puissant quand le préjugé ne l'entraîne pas! » Tout le monde fixa avec surprise Déterville, qui ne se dissimula point qu'il était l'objet de l'improbation générale, mais qui jeta

un coup-d'œil significatif sur Stéphanie. « Je sais bien, ajouta-t-il, qu'il y a de certains principes qui ne sont pas faits pour le vulgaire, et dont il pourrait abuser; il faut lui laisser ces premiers mouvements.... cet instinct de sensibilité ou de faiblesse qu'il prend pour de la vertu : mais l'être qui réfléchit avec une noble indépendance ne trouve pas Desroni plus à plaindre pour s'être débarrassé de la vie dans un instant, que pour l'avoir supportée et traînée péniblement près d'une femme qu'il adorait, et qui ne pouvait pas l'aimer. »

Déterville était généralement estimé; madame de Valbot et ses filles lui connaissaient la morale la plus pure, et la pauvre Stéphanie fut la seule qui ne s'aperçut pas du piége qu'on lui tendait. Caroline se mit à rire aux éclats, car elle commençait à se douter de la vérité de cette histoire. « Vous voilà, dit-elle à Déterville, l'apologiste de l'inconstance, et même du suïcide, et si jamais une femme vous rend bien malheureux, nous serons dispensés de vous plaindre : vous avez un remède tout prêt. — Il

n'est pas donné à tout le monde, reprit-il, d'être conséquent avec sa philosophie; du reste, moquez-vous de moi tant que vous voudrez, dit-il à Caroline, ce n'est pas de *vous*, mademoiselle, (pardonnez ma franchise) que je me suis flatté d'être entendu.» Stéphanie rougit d'embarras et de plaisir; ce propos lui paraissait un peu dur pour Caroline; elle craignait de lui voir un air humilié; mais, pour faire connaître à Déterville qu'il ne se trompait pas, et l'avait déjà ramenée à son sentiment, elle lui demanda, d'un air doux: « Si, depuis son veuvage, madame Desroni s'était comportée décemment. — La candeur est peinte sur sa physionomie; elle a, dit-on, un attachement très vif pour un Anglais qu'elle a connu dans ses voyages: comme elle est libre, personne ne doute qu'elle ne doive l'épouser.» Ernest ne s'était point mêlé de cette conversation; mais, lorsqu'elle eut changé d'objet, il s'approcha doucement de Stéphanie. « Eprouvez-vous aussi, lui dit-il à demi-voix, le désir de connaître madame Desroni? — Assurément. — Mais

n'êtes-vous point révoltée de l'ingratitude de cette jeune femme, qui devait toute sa fortune à son mari ? — Ah ! dit Stéphanie, l'amour ne se paie que par l'amour : en restant près de son époux, madame Desroni ne s'acquittait pas. — Elle remplissait au moins son devoir, et pouvait remplacer, par les procédés et l'amitié, le sentiment plus vif qu'elle ne pouvait éprouver. — Que ce sort est malheureux ! dit tendrement Stéphanie, si on le compare à celui de deux époux que l'amour a réunis. » Une légère rougeur colora ses joues, et le regard le plus séduisant permit à Ernest de supposer, sans présomption, que mademoiselle Delmas songeait à lui en cet instant. Ernest était jeune ; il était amoureux ; la réflexion perdit tout son empire. Dans cet instant de bonheur, il dit mille choses tendres et passionnées, oublia le pari du lendemain, et ne comprit pas lui-même qu'il eût pu douter un moment que Stéphanie ne fût propre à le rendre constamment heureux. Stéphanie passa le reste de cette soirée dans un enivrement continuel ;

jamais Ernest n'avait fait des aveux aussi positifs; elle s'attendait que, dès le lendemain, il parlerait à madame de Valbot; et les idées charmantes que faisait naître cet espoir se prolongèrent une partie de la nuit: pourtant, quelques heures de sommeil ayant calmé son imagination, elle se ressouvint de la conversation qu'elle avait eue la veille avec Déterville, et elle ne put se défendre d'un peu d'inquiétude de l'opinion qu'elle avait pu donner de ses principes et de sa moralité. Elle était loin d'approuver la conduite de madame Desroni, et la coupable célébrité qu'elle avait acquise en oubliant ses devoirs et fuyant son bienfaiteur; mais penser comme madame de Valbot, qui était vieille, dévote et remplie de préjugés, contrarier ouvertement Déterville, qui avait prononcé son sentiment, et qui, en souhaitant son suffrage, montrait assez qu'il ne la regardait point comme une femme ordinaire, c'est ce que l'orgueil ne lui avait pas permis; elle ne pouvait le regretter vis-à-vis des étrangers qui s'étaient trouvés présents; mais Ernest pourrait-il

l'aimer et l'estimer, s'il ne lui croyait pas plus d'attachement à la vertu, plus de respect pour l'engagement sacré qu'elle prendrait envers son époux? A la vérité, son premier mouvement avait été défavorable à madame Desroni; il pourrait se le rappeler; mais son regard et son silence avec Déterville l'avait bientôt mis d'intelligence avec lui; et, l'amour l'emportant en cet instant sur la vanité, elle se promit de renouer cet entretien avec Ernest, et de lui avouer, s'il le fallait, la petite faiblesse qui l'avait dominée en cette occasion. Elle se leva de bonne heure avec l'intention de le rejoindre au jardin, où il venait souvent herboriser avec elle; mais, par malheur, il tombait une pluie violente, et il fallut perdre ce projet.

Déterville n'avait pas abandonné le sien, et fidèle aux intérêts de Caroline il fut chercher Ernest qui, n'osant avouer les dispositions où il était la veille, se laissa tristement conduire dans le cabinet où il avait promis de se placer. Il se reprochait pourtant d'employer ce moyen peu déli-

cat; mais son ami lui fit observer que les opinions de mademoiselle Delmas étaient publiques; qu'elle se plaisait à les répandre avec ostentation; et qu'enfin personne n'était plus intéressé que lui à bien connaître la femme à laquelle il voulait consacrer sa vie. Enfin il avait donné sa parole de la mettre à cette épreuve, et la craindre paraissait déjà une présomption fâcheuse en sa faveur; il prêta donc une oreille attentive, et ne distingua pas sans un petit sentiment de jalousie l'accueil aimable que Stéphanie fit à Déterville, qui, après quelques compliments d'usage, reprit l'entretien qu'il avait ébauché la veille. — Il faut convenir, dit-il gaîment, que nous avons bien scandalisé hier la bonne famille de Valbot; la respectable maman m'a jeté un regard terrible, et j'allais peut-être regretter mon imprudence, quand un sourire d'approbation de la charmante Stéphanie m'a convaincu qu'elle n'avait rien perdu de son énergie, parmi les automates dont elle est entourée depuis un an. — Dans le fait, mon cher Déterville, votre

histoire était un peu scandaleuse : fuir son mari, l'entraîner au désespoir sans en éprouver de remords. — Etre cause d'un suicide, d'un crime ! car c'est ainsi que cela s'appelle parmi ces ames timides que la dévotion a subjuguées. Voilà de grands mots qui font peur à la multitude, comme si nous n'étions pas maîtres de notre vie, comme si ce n'était pas notre propriété la plus incontestable. — Quelle que soit l'opinion à cet égard, reprit Stéphanie, il est peu dangereux de la produire; la nature nous a donné l'amour de la vie, et je crois qu'il n'est pas décidé s'il faut plus de courage pour l'abréger que pour la souffrir. — Je n'ose pas vous dire la vérité, reprit Déterville, sur cette histoire que je racontai hier, et je vois pourtant bien que j'ai manqué mon but, si je ne profite du moment où je puis vous parler en liberté. Il ne faut pas choquer les esprits faibles. — Je ne vous comprends pas, Déterville, mais pourquoi manqueriez-vous de franchise à mon égard? — Je tiens tant à l'opinion que j'ai de vous, j'aime tant à vous

entendre combattre avec énergie les préjugés vulgaires.... — Je vois que cette histoire était faite à plaisir pour pénétrer mon opinion. — Je n'ose pas en convenir. — Mais cette idée, en vérité, n'a pas le sens commun. Que je m'explique sans détour avec vous, Déterville, je le puis sans crainte; mais en présence de madame de Valbot, dont je dépends malheureusement... Ne savez-vous pas que je la ferais évanouir d'indignation, si je lui disais seulement que je suis sceptique? — Quoi! elle ne le sait pas? — Caroline ne comprendrait seulement pas ce mot-là; elle est d'une simplicité..., d'une candeur! — Elle aimera son mari avec une extase..., une soumission... Il en sera excédé. — Ah! vous-même, ma chère Stéphanie, ne penserez-vous pas que le bonheur suprême est de se sacrifier toute entière à l'amour? Vous ne connaissez pas la puissance de ce sentiment; jusqu'ici vos idées, vos opinions, votre caractère sont à vous, mais la liberté de l'esprit s'évanouit avec la liberté du cœur. — A quoi servirait la

philosophie que vous croyez trouver en moi, si je donnais autant d'empire aux passions? — Mais pourquoi vous marier..., vous enchaîner, si vous n'éprouvez pas, comme toutes les autres femmes, l'impatient besoin d'aimer? — Je n'éprouve, dit Stéphanie, que l'*impatient besoin* de quitter cette maison; je ne puis rester en tutelle toute ma vie : cet état de demoiselle asservit à une foule de convenances puériles dont le mariage me dégagera. — L'amour vous donnera d'autres chaînes. — L'homme qui voudrait me dominer serait sûr de ne pas réussir. — Mais, dans ce cas, Stéphanie, sauriez-vous briser vos liens? — Je ne souhaite pas d'en venir à cette extrémité, mais si vous ne me perdez point de vue, Déterville, j'ose assurer qu'aucun acte de faiblesse ne détruira l'estime que vous m'accordez aujourd'hui. — Déterville, en applaudissant avec excès à cet esprit d'indépendance, en répétant à Stéphanie qu'elle serait la gloire et l'exemple de son sexe, lui fit dire mille autres sottises dont elle ne sentait point l'incon-

séquence, et dont elle était loin de croire qu'Ernest fût témoin ; il n'en voulut pas entendre davantage. Ernest était honnête et délicat ; voulant faire le bonheur d'une femme sage et sensible, lui consacrer sa vie sans partage, il souhaitait trouver en elle des principes solides, ayant tout l'appui que peuvent leur donner la religion et même la force des préjugés, cet entretien lui prouvait assez que des lectures dangereuses avaient gâté le brillant esprit de Stéphanie ; mais craignant sa propre faiblesse, il courut se jeter aux pieds de madame de Valbot, en la suppliant de fixer au jour le plus prochain son union avec Caroline. Cette bonne mère se douta bien qu'une telle précipitation annonçait un effort ; mais connaissant la parfaite honnêteté d'Ernest elle ne craignit point de lui confier le bonheur de Caroline. Stéphanie apprit le jour même ce mariage qu'elle était si loin de prévoir, et qui fut pour elle la plus sensible humiliation ; le dépit lui donna pourtant la force de cacher sa douleur. Ernest emmena tout de suite

sa femme en province, et s'éloigna sans retour de mademoiselle Delmas, dont il ne redoutait que trop les agréments et le dangereux esprit.

Déterville, qui pénétrait le chagrin de Stéphanie, devint bientôt son confident; il ne lui avoua point la part qu'il avait à la conduite d'Ernest; mais profitant de l'ascendant qu'il avait pris sur son esprit, il la ramena par degrés aux principes de la plus saine morale; et remarquant avec joie que son ame n'était point complice des erreurs de son imagination, il osa lui offrir sa main. Stéphanie sentit le prix d'un tel ami, l'épousa sans passion, mais sans éloignement; et revenue à la modestie qui convient à son sexe, on ne cita plus d'elle que son bonheur et sa vertu.

SIXIÈME RÉCRÉATION.

LES AVANTAGES DE L'ÉTUDE ET DU TRAVAIL.

MONSIEUR D'ARBOIS, ancien officier de marine très respectable, mais peu fortuné, venait de perdre son épouse et de terminer ses voyages. Depuis cet évènement ses deux filles avaient été mises au couvent à Paris, où elles recevaient avec assez peu de soin l'éducation générale de la maison. Anna, l'aînée des filles de M. d'Arbois avait quinze ans, la cadette en avait treize; elles ne connaissaient presque point leur père, qui les avait quittées dès leur plus tendre enfance; mais elles connaissaient le couvent, qu'elles n'aimaient point; et sans savoir quelle portion de bonheur pouvait leur être réservée dans le monde, elles regardaient déjà comme un grand bien de le voir, et d'être rappelées au-

près de M. d'Arbois. Il avait annoncé son retour; on l'attendait au couvent de ***, et les deux jeunes personnes assez justes envers elles-mêmes pour savoir qu'elles avaient acquis fort peu d'instructions, cherchaient à obtenir de leurs maîtresses des témoignages aussi favorables que peu mérités; les bonnes religieuses, par amitié pour leurs jeunes élèves, et aussi dans la forte prévention qu'un homme qui avait passé une partie de sa vie sur mer ne se connaissait à rien, promirent de grands éloges, à titre d'encouragement, il est vrai, mais de manière à prévenir très avantageusement M. d'Arbois. Il arriva en effet, et fit demander au parloir madame la supérieure et ses deux filles; lorsqu'elles furent à la grille, il leur serra la main à travers les barreaux; mais ne trouva plus ce qu'il avait à leur dire; car Félicie était tout le portrait de sa femme; il l'avait tendrement aimée, et sa vue renouvelait sa douleur.

— Je vous parais peut-être un peu ridicule, madame, dit-il à la supérieure en

s'essuyant les yeux, je ne me souviens pas d'avoir versé des larmes deux fois dans ma vie; mais ces pauvres enfants n'ont plus que moi sur la terre, et c'est une terrible tâche pour un homme veuf d'achever l'éducation de deux grandes filles qui seront bientôt d'âge à être mariées. — M. le comte, répondit la supérieure, pourrait les laisser ici jusqu'à cette époque. — Oh non, je ne le peux pas, dit M. d'Arbois, mon service militaire m'a déjà privé de les voir dans leur enfance; quand je les marierai il faudra peut-être m'en séparer encore, et je ne serais pas fâché d'être père au moins quelques années. Madame la supérieure voyant que c'était un parti pris loua beaucoup les dispositions sensibles de M. d'Arbois, mais ne put placer un seul éloge de ses filles; car s'ennuyant prodigieusement de la grille et du grand rideau noir, il demanda tout de suite à régler ses comptes et à emmener ses enfants qu'une voiture attendait à la porte du couvent. Voilà la cage ouverte, leur dit-il avec autant de bonhomie que de joie; lorsqu'il

leur eut fait passer la porte de clôture : embrassons-nous, mes chers enfants, et faisons connaissance ensemble ; je suis *sévère*, mais je ne suis pas méchant.

Les deux jeunes filles se jetèrent dans ses bras avec émotion ; un petit mouvement de crainte se joignit cependant à cette expression naïve de sensibilité ; M. d'Arbois, avec ses gros bas bleus, sa petite perruque fort mal frisée et sa franchise un peu brusque, ne leur avait paru que le meilleur homme du monde ; elles s'étaient flattées, d'après sa tournure, de l'éblouir par leurs petits talents ; mais il avouait qu'il était *sévère ;* ce mot seul dans sa bouche les intimidait fort. Pourtant pendant trois jours on se divertit beaucoup ; on ne parla d'aucune étude ; on ne fit pas de question, et elles se demandaient l'une à l'autre si c'était ainsi qu'elles passeraient leur vie auprès d'un père qu'elles commençaient à croire beaucoup plus indulgent qu'elles ne l'avaient imaginé d'abord ; mais le quatrième jour, après avoir pris le thé à déjeûner avec ses

filles, M. d'Arbois leur tint ce discours : Mes chères amies, ce jour est une grande fête pour moi ; ce que je connais de vous flatte assez ma vanité ; vous êtes jolies, vous avez de la grâce, un assez bon maintien, et je ne m'attendais pas à vous voir au sortir d'une maison religieuse autant d'élégance et de goût ; mais si vous avez donné autant d'intérêt et de soin à des avantages aussi frivoles, combien n'avez-vous pas attaché d'importance sans doute à cultiver vos talents, votre esprit et votre cœur ; c'est pour les autres qu'on cherche à briller et à plaire, mais c'est pour soi-même qu'on a besoin de travail, d'occupation et de vertu.

— Mon père, dit Félicie en rougissant, nous n'avons de maître d'agrément que depuis deux ans. — J'entends, vous n'êtes pas d'une très grande force encore.... Voyons vos dessins ; je ne m'en mêle plus aujourd'hui, mais je me suis amusé autrefois à donner des leçons.... Félicie fut à pas lents chercher son porte-feuille.... Elle en tira alternativement des yeux, des nez,

des oreilles, et enfin une tête d'ensemble qui n'y était pas du tout, et qu'une écolière de quinze jours eût pu faire plus correctement.... — Vous n'avez pas de disposition pour le dessin, dit très froidement M. d'Arbois ; c'est apparemment pour la musique que vous êtes née ; et posant sur la table le carton de Félicie, il fut ouvrir le piano ; elle s'assit, et préluda d'une main tremblante, puis elle exécuta une sonate très facile, mais sans mesure, sans netteté et sans aucune expression. Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, disait avec un peu d'impatience M. d'Arbois. — Oh, mon bon père, je vous assure bien que si : mon maître m'a montré comme cela. — Otez-vous de là, reprit-il, et se mettant au piano il toucha la même pièce avec la hardiesse et la méthode d'un amateur très exercé. Mes doigts sont un peu roides, dit-il ; il y a vingt ans que je n'ai fait de musique ; mais les règles ne varient point, et je vois qu'il me faudra peu de temps pour y prendre encore autant de plaisir qu'autrefois. Les deux sœurs se regardaient

avec inquiétude; elles n'avaient pas soupçonné leur père d'avoir cultivé aucun talent, et l'examen sur toutes les autres études ne pouvait pas leur être plus avantageux. M. d'Arbois se modérait et réprimait sa vivacité naturelle; mais le mécontentement perçait sur sa physionomie, et cette journée parut éternelle à ses filles; il la termina en déclarant qu'elles ne savaient rien du tout; mais il adoucit cette décision rigoureuse en les assurant que le temps n'était pas tout-à-fait perdu, si elles avaient une volonté bien décidée et de la persévérance.

— J'ai la volonté de vous obéir, dit Anna avec franchise; mais je vous avoue, mon père, que je n'ai pas trop celle de savoir tout ce que vous voudriez que j'apprisse; je n'y trouve aucune utilité : il me semble que quand on se marie et qu'on entre dans le monde, le bal, les assemblées, les spectacles remplissent une grande partie du temps; on néglige et on oublie en deux ans ce qui a coûté tant de peines et de dégoûts dans sa jeunesse;

ce n'était pas trop la peine de s'endormir sur des livres, de tourmenter sa mémoire, et de se priver pendant ce temps-là de la promenade et des autres amusements qu'il serait si facile de se procurer. — J'aime beaucoup ta sincérité, reprit M. d'Arbois, et de tous les motifs qui découragent le plus une jeune personne de s'instruire, j'ai toujours cru que c'était en effet le peu de désir de savoir : comment supporter ce que les moyens ont de pénible, quand on ne se soucie pas même du résultat, qu'on envisage d'aussi près le moment où tout ce qui nous fatigue ne nous intéressera plus, et où l'on observe cependant qu'on ne marquera pas dans la société d'une manière plus désavantageuse que beaucoup d'autres qui paraissent contentes de leur sort. — Oh ! comme vous saisissez bien mon idée, reprit Anna avec joie. — Sans doute, ma chère enfant; car sous un certain rapport elle est juste, c'est-à-dire fondée sur l'expérience, et il est assez naturel de croire que tout ce qui est général est bon; mais tu ne sais pas de quel

mal sont bientôt atteintes ces femmes dont tu envies l'ignorance et la dissipation. — Bon! papa, vous croyez qu'elles éprouvent quelque mal? — Un des plus insupportable de la vie, un que personne ne plaint, que personne ne guérit, et dont on ne peut se garantir que par les avantages que ces mêmes femmes ont méprisés. — Comment nommez-vous ce mal, dit Félicie? — Je le nomme l'*ennui*, et ce serait de tous les fléaux de l'humanité celui que je plaindrais plus s'il ne fallait pas en accuser celle qui l'éprouve. — Mais comment s'ennuie-t-on.... au bal, par exemple? — C'est de tous les plaisirs celui dont on se dégoûte le plus promptement: d'abord il fatigue; il compromet souvent la santé, et ne peut jamais être bien long-temps favorable à la vanité. La mode, le genre.... varient si souvent.... d'autres jeunes femmes nouvellement mariées occupent à leur tour le public; on le voit, on s'en afflige, et on ne danse plus. — Au moins il reste les assemblées, les concerts, les spectacles, le jeu. — Tout cela suppose beaucoup de fortune

et beaucoup de liberté ; si un mari raisonnable, occupé du travail ou des arts, se plaît chez lui, ira-t-il sans cesse forcer son inclination, passer les nuits à perdre son argent au jeu qu'il n'aimera pas, les soirées au spectacle, sur lequel il sera facilement blâsé, ou dans les cercles où il ne trouvera que désœuvrement, contrainte, égoïsme et dissimulation ? — Il suivra l'exemple, dit Félicie. Une femme mariée n'oblige pas son mari de l'accompagner partout ; il est bien libre de rester chez lui. — Et de passer la plus grande partie de sa vie séparé de sa compagne, de ne pouvoir lui parler avec confiance ou intérêt de ses affaires, de ses occupations, de ses plaisirs ; il est *libre* de fermer les yeux sur les imprudences qui peuvent la compromettre, et auxquelles la dissipation l'entraîne toujours ; mais après cela, Anna, il n'est plus *libre* de l'aimer, de l'estimer et de la préférer constamment aux femmes plus sages et plus intéressantes qu'il peut rencontrer. — Mais il me semble, dit encore Anna, que les hommes ne

sont pas moins amis du plaisir que nous-mêmes, excepté quelques savants.... quelques hommes froids, malades ou de mauvaise humeur.... — Et la mauvaise santé, les revers de fortune, les circonstances, le caprice même ! n'est-il pas mille choses habituelles dans la vie qui forcent une femme à rester dans son intérieur après quelques années de mariage ?

— Eh bien ! mon père, comment font alors ces femmes-là ? je n'entends pas dire qu'elles meurent de chagrin. — Je le crois bien, ma fille : le monde ne dit rien des gens qu'il ne voit plus ; il les oublie, on les blâme de ne pas savoir se suffire à eux-mêmes ; l'ennui est un malheur qu'on cache, parce qu'il mérite peu d'intéresser, et qu'il fait mal présumer du caractère ou de l'esprit de celle qui l'éprouve : il ne s'ensuit pas que ces femmes, qui rentrent dans l'obscurité ne regrettent pas le monde avec amertume, ne sachent quel emploi faire de leur temps, et se regardent comme très malheureuses, quand les talents, les arts ou les sciences, leur offriraient encore

des ressources certaines, et dont le goût s'accroît en l'exerçant. » Félicie bâillait involontairement en écoutant son père. Décidée d'avance à céder à son invincible paresse, elle ne voyait, dans tous ses raisonnements, qu'un système qu'il s'était fait depuis long-temps, et qu'il n'abandonnerait sûrement pas aux réfutations de deux jeunes filles, dont il blâmait l'insouciance et l'inapplication. M. d'Arbois les laissa ensemble, et leur permit de choisir, d'ici au lendemain, le genre d'étude pour lequel elles se sentiraient le plus d'attrait; mais en les prévenant toutefois qu'il fallait réparer le temps perdu, ne sortir qu'avec lui, et très rarement.

— Cela valait bien la peine de quitter le couvent! dit Félicie avec beaucoup d'humeur (lorsque son père fut parti): nous allons mener une jolie vie ici! — Mon père a peut-être raison, reprit Anna qui n'aimait pas non plus l'étude, mais qui était naturellement douce et confiante; nous ne pouvons nous soustraire à son autorité; ainsi, le meilleur parti à prendre est de nous soumettre et de travailler. — Je puis t'assurer,

Anna, que je n'en ferai rien; je montrerai si peu d'intelligence, de mémoire et de facilité, que mon père se rebutera. — Tu n'en seras pas moins obligée de rester à la maison, et d'y paraître occupée. — Dès qu'il sortira, je fermerai mon livre, et je dormirai. — Le beau plaisir!... Crois-moi, choisissons plutôt... voyons... la musique... — Mon Dieu! il est si facile à Paris d'en entendre sans prendre la peine de la faire soi-même! Quand je déchiffre un air, j'ai la migraine tout le jour; et quand je commence à le savoir, j'en suis si lasse, que je ne peux plus m'écouter. — Cela n'arrivera pas quand nous serons plus habiles; nous saurons plus vite, et nous ne répèterons pas tant... Mais laisse-moi la musique...; prends le dessin, toi. — Oh! oui: si l'on veut me mettre tout de suite à la migniature, cela m'amusera; mais je ne veux plus faire de ces vilaines têtes qui me font peur à moi-même: je ne croirai jamais qu'il faille commencer par ces figures colossales et monstrueuses pour en venir à de jolis petits portraits. — On le dit, pourtant. — Oh! oui, les maîtres, pour nous ensei-

gner plus long-temps. — Pour l'histoire, il faudra bien nous y remettre : nous la savons si peu ! — Et cela nous est si égal, reprit Félicie : passe encore pour les voyages, je les aime assez ; les costumes, les mœurs, cela est amusant ; mais ces Grecs, . . . ces Romains, ils m'ennuient à mourir. » Enfin, chaque étude, chaque science fut examinée avec aussi peu d'intérêt et d'émulation ; et le maître de danse fut le seul qu'on se promît d'encourager par des succès. M. d'Arbois, n'obtenant pas sur ce point la confiance de ses filles, employa l'autorité, fit choix des meilleurs maîtres, et, présidant lui-même à des leçons qu'on prenait avec regret, il consacra à leur éducation tous les moments de sa vie : les progrès étaient lents ; un évènement malheureux les suspendit encore. Anna, bien plus belle que sa sœur, et dont les charmes se développaient plus rapidement que la raison, fut attaquée de la petite-vérole : cette maladie se déclara avec une telle violence, qu'au troisième jour on désespéra de sa vie. Félicie, quoique légère, étourdie et peu soumise, était naturellement bonne et sensible ; elle adorait sa

sœur, et lui rendit les soins les plus touchants; mais sa douleur ne pouvait égaler celle de M. d'Arbois. Anna était, entre ses deux filles, l'objet d'une prédilection dont il n'avait pu se défendre, et que son caractère paraissait justifier: il éprouvait des mouvements de désespoir qui ressemblaient à la folie, et jetait la consternation autour de lui. Enfin, la Nature fut étudiée avec tant de soin, et la jeunesse d'Anna seconda si bien les secours qui lui furent prodigués, qu'elle échappa à cet éminent danger; elle revint à la vie..; mais ce n'était plus Anna..; elle était défigurée entièrement, et l'on prévit avec raison qu'un de ses yeux même n'échapperait point aux ravages de cette cruelle maladie. Une longue convalescence, et les ménagements extrêmes de ceux qui l'entouraient lui dissimulèrent long-temps une partie du changement qui s'était fait en elle; mais, se trouvant seule un jour, et étant parvenue à se procurer un miroir que jusque-là on avait éloigné d'elle, elle se vit avec horreur, et fut trouvée dans un évanouissement profond.

Le miroir brisé sous ses pieds ne laissa

aucun doute de l'effet que sa sincérité avait produit; M. d'Arbois pressa sa fille entre ses bras, employa tour-à-tour la tendresse, la philosophie, la piété et la raison pour la consoler de la perte qu'elle avait faite; mais, quoique Anna eût eu l'art de cacher sous des dehors modestes le prix extrême qu'elle attachait à sa beauté, elle regretta très sincèrement le soin qu'on avait pris de ses jours, et demanda à genoux à son père la permission de s'ensevelir dans une retraite où personne au monde, que lui et sa sœur, ne pût pénétrer. On combattit avec chaleur cette résolution exagérée, en faisant valoir les agréments qui lui restaient, les ressources de l'esprit et de l'amabilité. « Je suis affreuse, disait Anna baignée de larmes : sera-ce sous des dehors si repoussants qu'on viendra chercher le mérite de mon esprit ou de mon caractère? ne lirais-je pas la pitié dans tous les yeux? n'entendrais-je pas dire autour de moi : quel dommage qu'on ne puisse la regarder!... ne porterais-je pas partout cette timidité, cette humiliante méfiance de

moi-même?... qui sait, dit-elle à Félicie, si, en voyant vos succès et vos charmes, une basse jalousie ne s'introduira pas dans mon cœur? Moi qui vous ai tant aimée, je pourrais vous envier... vous haïr!... O mon père! il fallait me laisser mourir: votre tendresse vous a trompé; mais ouvrez-moi un autre tombeau, ayez le courage de m'y conduire, ou j'aurai peut-être moi-même celui de vous échapper. »

M. d'Arbois, effrayé d'une telle résolution dans une jeune fille qui n'avait jamais montré d'autre volonté que la sienne, n'écouta plus que la profonde sensibilité de son cœur. « Eh bien! dit-il à sa chère Anna, puisque tu n'as point la force de vaincre la douleur que te cause la perte de ta beauté, je consens à fuir avec toi la société: une habitation entièrement isolée t'éloignera des regards que tu redoutes, et nous tâcherons encore d'y fixer l'aisance, les commodités de la vie, et le bonheur. » Anna, transportée de reconnaissance, embrassa les genoux de son père; mais Félicie, inquiète, émue, les regardait

l'un et l'autre avec tristesse ; elle aimait sa sœur ; elle chérissait M. d'Arbois : mais s'ensevelir à seize ans ! elle qui aimait passionnément le monde, les plaisirs, et qui était restée jolie... Ce sacrifice était trop grand ; elle ne l'envisageait pas sans effroi. M. d'Arbois devina sa pensée. « Pour toi, Félicie, je me vois forcé de te confier à des soins étrangers ; tu ne nous suivras pas : j'ai ici une parente estimable qui se chargera de toi jusqu'à ton établissement, et j'en devancerai le moment pour qu'un époux de ton choix puisse me remplacer dans le soin de ton bonheur. — Jamais, jamais, dit Félicie avec tendresse, personne ne pourra remplacer un si bon père ; mais si je suis condamnée à vivre séparée de vous et de ma chère Anna, promettez-moi que nous nous verrons souvent, oh ! bien souvent. » Félicie aurait voulu paraître plus affectée, plus sensible qu'elle ne l'était réellement ; elle versa quelques larmes ; mais une secrète joie perçait à travers les apparences de sa douleur : l'étude à laquelle elle était assujétie chez M. d'Arbois lui était insupportable, et,

loin d'apprécier, sous ce rapport, le tort que lui faisait cette séparation, elle vit avec joie que les livres et les instruments étaient tous portés dans la chambre d'Anna, excepté quelques ouvrages de littérature et de morale qu'elle avait commencé de lire avec intérêt, et qu'elle promit d'achever avec plaisir. Dès le lendemain, M. d'Arbois parcourut tous les environs de Paris; et, après une recherche de quelques jours, il se décida pour une petite maison écartée de plus de deux cents pas de la grande route, et qui, se trouvant entourée de vieux peupliers, ne paraissait absolument que lorsqu'on y était arrivé. Un ruisseau d'une eau fraîche et limpide, coulait lentement à travers un parterre émaillé des plus belles fleurs; des bosquets de lilas, de seringat offraient de tous côtés leur ombrage et leur parfum; et le profond silence de cette solitude n'était interrompu que par le concert harmonieux des oiseaux qui venaient y goûter les charmes de la liberté et de l'amour; des chiffres sur tous les arbres, des emblêmes mélancoliques annonçaient assez que cette re-

traite avait été celle d'un amant malheureux. Anna devait y porter, au contraire, le calme d'une ame innocente et pure, qu'aucune passion n'avait encore troublée; mais ce ne fut pourtant pas sans pousser quelques soupirs qu'elle dit un adieu volontaire au monde qu'elle avait entrevu, dans lequel elle avait cru briller, et qu'elle fuyait, non par les résultats de l'expérience et de la philosophie, mais par un sentiment de crainte et de vanité. M. d'Arbois eut égard à la faiblesse d'un enfant qu'il chérissait; et, bien sûr que le temps et la solidité d'esprit qu'elle pourrait acquérir affaibliraient une impression aussi vive, il mit tout son bonheur à s'occuper du sien. Un jardinier, une servante, composaient tous leurs domestiques; on éleva derrière la maisonnette une étable et un petit hangar; une belle vache noire, une chèvre blanche, douce et familière procurèrent à Anna des amusements pleins d'intérêt, et dont elle n'avait jamais eu la moindre idée. M. d'Arbois avait étudié autrefois la botanique; il s'y remit avec la plus grande activité, et mademoiselle d'Arbois, qui

avait reçu, par complaisance, ses premières leçons, s'y attacha bientôt avec passion; tous les secrets, toutes les richesses de la Nature se développaient à ses yeux, et semblaient créés pour elle; une plante nouvelle, une feuille, un brin d'herbe qu'elle ne connaissait pas, devenaient l'objet d'une recherche active : elle étudiait la saison, la culture qui lui convenait, la manière dont elle se reproduisait, et l'ouvrage sublime de cette main invisible qui produit partout la création, l'ordre et l'harmonie, la conduisait à des idées religieuses et pures, dont elle trouvait la conviction dans son propre cœur. M. d'Arbois n'imposait plus à sa fille l'obligation du travail : entièrement étrangère à la société, oubliée du monde qu'elle ne voulait jamais revoir, ce fut d'elle-même, qu'elle régla l'emploi de sa journée, qu'elle prit goût au soin du ménage et de cet intérieur paisible où l'ennui, l'oisiveté et les regrets ne pénétrèrent jamais.

Il n'en était pas ainsi du sort de Félicie, dont l'ame ouverte aux passions commençait à en ressentir le trouble et les premiers

effets. La dame à laquelle M. d'Arbois l'avait confiée avait un neveu nommé Maurice, âgé de vingt-cinq ans : une tournure charmante, une grande gaîté, un goût extrême pour la dépense, et la dissipation avaient été d'abord ses premiers rapports avec Félicie. De son côté, il n'avait pas été moins frappé des grâces et de la charmante figure de mademoiselle d'Arbois : l'habitude de se voir avait amené la confiance, l'inclination, et Félicie autorisa Maurice à la demander en mariage à son père, sans aucun doute que ce choix ne fût la route assurée du bonheur. Maurice obtint la permission de se présenter à la maisonnette de M. d'Arbois, qui n'était qu'à trois lieues de Paris. Anna, jalouse de connaître et de juger par elle-même celui qui voulait devenir l'époux de sa sœur, eut dans cette occasion la force de vaincre sa répugnance à paraître : elle plaça un bandeau noir sur l'œil qu'elle avait perdu, et le temps avait déjà à demi effacé les autres traces de l'accident qu'elle avait éprouvé ; il lui restait même une fort belle taille, un embonpoint agréa-

ble, et cette fraîcheur charmante que devaient lui donner la jeunesse, la santé et le repos. Maurice, prévenu de sa laideur extrême, fut surpris agréablement : il se récria sur la rigueur et l'inutilité du parti qu'elle avait pris en fuyant tous les regards; mais Anna, parfaitement heureuse, fut peu sensible à cette galanterie, et elle ne l'empêcha pas de juger l'amant de sa sœur avec sévérité. Maurice ne paraissait pourtant ni fourbe, ni orgueilleux, ni méchant; l'usage du monde lui tenait lieu d'esprit; il dissimulait assez adroitement son ignorance, n'annonçait aucun vice; mais n'avait aucun caractère, ne réfléchissait jamais, s'amusait de tout, et ne s'occupait de rien : le sentiment que lui inspirait mademoiselle d'Arbois l'avait tout de suite décidé au mariage; il aimait, il était aimé; sa fortune, sa naissance était égales à la sienne; un coup-d'œil jeté très légèrement sur tout cela l'amenait à faire la demande la plus sérieuse, sans plus de raisonnement et de calcul qu'il n'en mettait à toutes les autres actions de sa vie. Une journée passée ensemble à la campagne fut plus que suf-

fisante pour fixer l'opinion de M. d'Arbois; mais Félicie désirait si vivement cette union, qu'il n'osa pas se refuser à ce qu'elle appelait son bonheur. Anna, bien décidée à ne point se marier, pria son père, avec chaleur, de faire à sa sœur tous les avantages possibles. Cette générosité amena des scènes de sensibilité touchante entre les deux sœurs, qui restèrent tendrement unies, malgré l'extrême différence de leurs habitudes et de leurs goûts.

Maurice, très amoureux de sa femme et très content des dispositions de son beau-père, suivit avec assez de docilité ses conseils dans les deux premières années de son mariage; le défaut absolu de réflexion et d'opinion à lui, lui donnait une grande apparence de douceur; il ne disputait jamais, convenait même de ses torts avec beaucoup de bonhomie et de grâce; mais le premier individu qui voulait prendre le même empire sur son esprit y réussissait également en disant tout le contraire, et c'était ainsi qu'il passait sa vie à projeter des économies et des réformes chez

M. d'Arbois, et à faire de folles dépenses quand il revenait à Paris.

Félicie était heureuse, et heureuse de la manière dont elle avait envisagé le bonheur; son mari l'adorait, ne trouvait rien d'assez beau ni d'assez élégant pour elle; il la quittait souvent, mais ne la gênait en rien; sûr de son cœur, il n'observait nullement sa conduite; une fortune modique ne permettait pas l'état de maison qu'il tenait; mais cet état même établissait son crédit, et il trouvait dans l'occasion des amis et de l'argent; on recevait des mémoires qu'on ne réglait ni ne lisait jamais; mais on envoyait des à-comptes; on recevait à merveille ses créanciers, qui emportaient des honnêtetés, des espérances, et ne murmuraient pas trop: c'était là vivre agréablement, donnant tout au moment actuel, et s'étourdissant sur l'avenir. Pour Félicie, qui savait à peine quel était son revenu, et s'en inquiétait peu, elle avait à chaque bal une parure nouvelle; d'abord elle s'était contentée qu'elle fût seulement d'une élé-

gance et d'une fraîcheur remarquables; mais bientôt elle rencontra de jeunes femmes de son âge qui avaient des diamants, et elle en voulut aussi. — Je ne veux point qu'on vous en donne, dit gaiement Maurice; mais si vous pouvez vous en procurer à *crédit*, je ne m'y oppose point..., et Félicie en trouva; elle fit gaiement des billets, qui eurent l'autorisation de son mari; mais comme ils étaient à un an, et que les gens qui s'étourdissent ne savent pas apprécier la valeur du temps, ce terme leur parut d'une longueur extrême, et on ne s'en occupa plus.

De son côté Maurice acheta des chevaux superbes, fit des parties de plaisir ruineuses et charmantes, et ce fut sans s'y être attendu un seul moment qu'il fut forcé de s'apercevoir qu'il était ruiné et poursuivi d'une manière qui ne lui permettait plus d'éluder les sacrifices et d'apaiser les mécontents; alors, et pour la première fois, il fit les reproches les plus vifs à sa femme. Chacun d'eux s'accusait réciproquement de la confiance qu'il avait eue en l'autre; Félicie répondait qu'une

femme qui aimait son mari et se conduisait dans ses mœurs d'une manière irréprochable ne devait point s'occuper encore de sa fortune ; c'était à son mari à la guider, à la retenir ; elle n'avait point méconnu son autorité, etc. etc. Maurice disait que les femmes sont nées avec des passions moins vives, des goûts plus paisibles, des occasions moins fréquentes et moins impérieuses : enfin les inquiétudes, les privations amenèrent l'humeur, la mésintelligence et l'injustice des procédés. Maurice n'était plus amoureux, et il devenait jaloux. Son épouse s'éloignait sans peine des sociétés, où elle ne pouvait plus se faire distinguer par son élégance et sa beauté ; mais Maurice ne lui permettait pas même de recevoir le petit nombre d'amis qu'elle aurait pu réunir ; il l'enfermait, et sous le prétexte de s'occuper de ses affaires et de recouvrer les sommes qui lui étaient dues, il passait les nuits au jeu, où il allait engloutir jusqu'au moindre débris de sa magnificence passée.

Quelque malheureuse que fût devenue Félicie, elle n'avait point le courage d'en

faire l'aveu à son père. Il avait prévu ce qui était arrivé, et ne sachant pas de quelle bonté il était susceptible, ainsi qu'Anna, elle craignait qu'il ne regrettât des sacrifices qu'elle avait si mal employés. Maurice, qui voulait éviter aussi ces tristes confidences, permettait rarement à son épouse d'aller voir M. d'Arbois; il avait de temps en temps pour elle quelques retours de tendresse qui ne nourrissait que trop le sentiment très vif qu'elle lui conservait encore; mais il lui était impossible de le retenir chez lui, où il s'ennuyait excessivement. Félicie avait une tournure d'esprit assez piquante quand il s'agissait de peindre un ridicule, de contrefaire une femme disgraciée de la nature ou affectée dans ses manières; elle avait un goût exquis pour saisir la mode et la réduire d'une façon avantageuse à ses agréments personnels; elle chantait un peu la romance, dansait à ravir; mais tous ses petits talents étaient d'une bien faible ressource. Dans le tête à tête de deux époux mécontents de leur sort et d'eux-mêmes la conversation ne se soutenait qu'à l'aide

des reproches, des plaintes et des tracasseries ; alors Maurice fuyait sa maison, n'était bien que dans les lieux où il pouvait s'oublier lui-même, et bientôt il passa plusieurs jours de suite sans rentrer chez lui, quoiqu'il fît à Félicie la défense expresse d'en sortir un moment. Que ces longues journées parurent dures et pénibles à une malheureuse femme qui n'avait en elle-même aucune espèce de ressource, et n'avait encore point vaincu la difficulté d'aucune sorte de travail ; elle se levait à trois heures pour que la journée fût moins longue ; elle restait une heure à table, mais elle y était seule...., et le chagrin lui ôtait l'appétit.... Après dîné elle ouvrait un roman, et pendant quelque temps cette lecture ne fut pas sans attrait pour elle ; mais elle s'en dégoûta bientôt. Toujours des mensonges..., des illusions..., des erreurs....; ce n'est pas là la vie...., ce n'est pas là l'amour, disait-elle, c'est bien ainsi que nous nous sommes aimés, Maurice et moi ; mais ce bonheur-là est passé si vite....; ce n'est que dans les livres qu'il est durable et n'est jamais acheté trop cher.

Félicie réfléchissait; mais ses pensées étaient remplies d'amertume, et ne produisaient que des larmes. Un soir qu'elle fixait tristement une couche de fleurs qui était dans sa cour, et qu'elle-même venait d'arroser, elle se sentit pressée dans les bras d'Anna, qui, pour la première fois depuis dix ans, avait quitté sa retraite, et cédait à l'impatience de revoir sa sœur. Frappée de son changement et de sa mélancolie, elle lui dit avec vivacité : — Et que faisais-tu donc là d'un air si pensif? — Je l'attends, et je pleure, répondit Félicie, qui ne pouvait plus supporter seule le poids de ses chagrins; cette première réponse amena d'autres éclaircissements. Anna, inconsolable de les avoir attendus si long-temps, n'osait mettre en opposition à tant de douleurs l'existence heureuse et calme qu'elle s'était assurée; mais elle se décida à attendre le retour de son beau-frère, qui fut absent plusieurs jours encore. En voyant Anna et sa femme réunies si tendrement, il s'attendait à un déluge de reproches, et se disposait à sortir sur-le-champ lorsqu'Anna, par ses ma-

nières insinuantes et douces, parvint à l'arrêter; elle le conjura de permettre à son épouse de l'accompagner dans sa retraite, où lui-même serait toujours reçu avec affection et plaisir.

Tant de modération toucha Maurice, et ce ne fut pas en vain qu'il entendit la voix trop tardive du repentir; non seulement il consentit au départ de sa compagne, mais s'éloignant peu à peu des dangereux amis qui l'avaient entraîné, ce fut près d'elle qu'il alla regretter ses erreurs et l'inutilité de sa vie; trop accoutumé à la dissipation et aux plaisirs bruyants pour goûter dans toute leur étendue les biens qu'on ne doit qu'à la nature, Félicie fut moins à plaindre sans devenir aussi heureuse que sa sœur; c'est aux premières années de la vie à préparer l'intérêt et le charme de nos derniers jours; l'innocence de l'ame et la culture de l'esprit sont deux sources de bonheur que l'inexpérience dédaigne, et dont la sagesse s'enrichit.

FIN.

PQ
2207
C46R4

Choiseul-Meuse, Félicité, comtesse de
Récréations morales et amusantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY